Collection de contes et chansons populaires, 13.

CONTES POPULAIRES

MALGACHES

RECUEILLIS, TRADUITS ET ANNOTÉS

PAR

GABRIEL FERRAND

AGENT RÉSIDENTIEL DE FRANCE A MADAGASCAR
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE L'EST
ET DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE
DE LA PROVINCE D'ORAN



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1893

A

Monsieur René BASSET

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER
MEMBRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES
DE PARIS, LEIPZIG ET FLORENCE, DE LA SOCIÉTÉ
DE LINGUISTIQUE, ETC.

HOMMAGE DE RECONNAISSANCE

DE SON

TOUT DÉVOUÉ ANCIEN ÉLÈVE

Gabriel FERRAND



PRÉFACE

Le Folk-lore malgache qui n'est guère connu du monde savant que par quelques contes publiés dans des revues spéciales en France, en Angleterre et au Cap de Bonne-Espérance, a été l'objet, à Madagascar même, d'une étude sérieuse de la part des missionnaires anglais et norvégiens. En 1877, le Révérend Dahle publiait à Tananarive ses *Specimens of Malagasy folk-lore*. Dix ans plus tard, la *Malagasy folk-lore Society* faisait paraître le premier volume des *Folk-lore and folk-tales of Madagascar*. Mais ces deux ouvrages, qui font grand honneur à leurs auteurs, ne contiennent que des textes malgaches, et sont par conséquent peu accessibles aux folkloristes

européens. La traduction française des contes qui font l'objet de ce travail comble peut-être une lacune. Je laisse à mes savants confrères le soin d'en décider[1].

Les contes, traditions et chansons populaires malgaches peuvent se diviser en six parties : 1° contes d'animaux; 2° contes merveilleux ; 3° légendes et traditions ; 4° contes divers ; 5° exploits de Rotofetsy et Mahaka, et 6° chansons, énigmes et proverbes.

La première catégorie occupe certainement la dernière place par le nombre. La pauvreté de la faune de Madagascar explique du reste la quantité relativement restreinte des contes d'animaux. Je n'ai même pas pu en recueillir un seul qui mentionne le *fosa* (*cryptoprocta ferox*) ou le *aiay* (*cheiromys Madagascariensis*) par exemple, deux mammifères particuliers à la grande île africaine.

1. L'alphabet malgache comprend toutes les lettres du nôtre sauf c, q, u, w et x. Quelques lettres ont une prononciation particulière, ce sont : *o*, qui se prononce *ou*, comme dans doute ; *j*, qui se prononce *dz* : ex. *jaka-dzaka*, et *e*, qui se prononce toujours *é* : ex. *be* prononcez bé.

Le caractère des animaux des contes populaires est assez variable. Ils ne conservent généralement pas dans les différentes fables où ils jouent un rôle, le même esprit de ruse ou d'adresse dont ils ont fait montre dans l'une d'elles. Le rat qui est mangé par le chat dans le n° 2, prend sa revanche en faisant brûler (n° 3) son ennemi. Il abuse ensuite (n° 4) de la confiance du chien, qui à son tour (n° 6) se jouera du corbeau. Le chat sauvage seul paraît destiné à être toujours victime. Une première fois, le chien le fait tuer parce qu'il avait dévoré le coq (n° 7), leur frère par alliance; puis, c'est le hérisson qui échappe à sa vengeance (n° 8) après l'avoir cruellement mystifié. Le *Takatra*, espèce de huppe de Madagascar, ne rappelle en rien dans les contes la répulsion dont il est l'objet dans la vie réelle. Les Malgaches craignent cet oiseau qu'ils disent être de mauvais augure et font même figurer son nom dans l'expression suivante; *Sakanan' takatra*, être arrêté par un *takatra* qui vole en travers du chemin, c'est-à-dire voir ses projets arrêtés par un obstacle. Les fables malgaches lui attribuent un rôle peu flatteur par l'ingratitude dont il fait preuve

envers le Tsintsina qui l'a débarrassé du hibou (nº 9). Ce dernier, convoqué à une réunion des oiseaux pour élire un roi, prétexte l'accouchement de sa compagne (nº 19) pour ne pas s'y rendre pendant le jour. Il en est puni par la résolution prise par ses congénères de le traiter en ennemi. Le hibou passe pour être le commensal attitré des sorciers malgaches.

Les contes nºs 6, 14 et 19 ressemblent d'une façon si frappante aux trois fables de la Fontaine qui leur correspondent, que j'ai eu d'abord quelques doutes sur leur caractère malgache. Les missionnaires catholiques ont, en effet, traduit en malgache, en les adaptant aux mœurs du pays, un certain nombre de fables de la Fontaine; et je craignais que celles-ci ne fussent du nombre. Le conte nº 6, *Le Chien et le Corbeau,* est surtout remarquable par sa ressemblance parfaite avec *Le Renard et le Corbeau* de notre grand fabuliste. Mes doutes ont été levés par l'affirmation d'indigènes âgés et absolument illettrés, qui connaissaient ces contes de longue date et n'avaient par conséquent pas pu les emprunter au recueil publié par les Pères Jésuites.

Les Malgaches croient à l'existence des êtres et des animaux des contes merveilleux. Quelques indigènes affirment avoir vu le *Tsyaombyaomby*, les *Kinoly*, le nain *Kalanoro*,, le petit *Koto*. Leur témoignage n'a jamais été mis en doute ; il fait foi au contraire. On en appelle à eux pour essayer de convaincre les étrangers à l'endroit de la faune fantastique de Madagascar. C'est un des côtés, non le moins curieux du folk-lore malgache, que le peuple considère ses héros comme existant encore et qu'en maintes circonstances il cherche à se les rendre propices où à se prémunir contre leurs maléfices.

La superstition la plus bizarre est celle qui a trait aux caïmans. Ils vivent, dit-on, avec des sorciers dont ils sont les esclaves et dévorent les personnes que leur désignent leurs maîtres. Il y a même, ajoutent les indigènes, des mariages entre homme et caïman femelle et femme et caïman mâle. Lorsque l'homme ou la femme se déplacent, le caïman les suit par eau ou même par terre, si l'itinéraire du voyage ne permet pas d'utiliser les rivières. Les Betsimisaraka racontent que quelques sauriens femelles

portent aux griffes de leurs pattes des anneaux donnés par leurs maris.

L'histoire de Madagascar, depuis ses origines jusqu'au commencement de ce siècle, n'est parvenue jusqu'à nous que grâce aux légendes et traditions populaires. Elle relève par conséquent beaucoup plus du folkloriste que de l'historien. Le Père de la Vaissière a reproduit, dans ses *Vingt ans à Madagascar* (Paris, 1885, in-8°, p. 60 et suivantes), tous les *lovantsofina* (héritage de l'oreille) qui ont trait à l'établissement de la tribu des Hovas dans l'Imerina. Ceux que nous publions ont été recueillis chez les Betsimisaraka de la côte orientale. La légende du Dauphin (n° 44) raconte l'origine des indigènes de Sainte-Marie de Madagascar que la plupart des auteurs se sont plu, sur le témoignage de Flacourt (*Histoire de la grande isle de Madagascar*. Paris 1661, in-8°, p. 22 et suivantes), à représenter comme les descendants d'une ancienne colonie juive. La concordance du nom de Borahy avec celui d'Abraham et Ibrahim ne me semble pas suffisante pour justifier une pareille hypothèse. Le Docteur Poulain (*Souvenirs d'un séjour à Sainte-Marie de*

Madagascar. Lyon, 1886, in-8°, p. 23-24) nous aprend au contraire que, « d'après la légende la plus accréditée, le fils de Borahy épousa, en 880, la fille d'un Arabe qui avait guerroyé contre les khalifes. Il s'ensuivit une fusion des castes où domina peu à peu l'élément hétérogène de Zanguebar ». Les Sainte-Mariens auraient donc une origine musulmane et non israélite. L'erreur qui s'est produite à leur sujet, est facilement explicable par la communauté aux Musulmans et aux Juifs de certaines pratiques sémitiques.

La légende du *Ravinala* (arbre du voyageur (n° 38), qui se trouve dans l'enceinte des cimetières, donne la mesure du respect que professent les Malgaches pour les morts. Aucun d'eux ne se risquerait à s'approcher des tombes après le coucher du soleil, de peur d'être aperçu par les âmes des décédés qui retournent quelquefois auprès de leur corps, quand la nuit vient. Les feux follets qui se produisent très fréquemment dans les pays chauds ont dû contribuer pour beaucoup à accréditer cette superstition à Madagascar. La tradition qui donne *babakoto* (lémurien à courte queue, l'*Indris brevicau-*

datus de Geoffroy Saint-Hilaire) pour ancêtres à quelques tribus malgaches n'est pas particulière à Madagascar. Certaines peuplades africaines voient dans les singes des descendants des premiers hommes qui ont perdu volontairement l'usage de la parole pour ne pas être réduits en esclavage et obligés au travail.

Les contes de la quatrième partie, Contes divers, ont en général une tendance satirique. Ils montrent jusqu'où peuvent mener l'avarice et la gourmandise, ou plus exactement la gloutonnerie, ces deux vices malgaches par excellence. Le jeune paysan du conte nº 45 obtient la main d'une riche et belle héritière en donnant une piastre (5 francs) à son esclave qui lui demande quelque argent pour acheter du riz. Ce don d'une piastre est considéré par la jeune fille comme l'indice d'une grande fortune, et elle consent immédiatement à s'unir à l'auteur de cette libéralité. Kotokofafa (nº 47) ne peut épouser sa femme qu'après lui avoir montré ses richesses; la gourmande (nº 48) quitte le toit conjugal parce que son mari, croit-elle, n'a pas eu sa part de viande au repas des funérailles. Le père de famille qui cache son

sel pour être seul à en user (nº 46), le mari (nº 50) approuvant une de ses femmes qui lui attribue deux parts au lieu d'une, font preuve tous deux d'un égoïsme féroce dont on rencontre encore souvent des exemples dans la vie malgache.

Les exploits de Kotofetsy et Mahaka, deux célèbres brigands malgaches, tiennent une grande place dans le folk-lore de la grande île africaine. Un indigène, M. Rabezandrina, a réuni dans une brochure tous les contes populaires de l'Imerina dont ils sont les héros. Cet ouvrage n'est malheureusement pas dans le domaine public et il m'a été impossible de m'en procurer un exemplaire. Il ne contient du reste que des textes malgaches.

Les vingt contes que j'ai recueillis dépeignent suffisamment le caractère de Kotofetsy et Mahaka. Ce sont en somme des voleurs très ordinaires, spirituels quelquefois, lâches et bas toujours, et sans ce côté généreux et chevaleresque qui nous rend parfois sympatahiques nos légendaires bandits d'Europe. Cartouche et Mandrin, Robin Hood ou Rob Roy, n'auraient certainement pas tué et emporté les quelques moutons de la

vieille pauvresse qui leur eût donné l'hospitalité.

La chanson malgache, dont quelques spécimens terminent ce volume, n'existe à proprement parler qu'à l'état d'air. Les paroles changent avec le chanteur. Elles sont généralement improvisées sans aucun souci de rime ni de mètre. La poésie est du reste inconnue à Madagascar.

La musique malgache est au contraire fort intéressante. On y trouve comme dans la nôtre, les deux modes majeur et mineur (celui-là est le plus ordinairement employé) et les tons et demi-tons. Le quart de ton ne se rencontre jamais. Je n'en ai, en tous cas, trouvé aucun exemple dans les nombreuses chansons que j'ai entendues pendant six ans de résidence sur les deux côtes de Madagascar. Les airs malgaches sont faciles à noter; et il est préférable — j'en parle par expérience — d'adopter la tonalité de *fa* majeur, dont je me suis servi pour le rondeau suivant. La mesure manque le plus souvent; et le maître de chant dirige ses choristes en battant des mains pour en tenir lieu. Dans le rondeau que j'ai reproduit, le commencement et la fin doivent se chanter *allegreto*,

c'est-à-dire en donnant à chaque note la valeur de durée qu'elle a dans ce mouvement. Les deux mesures intermédiaires sont chantées en mouvement de valse. Les chanteurs battent ensemble du pied avec le premier temps et tournent pendant ces deux mesures.

La musique malgache mériterait plus que les quelques lignes qui précèdent; mais un plus long développement ne rentrerait pas dans le cadre de cet ouvrage. Je me propose de l'examiner dans tous ses détails dans une prochaine étude.

J'ai traduit des *Specimens of Malagasy folk-lore* de M. Dahle les n°s 10, 19, 40, 41, 52, 55 et 81; du *Folk-lore and folk-tales of Madagascar* les n°s 2, 11, 18 et 53; et le n° 82 des *Ohabolan' ny ntaolo*. Les autres contes que j'ai recueillis, et qui sont pour la plupart inédits, appartiennent à six tribus : Betsileo (n°s 3, 4, 7, 8, 9, 12, 20, 26, 28, 49, 50, 51, 54, 56 et 80); Sainte-Marie-de-Madagascar (n° 44); Betsimisaraka (n°s 1, 15, 25, 27, 29, 30, 31, 36-39, 42, 43, 47 et 48); Imerina (n°s 5, 32, 45, 57, 60-79); Antambahoaka (n°s 6, 13, 14, 16, 17, 21-24, 33-35, 46 et 58), et Antaimorona (n° 59).

Les notes ne contiennent que les explications nécessaires à l'intelligence du récit malgache. A l'exemple de certains folk-loristes, je me suis abstenu de toute comparaison entre les contes ci-après et ceux d'Orient ou d'Occident dont ils pouvaient être rapprochés, me contentant du rôle modeste de collectionneur et de traducteur. Je laisse à de plus compétents confrères en folk-lore, le soin de rechercher les origines et les parentés de ces quelques contes et traditions populaires de la grande île africaine.





BIBLIOGRAPHIE
DU FOLK-LORE MALGACHE

(CONTES POPULAIRES, CHANSONS ET PROVERBES)

Flacourt (de), *Histoire de la grande isle de Madagascar*. Paris. 1661, in-8°. (Ch. xvi. Origine des Zafferamini. Ch. xvii. Religion et croyance de la création du monde, des anges et des diables. Ch. xviii. Certaine fable que content les gens du pays sur l'origine des pechez. Ch. xix. La fable de Rasoanor, pp. 46-63.)

Parny (de), *Chansons madécasses traduites en français*. Paris, 1787.

Leguevel de Lacombe, *Voyage à Madagascar et aux îles Comores*. Paris, 1840, in-8°, 2 vol. (t. Ier. Légendes du coq blanc, p. 33; du *vouroun' saranoun* (sic), p. 43; Mahao la sorcière, p. 48-51; — t. II, les Vazimbas, p. 121; les Zafferaminians (sic), p. 180; le caïman, 223).

Macé-Descartes, *Histoire et Géographie de Ma-*

dagascar. Paris, 1846, in-8°, pp. 240-241, 259. Légendes sur le Tangoury.

Dalmond (L'abbé), *Vocabulaire et grammaire des langues malgaches Sakalave et Betsimisara* (sic) (deux contes Betsimisaraka : Burahe, et les deux frères, p. 117-124). Ile Bourbon, 1842, in-8°.

Dictionnaire malgache-français, rédigé selon l'ordre des racines. Ile Bourbon, 1853, in-8° (235 proverbes malgaches).

Clemes, S., Malagasy proverbs. *Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1875-1878, p. 427-431.

Cousins, W.-E., *Ambondrombe and its Ghosts. Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1875-1878, p. 100-102.

Richardson, J., *Malagasy Conundrums*, p. 247-248. *The Folk-lore of Madagascar*, p. 363-378. *More Folk-lore*, p. 446-450. *Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1875-78.

Shaw, G.-A., *The Ghosts of Ambondrombe laid. Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1875-1878, p. 185-186.

Stanland Wake, G., *Malagasy sons of God*, 1875-1878. *Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, p. 526-527.

Cousins, W.-E., *Malagasy customs* (textes malgaches). Antananarivo, 1876, in-8°.

Marre de Marin, *Grammaire malgache*. Paris, 1876, in-8° (cent et un proverbes malgaches, p. 115-120).

Rabezandrina, *Kotofetsy et Mahaka et autres histoires*. Antananarivo, 1876, in-8°.

Dahle, L., *Specimens of Malagasy folk-lore* (textes malgaches). Antananarivo, 1877, in-8°.

South African Folk-lore journal. Cape-Town, t. II, 1880, p. 111, Rafotsine, Ikatsfetsy et Imahaka.

Houlder, J.-H., *Madagascar and its proverbs. Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1881, p. 58-76.

Grainge, H.-W., *Folk-lore. Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1882, p. 116-117.

Lord, T., *The belief of the Sihanaka with regard to the Soul. Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1883, p. 93-96.

Sibree, J., *Malagasy Folk-tales*. Hain-teny lavalava, *The folk-lore journal,* t. I, 1883, p. 1-15; Haigom-pitenan' ny Ntaolo raha nifananatra izy, t. I, part. II, p. 33-48; Hiran ny Ntaolo, t. I, part III, p. 65-77; Lalaon' ny ankizy, t. I, part. IV, p. 97-106; Créatures merveilleuses, t. I, part. VI, p. 169-174; Folk-tales, t. I, part. VII, p. 201-211).

Standing, H.-E., *Malagasy fady. Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1883, p. 62-80.

Escamps, H. d', *Histoire et géographie de Madagascar*. Paris, 1884, in-8°. (L. II, ch. II, p. 472-473. Le Sanglier et le Caïman.)

Houlder, J.-H., *Proverbial illustration of Malagasy life and character. Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1884, p. 86-99.

Jorgensen, S.-E., *Some popular Malagasy superstitions. Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1884, p. 27-33.

Leroy, Louis, *Les Français à Madagascar*. Paris, 1884, in-8°. (Fable de l'expulsion du paradis terrestre, p. 94; la création du riz, p. 107-109, d'après D. Charnay, *Tour du monde,* 1864; le Kibou, p. 133, d'après Blanchard, *Revue des Deux-Mondes*, 1872.)

Macquarie, J.-L., *Voyage à Madagascar*, Paris, 1884, in-8°. Ch. vi, p. 193. Origine des lacs de Rassoua (sic), Massaï (sic) et Rassouabé; légende d'Andavacmenarana (sic).

Sibree Junior, *Malagasy Folk-Tales. The Folklore journal*, t. II, part. II, février 1884, p. 45. Andriamatoa et Andrianjobokely; p. 49, Iboina; p. 55, The story of Andrianarisainabouiamasoboniamanoro; part. III, mars 1884, p. 75, the old man and his three sons; p. 79. The Frog and the wild dog; part. V, mai 1884, p. 129, Isilakolona; p. 133. Rafaranomby; p. 137. Ibotity, part. VI, juin 1884, p. 161. Ramaitsoanala; p. 166. The wild dog and the Chameleon. Cf. R. Basset. *Bulletin de Correspondance africaine,* 1884, p. 180, 333-335.

Okabolan' ny Ntaolo (Proverbes des Anciens). Imarivolanitra, 1885, in-8°.

La Vaissière (P. de), *Vingt ans à Madagascar*, Paris, 1885, in-8° (3e partie. Mœurs et croyances, p. 143-294).

Smith, G.-S., *Some Betsimisaraka superstitions.*

Antananarivo Annual and Madagascar Magazine, 1886, p. 239-244.

Clark, H.-E., *The ideas of the Malagasy with regard to destiny, Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, in-8°. Antananarivo, 1886, p. 185-187.

Folk-lore and Folk-tales of Madagascar (textes malgaches). Antananarivo, 1887, in-8°.

Grandidier, A., *Notes sur les Vazimba. Mémoires publiés par la société philomathique*. Paris, in-4°, 1888, p. 155-161.

Huckett, A.-S., *Some south-east coast customs and superstitions. Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1888, p. 509-510.

Laidlaw Seel, W., *Le crocodile amoureux. Mélusine*, t. IV, n° 3, 1888, in-8°, p. 69-70.

Progrès de l'Imerima, in-f°. Tananarive. (Les hommes sont la source des rois, n° 47, 25 septembre 1888. Le pauvre n'est pas aimé de ses parents, 2 octobre 1888; Les Kinoly, n° 50, 16 octobre 1888; Les Vazimba, n° 56, 22 novembre 1888; Le caméléon et le sanglier, n° 57, 4 décembre 1888; Chanson malgache, n° 94, 20 août 1889.)

Larrouy, P., *Comment Andrianoro prit une femme venue du ciel. Revue des traditions populaires*, Paris, t. IV, n° 6, juin 1889, in-8°, 305-311.

Sibree, J., *The oratory, songs, legends and folk-tales of the Malagasy. Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1889, p. 28-39; 1890, p. 171-181.

STRIBLING, E.-H., *A chapter on Antsihanaka, its people and superstitions. Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, 1890, p. 212-220.

FERRAND, Gabriel, *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*, 1re partie. *Les Antaimorona*, Paris, 1891, in-8° (Ch. II. Croyances et superstitions).



PREMIÈRE PARTIE

CONTES D'ANIMAUX





I

LE CHAT ET LE RAT D'EAU[1]

(*Betsimisaraka*)

Le père des chats se trouvant, un jour, au bord d'une rivière, qu'il voulait traverser pour se rendre sur la rive opposée, demanda au rat de lui faire passer l'eau. Arrivé au milieu de la rivière, le rat qui portait le chat sur son dos, se dérobe et le fait plonger. Le chat gagna la rive à grand'peine. Ayant touché terre, il réunit ses enfants et ses petits enfants : « Voilà ce que m'a fait le rat, leur dit-il; c'est une insulte qui vous atteint tous. Aussi pour nous venger, détruisons cette race maudite et chaque fois

1. Recueilli à Mananjary (côte sud-est de Madagascar), où il m'a été raconté par une femme Betsimisaraka.

que l'un de ses représentants se trouvera sur notre passage, mangeons-le, tuons-le [1]. »

1. L'expression *mangeons-le, tuons-le*, s'emploie à l'égard de tout ennemi, homme ou bête, dont on a juré la perte. Elle s'applique souvent, dans les discours officiels, à ceux qui menacent ou menaceraient la paix du royaume.



II

LE CHAT ET LE RAT [1]

Un soir le chat et le rat se rencontrèrent au pied d'une haie. Le chat dit : « Où vas-tu si vite, ô rat, à cette heure? » — « Rejoindre, répondit le rat, le jour qui m'attend. » — « Où vas-tu également, ajouta le rat, toi qui marches courbé comme si tu étais en chasse? » — « Inspecter, dit le chat, la terre des nobles [2] pour voir s'il n'y a pas d'issues par lesquelles les méchantes gens puissent entrer. » Tout à fait rassuré, le rat entra dans son trou. Il fut aussitôt attrapé et mangé par le chat.

Morale : Dans une conversation avec un ennemi, il ne faut pas avoir trop facilement confiance en lui.

1. Traduit du *Folk-lore and Folk-tales of Madagascar* p. 246.

2. Terre dont la jouissance appartient aux nobles seulement et dont l'entrée est interdite aux individus des castes inférieures.



III

LE RAT ET LE CHAT [1]

(Betsileo)

Le chat et le rat étaient amis. Ils cimentèrent leur amitié en accomplissant le serment de sang [2]. Leurs relations en devinrent

1. Je dois le texte de ce conte betsiléo et de quelques autres de même origine à l'obligeance du docteur Besson, vice-résident de France à Fianarantsoa, qui a bien voulu les faire recueillir à mon intention.

2. Le serment de sang, *fatidra* en malgache, a pour but de lier par des liens indissolubles deux hommes, deux femmes, ou deux individus de sexe différent n'ayant entre eux aucune parenté. Les Malgaches l'accomplissent très volontiers avec des étrangers. Cette pratique exclut tout rapport sexuel.

Le *fatidra* a pour but de rendre aussi étroite que possible l'amitié qui unit deux personnes. Tout ce que l'un possède appartient à l'autre et réciproquement. Lorsque l'un des deux contractants est riche ou haut placé, il fait partager à son *frère de sang* sa fortune et son influence. La

plus cordiales et ils furent plus confiants l'un pour l'autre. Le chat mangeait les petits du rat. Celui-ci s'en aperçut et demanda : « Qui vous détruit, mes enfants ; vous êtes chaque jour moins nombreux ? » — « C'est le chat qui nous mange, répondirent-ils. » Le rat fut terrifié en entendant ces paroles : « Quelle tromperie, reprit-il ! Le chat est mon frère de sang et il vient en cachette manger mes enfants ! Que je l'aperçoive celui-là. » Le rat furieux s'en alla trouver le chat : « Faisons assaut de ruses, lui dit-il. » — « De quelle façon, répondit le chat ? » — « Passons au milieu du feu, reprit le rat. » — « Je veux bien, allons ensemble. » — « Qui passera le premier, dit le rat enchanté de cette réponse ? » — « Toi-même qui l'a proposé,

cérémonie du serment de sang consiste en une incision que fait un opérateur — généralement un sorcier — au creux de l'estomac de chacun des deux frères de sang. Il humecte ensuite un morceau de gingembre avec la goutte de sang qui s'en échappe et le fait avaler, en échangeant le sang, aux deux *vakira* (ceux auxquels on a fait couler le sang). Le sorcier leur donne ensuite à boire un peu d'eau préparée à l'avance sur laquelle il a prononcé des imprécations terribles contre celui qui transgresserait son serment.

J'ai donné dans mes *Musulmans à Madagascar et aux îles Comores* (p. 115-117) la description de cette pratique, d'après M. Leguével de Lacombe, suivie d'une intéressante bibliographie de cette coutume, de M. R. Basset, chez les anciens et les sauvages modernes.

répondit le chat. » — « Fais un bûcher, dit le rat. » Le chat obéit, arrangea le bois à brûler de façon à former un piège. Le rat pénétra au milieu : « Tiens-toi bien, compère, dit le chat, est-ce que je puis allumer ? » — « Laisse-moi me mettre sur le côté, répondit le rat; je vois que je vais mourir. » Au lieu de se coucher, le rat se mit à creuser un trou. Le chat prêt à enflammer le bois cherchait à voir le rat : « Puis-je mettre le feu maintenant, demanda-t-il ? » — « Je me couche sur le côté, répondit le rat : je sens que je vais mourir. » Mais il continuait à creuser son trou : « J'allume, compère, répéta le chat ? » — « Laisse-moi me lever un peu, répondit le rat. » Lorsque le trou fut creusé assez profondément au milieu du bûcher, il ajouta : « Tu peux mettre le feu au bois. »

Le chat alluma le bois qui se mit à flamber; espérant que le rat allait mourir brûlé. Le rat se précipita dans le trou qu'il avait creusé et la flamme ne put pas l'atteindre. Quand le feu fut éteint, le chat écarta les cendres pour voir le cadavre du rat. Il ne vit rien tout d'abord; puis le rat sortit sain et sauf de son trou en gambadant et lui dit : « A ton tour maintenant de passer au feu ainsi qu'il était convenu entre nous. »

Le chat se mit dans le trou qu'avait occupé le rat, pendant que celui-ci apportait du bois à

feu et le disposait en forme de bûcher. « Faut-il mettre le feu, demanda le rat? » Faisant comme lui, le chat répondit : « Attends un peu que je me mette sur le côté parce que je vais mourir. » Il se mit sur le côté, mais ne savait pas creuser un trou comme son ami : « Je mets le feu, dit le rat pour la deuxième fois ? » — « Attends que je sois couché. » — « Puis-je allumer, demanda le rat une troisième fois? » — « Laisse-moi me lever. » Et il se leva : « J'allume, dit le rat pour la dernière fois? » — « Oui, lui répondit-on. » Il alluma le bois qui se mit à flamber, espérant que, le chat, qui avait voulu le tromper, serait brûlé. C'est ce qui arriva.

Des chats, apprenant le traitement qu'avait fait subir le rat à leur collègue, se mirent en colère. Ils se réunirent et jurèrent qu'ils mangeraient les rats partout où ils les rencontreraient parce que l'un d'eux avait fait mourir un chat par ruse.

C'est en exécution de ce serment que les chats mangent les rats.



IV

LE CHIEN ET LE RAT [1]

(*Betsileo*)

Un jour, le chien et le rat se promenaient ensemble s'entretenant des douceurs de l'amitié. Ils firent ensuite le serment de sang. La cérémonie terminée, le chien dit à son compagnon : « Que faisons-nous ici, cadet [2] ? Allons plutôt courir à l'aventure. » — « Allons, répondit le rat; mais n'oublie pas que tu es mon aîné, que je suis faible et que j'ai placé en toi toute ma confiance. » Nos deux amis se mettaient en route, lorsqu'ils rencontrèrent un bœuf. Le

1. Le texte de ce conte a été recueilli à Fianarantsoa, capitale de la province des Betsileo.

2. Les mots *zandry*, cadet et *zoky*, aîné, s'emploient couramment avec le préfixe *Ra*, comme noms propres. *Razoky*, *Razandry* signifient : monsieur l'aîné, monsieur le cadet. On trouve même l'expression *Razandriko*, monsieur mon cadet.

chien sauta dessus ; mais le rat qui avait peur, n'atteignit pas le dos de l'animal. Il n'arriva qu'aux joues du bœuf et s'y cramponna. Celui-ci essaya de l'atteindre à coups de pied ; mais le rat qui était tout petit sauta ; et le bœuf s'enfuit. Nos deux compères le poursuivirent. Le bœuf qui était déjà essoufflé par la course, rencontra par hasard un trou dans lequel il tomba. Il se tua dans la chute. Le rat et le chien se mirent à le manger tout à leur aise. Lorsqu'ils furent repus, le rat conseilla de découper la viande en lanières et de la faire sécher [1] : « Toi, dit-il au chien, découpe la viande, moi je vais monter sur un arbre et la suspendre pour que nos ennemis ne puissent pas l'atteindre. » — « Très bien, dit le chien ; merci de ton idée, cadet. » Et il se mit à découper la viande que le rat suspendait ensuite. Il ne resta enfin en bas que les os du bœuf ; toute la viande était à sécher. Le soir, le chien qui regardait toujours la viande suspendue et ne pouvait l'atteindre pour satisfaire sa faim, appela ses enfants : « Mangez le rat quand vous le rencontrerez par terre, dit-il ; cherchez-le dans son trou, fouillez dans les herbes pour le trouver. Je vous

1. La viande coupée en lanières, séchée et boucanée au feu ou au soleil s'appelle en malgache, *Kitoza*. C'est un des principaux éléments de la cuisine indigène.

renierai si vous n'obéissez pas à mes ordres. Le rat m'a cruellement trompé. » Le chien mourut après avoir prononcé ces paroles. Telle est la raison pour laquelle les chiens font la chasse aux rats et les mangent.





V

LES DEUX VOLEURS ET LES DEUX RATS [1]

(*Imerina*)

Un jour, deux rats qui conduisaient quatre bœufs, rencontrèrent deux rusés compères : « Eh ! vous autres, dirent ceux-ci, voulez-vous que nous soyons amis ? » — « Volontiers, dirent les rats. » — « Où vous êtes-vous procuré ces bœufs ? — « On nous les a donnés hier comme salaire, pour avoir gardé du riz, répondirent les rats. » — « Très bien, reprirent, les hommes. Nous allons maintenant, si vous le voulez, voyager ensemble. Vous surveillerez vos bœufs pendant la nuit ; et nous, nous les garderons pendant le jour. » (Nos deux voleurs voulaient être gardes de jour pour pouvoir

1. Le texte de cette fable m'a été dicté par un marchand hova de Tananarive.

s'enfuir avec les bœufs.) Les rats acceptèrent cette combinaison. Lorsqu'ils eurent réuni un grand nombre de bœufs, les deux hommes projetèrent de s'en emparer. Les rats qui avaient eu vent du tour qu'on voulait leur jouer, rongèrent, pendant la nuit, les pieds des bœufs de façon à ce qu'ils ne pussent plus marcher. Les deux hommes s'en aperçurent et demandèrent aux rats d'où provenaient les blessures des animaux : « Nous ne savons pas, dirent ceux-ci. Pourtant nous avons fait bonne garde la nuit dernière. Ce sont probablement des rats d'eau qui ont mordu les bœufs au passage de la rivière que nous avons traversée. Pour éviter le retour d'un pareil accident, nous allons porter un des bœufs aux rats de la rivière, pour qu'ils ne mordent plus les autres. » — « C'est cela répondirent les hommes qui ne se doutaient de rien. »

Le rats construisirent à cet effet une pirogue avec des branches de manioc [1]. Ils laissèrent leur troupeau au village et embarquèrent le bœuf qu'ils devaient porter à leurs congénères. Les deux hommes se mirent l'un à l'avant, l'autre à l'arrière; et les deux rats, chacun d'un côté. Pendant qu'on traversait la

1. Les branches du manioc sont courtes, flexibles et peu résistantes.

rivière, les deux rats trouaient la pirogue pour que l'eau y pénétra : « Pourquoi remuez-vous, demandèrent les hommes? » — « Nous nous installons commodément, répondirent-ils. » Mais la pirogue qui avait une voie d'eau, coula immédiatement. Les deux hommes, qui ne savaient pas nager, se noyèrent ; et les rats et le bœuf arrivèrent sains et saufs sur la rive : « Compère, dit l'un des rats, ces deux hommes étaient forts et courageux; mais ils manquaient d'habileté. »





VI

LE CHIEN SAUVAGE ET LE CORBEAU[1]

(*Antambahoaka*).

Un jour un corbeau trouva un morceau de viande. Il l'emporta sur un arbre. Un chien sauvage le regardait s'installer parmi les branches. Dès que le corbeau se fut commodément assis, le chien vint au pied de l'arbre et se mit à vanter le corbeau, en disant : « Tes plumes sont vraiment merveilleusement belles. Je suis sûr de n'en avoir pas encore vu de pareilles, depuis que je les ai bien examinées. De ma vie, je n'ai vu un oiseau ayant si belles couleurs. Si ta voix ressemble à ton plumage, je n'aurai jamais vu d'oiseau aussi bien doué que toi. »

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Antambahoaka de Mananjary.

Le corbeau en entendant ces flatteuses paroles fut pénétré d'une douce joie, sans s'apercevoir du motif pour lequel le chien demandait à entendre sa voix. « Quand il entendra ma voix, se dit-il en lui-même, le chien va être dans l'admiration ». Et le corbeau se mit à chanter. Mais au même instant, le morceau de viande tomba de sa bouche. Le chien s'en saisit immédiatement. La viande avait été seule le motif des flatteries qu'il avait adressées à son propriétaire. Le chien s'en alla ensuite en riant, de la facilité avec laquelle il s'était joué du corbeau[1].

1. La ressemblance frappante de ce conte avec celui du Renard et du Corbeau de la Fontaine m'avait inspiré des doutes sur son authenticité. Aussi, comme je l'ai mentionné dans ma préface, ne l'ai-je publié qu'après m'être assuré qu'il appartenait vraiment au folk-lore malgache.





VII

LE CHIEN, LE CHAT SAUVAGE ET LE COQ [1]

(Betsileo)

Le chat sauvage, le chien et le coq firent, dit-on, le serment de sang. Le chien dit : « Allons jouer là-bas, compagnons, où il y a de l'espace. » Les deux autres consentirent. Lorsqu'ils se furent amusés quelque peu, le chat sauvage dit au coq : « Si nous ne jouons pas ordinairement ensemble, c'est à cause du feu de votre tête [2] (la crête de coq sent mauvais). » — « Ce n'est pas du tout du feu, répondit le coq; oh ! toi; touche-le donc. » — « Tu trahis, dit le chat sauvage, le serment de sang ! j'ai vu le feu, et tu dis que ça n'en est pas ? » — « Touche

1. Le texte de ce conte a été recueilli à Fianarantsoa.

2. La couleur rouge de la crête du coq se traduit en malgache par le mot *afo*, feu.

donc, reprit le coq, tu verras si ça brûle. » — « Je veux bien toucher ta crête, mais ne remue pas. » Il la toucha, puis voyant qu'il n'était pas brûlé, il saisit le coq, et s'enfuit en l'emportant dans son trou.

Le chien, voyant cela se mit en colère et lui dit : « Pourquoi, ô chat sauvage, as-tu trahi ainsi le serment de sang en mangeant le coq ? » — « J'ai mangé de la viande et non mon frère de sang. » — « Tu prends ton frère de sang pour de la viande, répliqua le chien? » — « Quand on chasse, répondit le chat sauvage, si on rencontre par hasard un *trandraka* [1] est-ce qu'on ne le prend pas [2]? » Le chien dit au chat sauvage : « Viens là-bas, chez nous, puisque tu aimes la viande. Randriambaomanana [3] donne des réjouissances populaires : il se sert des têtes de bœufs comme chaises et tisonne le feu avec les pieds [4]. » — « Non, répondit le chat sauvage.

1. Le *trandaka* ou *trandraka (centetes setosus)* est un espèce de hérisson dont les Malgaches sont très friands.

2. Le chat sauvage qui prétendait que la crête du coq était du feu pour qu'on l'engageât à s'assurer du contraire, veut essayer d'excuser le meurtre de son frère de sang en prétextant qu'il n'a mangé que de la viande dont la tête de coq rappelle la couleur.

3. Nom d'homme.

4. Randriambaomanana est si riche qu'il ne fait aucun cas des têtes et des pieds de bœuf : celles-là servent de sièges et ceux-ci de tisonniers.

Compère, l'homme nous connaît; je ne puis pas aller là » — « Allons, ajouta le chien, il y a beaucoup de viande là-bas. » — « L'homme nous connaît trop bien, reprit le chat sauvage; je ne vais pas où est l'homme. » — « Allons, oh! toi, dit le chien, nous nous mettrons au milieu des chiens, et nous boirons le sang. » Lorsque le chat sauvage sentit le sang, il accompagna le chien. Arrivé aux portes de la ville, il entra, et se glissa parmi les chiens. Tout à coup un homme se mit à crier : « Eh! chat sauvage; Eh! chat sauvage! » — « Me voici répondit le chat sauvage. Je savais bien que je serais reconnu, dit-il au chien; tu ne voulais pas me croire; me voilà pris maintenant. » — « Tu peux t'attendre à des représailles, dit le chien, pour le mal que tu as causé. Tu as trahi ton frère de sang, compère; je t'abandonne aussi. Tue-le, homme, dit le chien. » — « C'est là le chat sauvage, dit l'homme. » L'homme et le chien se précipitèrent sur le félin et le tuèrent.

Le chat sauvage et le chien devinrent ennemis parce que celui-là avait dévoré son frère de sang, et la mort du chat sauvage fut inspirée au chien par son amitié pour le coq. Le chien dit à ses enfants : « Si l'un de vous voit un chat sauvage, courrez sus à lui et tuez-le, parce qu'il a tué mon ami. » Le chat sauvage dit également à ses descendants : « Ne mangez jamais de coqs,

parce que l'un deux a été cause de la mort de notre ancêtre. Ne faisons pas de bruit; notre aïeul est mort discrètement comme le feu qui couve sous la cendre. Soyons surtout les derniers représentants de notre race. »

C'est pour cela que lorsque le chat sauvage a mangé une poule, il ne dit mot et meurt [1].

1. La fin du chat sauvage indique à quel point les Malgaches respectent le fatidra. Bien que le chat sauvage ait été puni de mort pour avoir tué son frère de sang, son crime retombe quand même sur ses descendants qui ne pourront manger de coq ou de poule qu'aux dépens de leur vie.





VIII

LE HÉRISSON ET LE CHAT SAUVAGE [1]

(*Betsileo*)

Le hérisson [2] et le chat sauvage accomplirent, dit-on, le serment de sang. Le chat sauvage invita ensuite son camarade à venir chez lui. Il s'y trouvait de nombreux morceaux de volailles dont les deux amis mangèrent ensemble. Le repas terminé, et les deux convives rassasiés, le hérisson invita à son tour le chat sauvage. Mais au lieu de le conduire dans sa maison, il le mena dans une propriété particulière où se trouvaient beaucoup de citronniers : « Voici mes fruits que je vous offre, dit le hérisson ; montez sur l'arbre pour en manger — « Mon-

1. Le texte de ce conte a été recueilli à Fianarantsoa.
2. En malgache *Sokina (Echinops Telfairi)*.

tons ensemble, dit le chat sauvage. » — « Je ne puis pas répliqua le hérisson ; mais grimpez sans crainte. » Le chat sauvage monta dans l'arbre. Le hérisson se mit alors à entourer le citronnier d'une ceinture de piquets, pointus à l'extrémité supérieure. « Que fais-tu là, dit le chat sauvage? » — Je fais des pilons à riz [1] pour nos enfants, répondit le hérisson. »

Quelques instants après le hérisson se mit à crier : « Quelqu'un qui arrive! » Le chat sauvage entendant cela, sauta en bas de l'arbre ; mais il tomba sur la pointe des bois qui entouraient le citronnier et se tua.

Le hérisson coupa la cuisse du chat sauvage, en porta les morceaux aux congénères du défunt, et leur dit : « Je vous invite chez moi à un grand repas parce que vous êtes de la même race que mon frère de sang, le chat sauvage. Voici votre part. » Les chats sauvages acceptèrent avec grand plaisir et remercièrent le hérisson de son hospitalité. Ils mangèrent la cuisse de leur infortuné camarade : « O *bouches courtes* [2], leur dit le hérisson railleur, vous mangez les os d'un des vôtres. » — « Tuons-le,

1. Le pilon à riz est une grande gaule polie aux deux extrémités, d'environ deux mètres de long.

2. Cette expression s'applique à tous les animaux qui n'ont ni groin, ni museau pointu.

dirent les chats sauvages, il nous a fait manger les os d'un des nôtres. « — « Ne me tuez pas ici ajouta le hérisson. Amenez-moi là-bas sur ce rocher. Les princes viennent s'amuser à l'endroit où nous sommes. Il ne doit pas être souillé par un cadavre[1]. Les chats sauvages firent droit à cette requête, et conduisirent le hérisson sur le rocher. Arrivé là, ce dernier disparut dans une fente qui partageait la pierre, d'où il leur cria : « Eh ! *bouches courtes*, vous avez mangé les os de votre frère. » Les chats sauvages impuissants à rattraper leur ennemi étaient irrités encore davantage par ses railleries. A bout de moyens, chacun retourna chez soi.

Le hérisson joyeux d'avoir, grâce à sa bonne étoile, échappé à la mort, gambadait de tous côtés. Depuis cette époque, le hérisson et le chat sauvage sont restés ennemis. Les dernières paroles que prononça le chat sauvage furent celles-ci : « Gardez-vous du hérisson, ô mes enfants, mes descendants. Il nous a fait manger un de nos ancêtres. N'ayez pas de postérité de peur qu'un sacrilège pareil ne se renouvelle. »

Telle est la raison pour laquelle le hérisson et le chat sauvage sont ennemis.

1. Cette place est par conséquent sacrée. Aucun roturier n'oserait y séjourner ni, par conséquent, y commettre un meurtre.



IX

LE TAKATRA ET LE HIBOU [1]

(Betsileo)

Le takatra [2] et le hibou se firent frères de sang. Celui-ci dit au takatra : « Viens passer quelques jours chez moi. » Le takatra accepta, ayant été invité par un ami. Mais il trouva la maison du hibou en mauvais état. envahie par l'herbe; et vide de tout meuble. « C'est là ta maison, dit le takatra? viens voir la mienne, elle est bien mieux installée. » Le hibou se rend à l'invitation, entre, et dit plein d'étonnement : « Bravo ! Elle est superbe ta maison, ami. » Leur séjour commun fut de longue durée. Le takatra dit enfin : « Allons, compère, chercher de quoi manger; j'ai faim. »

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Betsileo de Fianarantsoa.

2. Espèce de huppe. C'est un oiseau de mauvais augure.

— « Attendons qu'il y ait un peu d'ombre, répondit le hibou; le soleil est encore trop chaud. » Une seconde fois, le hibou répondit au takatra qui le pressait de sortir : « Compère, il fait déjà assez chaud dans la maison, je reste chez toi ». — « A Dieu ne plaise, dit le takatra. » Il donna un coup de pied au hibou et s'enfuit en courant, Il attendit en dehors, d'autres oiseaux pour l'aider à battre le hibou qui s'obstinait à rester chez lui. Arrive un papangue [1]. Le takatra lui dit : « Le hibou, seigneur, m'a pris ma maison. Faites-le sortir. Si vous y arrivez, je vous donnerai trois colliers et quatre mères-sauterelles. » — « N'aie pas peur, dit le papangue, je vais le mettre en pièces ». Il regarda par la porte et ajouta : « Qui est dans la maison du takatra? » — « Moi, celui qui a un tambour dans la poitrine; celui qui a de la barbe au bas de la gorge; si je regarde en l'air, le ciel s'effondre; si je tousse, la terre tremble; si je donne un coup de pied dans l'eau, elle se disperse. Ceux qui viendront je les mangerai. » Lorsque le papangue entendit cela, il s'enfuit en disant au takatra : « Eh! il est trop fort; envoie un autre à ma place. Quand il tousse, la terre tremble; s'il donne

1. Gros oiseau de proie *(Milvus ægyptius)*. *Papangue* est la francisation du mot malgache *papango*.

un coup de pied dans l'eau, elle se disperse. C'est extraordinaire ! »

Peu après, passe un héron [1]. « Ma maison, seigneur héron, est aux mains du hibou. Faites-le sortir, et si vous réussissez, je vous donnerai trois colliers et quatre mères-sauterelles. » — « Ne crains rien, je vais le mettre en pièces. » Regardant par la porte, le héron se mit à crier : « Qui est là dans la maison du takatra? » — « Moi, répondit le hibou ; celui qui a un tambour dans la poitrine et de la barbe au-dessous de la gorge; si je regarde le ciel, il s'effondre; si je tousse, la terre tremble; si je donne un coup de pied dans l'eau, elle disparaît. Ceux qui viendront, je les mangerai ! » A ces paroles, le héron s'enfuit en disant au takatra : « Je ne connais pas tout cela, cher ami. Au revoir, takatra; je m'en vais. Je souhaite que Dieu te protège, car nous descendons d'une même souche; notre nourriture est la même; nos plumes seules diffèrent. Porte-toi bien seigneur takatra. Je ne comprends pas ce que je viens d'entendre. »

D'autres oiseaux vinrent, mais ils reçurent la même réponse et furent épouvantés par les paroles du hibou.

1. En malgache *dangoro*. On l'appelle *langoro* sur la côte orientale *(Ardea purpurea)*.

Le takatra perdit la tête. Il n'avait rien à manger, et la faim se faisait sentir pendant qu'il attendait du secours contre le hibou. Ne voyant personne, il se mit à picorer comme les poules dans des détritus, sur la terre mouillée. Il becquetait par çi, par là, lorsque arrive un tsintsina [1] qui dit au takatra : « C'est toi, seigneur takatra, qui es maigre, affligé, malade, chagrin; pourquoi ne te tiens-tu pas droit comme un homme! Tu as l'aspect d'une femme que la jalousie tourmente. Tes lèvres coupées en disent long. Qu'est-ce qu'il y a donc, seigneur takatra? » — « Je suis mort, répondit le takatra; je suis perdu. Le hibou, seigneur, m'a pris ma maison. Il me l'a prise et je n'ai rien de lui en compensation. Cependant, étant frères de sang, nous devrions être en très bons termes. Sa maison ne vaut rien, tandis que la mienne est en bambous entrelacés sur lesquels j'ai appliqué un torchis [2]. Elle est bonne et chaude. Il me tuera si je veux y entrer. Je t'en prie, seigneur, fais le sortir. Cela fait, je te donnerai trois colliers et quatre mères-sauterelles. Je te préviens seulement que je ne t'aiderai pas. Je me suis

1. Petit oiseau *(Cisticola madagascariensis.* Hart.).

2. Ce système de construction est assez commun dans les parties de l'île où on trouve de la terre rouge. Il n'y en a que de très rares échantillons sur la côte qui est exclusivement sablonneuse.

plaint à beaucoup d'oiseaux; je leur ai raconté mes malheurs comme à toi. Ils m'ont donné de belles paroles, puis se sont retirés. Si tu peux m'en délivrer, dis-le moi; et si tu arrives à expulser le hibou de chez moi, je te donnerai trois colliers et quatre mères-sauterelles. » — « Aie confiance, seigneur takatra, dit le tsintsina, le caïman va venir. » Lorsque le caïman fut arrivé, le serpent vint aussi. Ils délibérèrent sur ce qu'il y avait à faire contre ce gredin de hibou : « S'il vient à voler, dit le caïman, coupe-lui les ailes. » Le tsinsina se montra à la porte et dit : « Qui est dans la maison du takatra ? » — « Moi, répondit le hibou ; celui qui a un tambour dans la poitrine et de la barbe plus bas que la gorge ; si je regarde en l'air, le ciel s'effondre ; si je tousse, la terre tremble ; si je donne un coup de pied dans l'eau, elle disparaît, ceux qui viendront je les mangerai ! » Le tsintsina, en colère, entre. Une fois dedans, il saute sur le hibou, lui donne un coup de pied et s'accroche à lui à la naissance des ailes. Le hibou se mit à battre des ailes en sautillant. Mais il avait beau sautiller, le tsintsina se tenait bien. Ce dernier sauta dans la bouche du hibou et sortit de son corps par derrière. Le hibou en mourut sur le coup.

Lorsque l'ennemi du takatra fut mort, le tsintsina s'approcha, et lui dit : « Où sont les

trois colliers et les quatre mères-sauterelles? Ton frère de sang est mort, il faut songer à le mettre dans un cercueil et l'enterrer. » — « Je te remercie beaucoup, seigneur, de ce que tu viens de faire. Mais je ne donnerai pas de sépulture au hibou, car il a renié le serment de sang qui nous liait. Quand à notre convention, sois tranquille, ô mon maître, je vais chercher ce que je t'ai promis. Je te laisse ma maison en garantie jusqu'à ce que je revienne. » Et il partit. Il revint rapportant les objets en question enveloppés dans des feuilles de songe [1] : « Vivez longtemps, ô mon maître, dit-il au tsintsina et parvenez à la vieillesse [2] avec votre femme et vos enfants. Que Dieu vous bénisse pour le bien que vous m'avez fait. Voici, avec mes remercîments ce que je vous ai promis. Je peux facilement, vous donner ce que je vous donne. Prenez, ô mon maître, ces trois colliers et ces quatre mères-sauterelles. »

Le tsintsina prit les feuilles de songe et en les défaisant, trouva les quatres mères-sauterel-

1. En malagache *Saonjo (arum esculentum)*. Les Malgaches, les étrangers même, en mangent les feuilles.

2. C'est la formule de salutation d'inférieur à supérieur. Quand on s'adresse à la Reine, elle se termine ainsi : Parvenez à la vieillesse au milieu de vos sujets. La formule employée pour le Premier Ministre : Parvenez à la vieillesse avec la Reine.

les. Il s'en réjouit. Mais à la place des colliers se trouvaient trois grenouilles : « Où sont les colliers, seigneur takatra, dit le tsintsina? je n'ai trouvé que trois grenouilles. » — « Ce sont les colliers, seigneur tsintsina, dit le takatra; mangez-les. » — « Du tout, répondit le tsintsina; mon grand-père ni mes ancêtres, n'en ont encore jamais mangé. Ils se sont embrassés, nez contre nez [1], avec les grenouilles. Elles sont sacrées pour nous. » — « Ces grenouilles, dit le takatra, fais les cuire ou griller à ta guise. » — « Tu veux me tromper, oh ! toi, dit le takatra en colère ; nous étions convenu que tu me donnerais trois colliers, et tu m'apportes des grenouilles ! Ma postérité ne te secourra jamais plus quand tu seras dans le malheur. Je t'engage à ne pas avoir de descendants. »

C'est pour cela, dit-on, que le takatra et le tsintsina ne sont pas amis et ne picorent pas ensemble.

1. Ce mode de salutation est employé, dit-on, par quelques tribus de l'extrême sud de Madagascar.





X

LA PINTADE [1]

On raconte qu'une pintade [2] alla rendre visite à ses parents qui se trouvaient de l'autre côté de la forêt. Lorsqu'elle arriva au milieu des bois, elle eut le vertige, tomba et se coupa les ailes. Elle se mit à pleurer : « Avancer dit-elle, m'est impossible ; retourner sur mes pas, m'est impossible aussi, car je regretterais de n'avoir pas vu ma famille. »

Sur ce sujet, on a fait la chanson suivante qui se chante sans cesse :

Pintade qui entre en forêt,
Ne peut plus avancer,

1. Traduit des *Specimens of Malagasy Folk-lore* de M. Dahle (nº 49, p. 198).

2. En malgache *akanga (humida mitrata*. Pall.). Cf. *Kanga* en souahili et dans l'idiome arabe parlé au nord du cap Guardafui.

Ni retourner, ses ailes sont brisées.
Elle s'arrête et regrette de ne pas
Voir ses parents.



XI

LA PINTADE ET LE TAKATRA [1]

Un jour, la pintade et le takatra voulurent se teindre mutuellement les plumes en rouge avec l'écorce de nato [2]. Chacune désirait que l'opération commença par elle. La discussion dura longtemps ; on décida enfin de commencer par la pintade. Le takatra se mit à arranger les plumes de la pintade et leur donna non seulement une belle couleur, mais les disposa avec art.

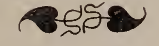
Lorsque les plumes de la pintade furent teintes, il fallut que celle-ci en fit autant pour le takatra. Elle ne donna aucune jolie forme aux

1. Traduit des *Folk-lore and Folk-tales of Madagascar* (p. 144).

2. L'écorce du nato *(imbricaria madagascariensis)* donne une teinture rouge. Le bois de l'arbre, très résistant, est souvent employé dans les constructions. Il passe pour se pourrir très difficilement.

plumes de ce dernier et se contenta de les réunir en une seule touffe de chaque côté de la tête [1]. Lorsque le takatra se regarda dans un miroir, il fut vexé, se mit à sangloter et dit : « Oh, l'ingrate pintade ! On voit encore les taches de mon plumage. Qu'elle a mal répondu aux soins que j'ai pris pour teindre ses plumes. »

1. Allusion à une des façons dont les femmes malgaches arrangent leurs cheveux.





XII

LE CAIMAN ET LE PORC [1]

(*Betsileo*)

Le caïman et le porc étaient amis dit-on. Ils se lièrent par le serment de sang. Un jour le caïman dit au porc : « Que faut-il faire, camarade, pour parvenir à la vieillesse ? Cette question me préoccupe beaucoup. Je ne vois pas de moyen d'y arriver. » — « Si tu ne manges pas de nourriture contenant un hameçon, répondit le porc, tu ne mourras pas. » Un autre jour, le porc, revenant sur ce sujet, dit au caïman : « As-tu trouvé la formule de la longue vie ? Moi, je fouille tous les jours la terre avec mon groin ; je mange de toute espèce de choses ; et cependant rien ne me suffit, j'ai toujours faim. » — « Tu vivras longtemps, reprit le caï-

1. Le texte de ce conte a été recueilli à Fianarantsoa.

man, si tu n'entres pas dans un verger, dont le maître te tuerait. » — « Bien, dit le porc, j'y ferai attention. » S'étant mutuellement avertis, ils se tinrent tous deux sur leurs gardes. Le caïman se garda de happer les hameçons et le porc de pénétrer dans les vergers.

Le caïman mangeait méchamment tous les hommes et les bœufs qu'il rencontrait. Au bout de quelque temps, hommes et bœufs menaçaient d'être tous dévorés, lorsqu'un de ceux-là eut l'idée d'entourer un hameçon de viande et de le suspendre au bord de l'eau de façon à ce que le caïman l'aperçut facilement [1]. Celui-ci quoique pressé de manger en voyant l'amorce, était dans l'indécision sur ce qu'il devait faire, parce que cette viande enveloppait un hameçon. Il craignait d'enfreindre les recommandations du porc dont l'exécution était nécessaire pour

1. L'appât pour le caïman doit être suspendu à une certaine hauteur au-dessus de l'eau, 50 à 75 centimètres environ. C'est ordinairement un morceau de viande de bœuf. Il contient intérieurement un assez fort hameçon attaché à une corde ou une chaîne solide. Dès que le caïman a saisi l'appât en s'élançant dessus la gueule ouverte, il s'empresse de l'avaler. Mais la corde ou chaîne suit le hameçon dans l'estomac et empêche la fermeture d'un clapet (le caïman n'a pas de langue) qui doit boucher l'œsophage, quand l'animal plonge. L'animal meurt généralement noyé et les flotteurs qui se trouvent à l'extrémité de la corde permettent de ramener son cadavre à terre.

arriver à la vieillesse. Il réfléchit longuement, puis se dit en lui-même : « Le porc m'a trompé ; ce que je vois au bord de l'eau est de la viande ordinaire, qui ne contient absolument aucun piège. » L'imprudent se jeta sur l'appât ; le hameçon entra avec la viande dans la bouche, et il fut attrapé. Les hommes voyant cela arrivèrent en pirogue pour saisir la corde à laquelle était fixé le hameçon. Ils halèrent dessus ; et dès que le méchant caïman parut il fut tué à coup de sagaie. Hélas ! il avait oublié ce que lui avait dit le porc sur la viande qui cache un hameçon.

A quelques temps de là, le porc vit un jardin potager magnifique, contenant des patates [1], du manioc [2] et de l'herbe verte en quantité. Ayant grande envie d'y pénétrer, il disait en lui-même : « Qu'y a-t-il à craindre ? » Et il fit le tour de l'enclos pour voir s'il ne s'y trouvait pas quelque gardien. Il n'en vit aucun : le caïman s'est moqué de moi, ajouta-t-il, en m'engageant à ne jamais franchir la clôture d'un jardin. Qui me verra ici, il n'y a personne. (Il ignorait qu'il y eut dans le jardin un piège figuré par un fossé

1. En malgache *Vomanga* et *Tsimanga*. Ce dernier mot est employé surtout par les Betsimisaraka. Les Malgaches en font une très grande consommation.

2. En malgache *mangahazo*. On le cultive beaucoup à Madagascar et il est un des trois ou quatre végétaux qui sont la base de la nourriture des indigènes.

intérieur recouvert d'herbes, immédiatement en dedans de la clôture.) Le porc entra, confiant, mais dès qu'il eut dépassé la clôture, il tomba dans un trou que lui cachaient les herbes ; et à une telle profondeur qu'il ne voyait plus que le ciel. Peu de temps après les gardiens du jardin venant faire leur ronde habituelle, trouvèrent le porc pris au piège. Ils descendirent dans le trou et le tuèrent à coups de sagaie.

Le caïman et le porc avaient négligé de suivre les conseils qu'ils s'étaient mutuellement donnés.

Les descendants du caïman ne sont pas amis de ceux du porc. Ils les mangent au contraire. L'amitié de leurs ancêtres leur a été funeste, disent-ils ; ils ne veulent plus lier leurs destinées par l'amitié de peur d'un sort pareil à celui du porc et du caïman de cette histoire.





XIII

LA GROSSE ANGUILLE ET LA PETITE ANGUILLE [1]

(*Antambahoaka*)

UNE petite anguille en voyant une grosse lui dit : « Comment as-tu pu arriver à une grosseur pareille? » — « En ne mangeant pas, répondit l'autre, de fer enveloppé de viande [2], et en n'entrant pas dans la maison froide [3]. Je me suis aussi toujours tenue éloignée des feux de nuit, de peur d'être transpercée par la fouine des pêcheurs. Si tu veux vieillir et devenir aussi grosse que je le suis, tu n'as qu'à suivre la même ligne de conduite. » — « Tu as raison,

1. Ce conte m'a été dicté par un Antambahoaka de Mananjary.

2. De hameçon.

3. Les nasses qui se trouvent dans les rivières et où un séjour prolongé, sans pouvoir remonter à la surface, refroidit tout le corps.

répondit la petit anguille, bien que dans son for intérieur, elle n'ajoutât aucune foi à cette explication. » A peine s'étaient-elles quittées, que la petite anguille vit un hameçon. Une si petite chose ne saurait me faire mourir, se dit elle; et elle l'avala. Mais le hameçon avait pénétré dans sa bouche, et elle n'arrivait pas à l'en décrocher. La grosse anguille revenant sur ces pas, elle lui demanda conseil pour sortir de cette situation difficile, en s'excusant de n'avoir pas tenu compte de ses avis : « Fais la morte, lui dit la grosse anguille, et peut-être pourras-tu te sauver. » Le pêcheur arriva sur ces entrefaites ; il tire sa ligne, sort l'hameçon de la bouche du poisson et croyant qu'il était déjà mort, le pose sur la berge. Aussitôt la petite anguille regagne l'eau saine et sauve.

Peu de temps après, oublieuse de son aventure précédente, la jeune anguille entre dans une nasse. Lorsque le pêcheur vint retirer sa nasse de l'eau, elle fit encore la morte, et put de nouveau s'échapper grâce à ce stratagème, qu'elle croyait devoir toujours réussir.

Une autre fois, un homme pêchait à la torche en promenant la flamme sur l'eau. La jeune anguille s'approcha de la clarté et le pêcheur la tua d'un coup de fouine. Elle mourut pour n'avoir pas suivi les conseils de la grosse anguille.



XIV

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN CHEF[1]

(*Antambahoaka*)

Les grenouilles, dit-on, habitaient un étang. Elles n'avaient pas de chef, se gouvernaient elles-mêmes et jouissaient de la plus grande liberté. Un jour, qu'elles étaient réunies en grand nombre, elles résolurent d'élire un chef dont l'absence leur pesait fort. Elles demandèrent conseil au soleil à ce sujet. Leur désir d'avoir un chef les persuadait qu'il serait une source de prospérité pour elles et leur famille. Le soleil, ce jour-là, était brûlant : il se mit à rire en entendant la demande des grenouilles. Il coupa un petit morceau de bois et le jeta dans l'étang, dont il agita l'eau en tombant. Les

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Antambahoaka de Mananjary.

grenouilles eurent une peur atroce et n'osaient pas l'approcher. Quand le calme revint un peu et qu'elles virent que rien ne remuait, elles s'avancèrent doucement. Puis l'ayant contemplé longtemps, et ne lui voyant toujours faire aucun mouvement, elles montèrent dessus sans aucune appréhension. « Nous ne voulons pas, dirent-elles d'un objet inerte, que rien n'émeuve. Donnez-nous-en un autre. » Le soleil leur envoya alors un héron. Celui-ci, aussitôt arrivé, se mit à manger ses sujets autant que son ventre put en contenir. Les grenouilles s'adressèrent alors en secret à la lune, en la priant d'intercéder auprès du soleil pour qu'il leur enlevât le héron et leur rendît le petit morceau de bois. « Je vous ai donné, répondit le soleil, deux chefs, l'un doux, l'autre cruel. Il fallait conserver le premier, ô grenouilles. Vous ne regrettez le petit morceau de bois que depuis que le héron est votre chef! Rappelez-vous le proverbe suivant : Celui qui cherche trop la douceur, s'il rencontre par hasard de l'amertume, ne pourra pas la supporter [1]. »

1. Sauf la requête présentée à la lune, cette fable est en tous points semblable à celle de la Fontaine sur le même sujet.



XV

POURQUOI LES SERPENTS MANGENT LES GRENOUILLES[1]

(Antambahoaka)

Un serpent[2] rencontra, dit-on, une grenouille : « Soyons amis, dit celle-ci. Tu es long, je suis courte. Nous pouvons donc nous rendre mutuellement de bons offices. Ta taille te permettra d'atteindre les endroits élevés ; moi je me glisserai là où tu ne pourras pas pénétrer. J'ai aussi une forte voix qui pourra nous être utile. Cependant, avant de nous lier davantage, essayons nos forces. Luttons d'abord à la course ; et voyons celui qui attrapera l'autre. Commence le premier puisque tu es mon aîné. » Le serpent fit trois bonds, et la grenouille ne

1. Le texte de ce conte a été recueilli à Mananjary où il m'a été dicté par un Antambahoaka.

2. En malgache *bibilava, la bête longue.*

put pas l'attraper : « tu cours bien, dit-elle. » A son tour, elle sauta ; mais le serpent la rejoignit au quatrième saut, et la saisit par derrière : « Ne m'avale pas dit la grenouille. Dis un peu : *â*, en ouvrant la bouche. » Le serpent dit *â* ; mais dès qu'il desserra les dents, la grenouille se sauva dans l'eau à son grand ébahissement, Les grenouilles de l'étang félicitèrent leur compagne du succès de sa ruse et traitèrent le serpent d'imbécile. Celui-ci honteux de s'être laissé joué de la sorte, rassembla ses enfants et leur dit : « Mangez les grenouilles quand vous en rencontrerez, même si vous êtes repus. Avalez-les d'une seule bouchée de peur qu'elles ne vous échappent. Ce sera le seul moyen d'en faire disparaître la race. »





XVI

LE BŒUF SAUVAGE QUI VOIT SON IMAGE DANS L'EAU [1]

(Antambahoaka)

Un bœuf sauvage sans bosse, de grande taille, aux longues cornes, buvait, un jour, dans une source transparente. Lorsqu'il vit son image qui se reflétait dans l'eau : « Eh! dit-il joyeux, quelle jolie tête je possède! Quelles cornes fines, et comme elles se croisent bien ! Qu'elles sont belles et bien faites! Si tout mon corps leur ressemblait, je n'aurais pas besoin de me retourner pour surveiller mon train de derrière. Cependant mes joues et mes dents me font un peu honte, quand un homme parle de moi, il dit : il a de jolis pieds ; mais je pense,

1. Cette fable m'a été racontée par un Antambahoaka de Mananjary.

au contraire, que mes pieds sont un défaut pour mon corps. J'aimerais mieux ne pas en avoir. » Quand le bœuf eut bien contemplé ses formes, il entendit tout à coup un bruit dénonçant l'arrivée de chasseurs accompagnés de lévriers. Ceux-ci lui donnèrent la chasse dès qu'ils le virent. Il se mit à fuir aussi vite qu'il put. Il rencontra un bouquet d'arbres et ses cornes s'embarrassèrent dans les branches. Ce qui était l'objet de son orgueil fut cause de sa perte. Ne pouvant retirer ses cornes des branches d'arbres où elles s'étaient accrochées, il fut attrapé par les lévriers. Quand il fut mort il dit : « Hélas! mes pieds que je dédaignais auraient pu me sauver, tandis que mes cornes dont j'étais si fier ont causé ma mort, en m'empêchant d'échapper à mes ennemis [1]. »

1. On peut trouver à bon droit étonnant que le bœuf n'exprime ses regrets qu'après sa mort. La légende le veut ainsi. Les paroles *posthumes* des héros des contes malgaches ne sont pas une des moindres particularités du Folk-lore de la grande île africaine.





XVII

LES CANARDS ET LES PIGEONS [1]

(*Antambahoaka*)

Une troupe de pigeons [2] blancs voletaient au-dessus d'un étang. Des canards [3] barbotaient au-dessous d'eux dans l'eau boueuse. Les canards vexés enviaient les pigeons qui volaient sur leur tête. Ils les insultèrent en disant : « On ne peut pas domestiquer les pigeons, ce sont des oiseaux trop orgueilleux. Ils passent, sans s'arrêter, dans les villages où se

1. J'ai recueilli ce conte à Mananjary où il m'a été dicté par un Antambahoaka de ce village.

2. En malgache *veromahailala*, probablement une altération de *voromahailalana*, l'oiseau qui connaît sa route, qui revient à son point de départ sans s'égarer.

3. En malgache *vorombazaha*, l'oiseau étranger, non aborigène. Ce mot désigne spécialement le canard domestique. Les espèces malgaches portent chacune un nom spécial.

trouvent leurs parents. Ah! ceux-là, ils ont peur de s'approcher de l'étang. » Les canards continuèrent à bavarder de la sorte; et les lazzis allaient leur train. Les pigeons ne répondaient cependant pas. Tout à coup l'un d'eux s'écria : « D'où les canards sont-ils nos parents, comme ils ont l'air de le prétendre? Les dytiques [1] et les gyrins [2] nageurs sont de la même couleur; mais leur nature est absolument différente. Vous canards, ajouta-t-il, vous barbotez avec joie dans l'eau boueuse; nous, il nous faut l'air pur et le ciel bleu. Vous ne pouvez pas vous élever très haut comme nous; chacun a son destin. »

Les canards ne répondirent rien à ces paroles. Ils se tinrent cois et honteux.

1. Insecte aquatique (*Hydrophiles hydrocautares*).
2. Insecte aquatique.





XVIII

LA FOURMI QUI FAIT LE *FATIDRA* AVEC L'OISEAU [1]

« Faisons le *Fatidrà* [2], dit la fourmi. » Ils firent le *Fatidrà* tous les deux. Arrive un chasseur. Lorsqu'il visa, la fourmi le mordit et l'oiseau s'envola. Vint ensuite une poule qui cherchait à manger la fourmi. L'oiseau passa près d'elle. La poule eut peur, et la fourmi se sauva. La morale de ceci est que les amis doivent s'entr'aider mutuellement [3].

1. Traduit du *Folk-lore and Folk-tales of Madagascar* (p. 144).

2. Voir la note 2, p. 4.

3. Ce conte peut être considéré, à juste titre, comme la version malgache de la fable de la Colombe et la Fourmi de la Fontaine.



XIX

LES OISEAUX QUI VEULENT ÉLIRE UN ROI [1]

Tous les oiseaux volants [2] de la terre résolurent d'élire un roi et chef. Le hibou ne vint pas, prétextant que sa femelle était en couches. Les oiseaux se promirent, lorsqu'ils le verraient, de ne pas le tuer, mais de le traiter en ennemi.

Le hibou ne circule pas dans le jour, il ne sort que la nuit. Cependant, si les oiseaux l'aperçoivent, ils l'assaillent et le tuent.

1. Traduit des *Specimens of Malagasy Folk-lore*, n° 38, p. 190.

2. *Oiseaux volants* est la traduction littérale du texte *voromanidina.* Cette expression pourrait également se traduire par *oiseaux sauvages,* à l'exclusion de leurs congénères privés qui, par suite de mise en cage ou de domestication, ne peuvent pas voler.

Le faucon [1] chercha, dit-on, à se faire nommer roi. Il pouvait remplir le rôle; mais sa candidature obtint peu de succès, et il se retira devant le grand nombre de concurrents. Lorsque le faucon voit un oiseau, il l'enlève aussitôt : c'est leur ennemi. Quelques-uns l'ont choisi pour roi. Le *Railovy* [2] fut préféré parce qu'il est de bonne nature, qu'il a une grande crête et un chant varié.

Les hommes considèrent du reste, à cause de ses talents, le *railovy* comme le roi des oiseaux.

1. En malgache *voromahery*, l'oiseau fort. C'est l'oiseau royal à Madagascar. Il a donné son nom aux gardes du corps de la Reine qui sont au nombre de quatre mille cinq cents.

2. *Dicrurus fortificatus*. On l'appelle communément Veuve. Il est d'un noir brillant et porte une petite huppe sur la tête. Le *railovy* reproduit non seulement le chant de tous les oiseaux, mais les bruits ou cris quelconques qui se font entendre dans le voisinage. Il jouit d'une réputation de haute intelligence chez les Malgaches.





XX

LA GUÊPE ET LA SAUTERELLE [1]

(Betsileo)

La sauterelle et la guêpe se rencontrèrent, dit-on; et celle-ci s'adressant à la sauterelle, lui dit : « Je ne connais rien de laid comme toi, sauterelle. Lorsque ta femme est enceinte elle devient jaune. Ses yeux sont sous les bras. On ne peut pas savoir si elle est vieille ou jeune, elle n'a ni cheveux, ni plumes. » — « C'est vrai, dit la sauterelle. C'est d'aller à Imamo [2] qui m'a enlaidi. Le soir on y fait brûler de la terre [3]; c'est pour cela que moi, ma femme et mes enfants nous sommes devenus enfumés. Pour l'Imérina [4], nous ne pouvons pas y rester. Lors-

1. Recueilli à Fianarantsoa.

2. Province de l'Imérina située à l'ouest de Tananarive.

3. Allusion aux fours à chaux.

4. Province centrale de Madagascar qui contient la capitale de l'Ile.

que nous sommes allés à Tananarive [1], on nous avait mis dans un sac de paille. Arrivés dans la maison de celui qui nous portait, on nous a arraché les pieds et les mains. Voilà pourquoi, commère, nous faisons si laide figure. Tu ne peux guère non plus te prévaloir de ton physique. Tu ressembles à une chrysalide et ta taille est à peine de l'épaisseur d'un cheveux. » — « C'est vrai, répondit la guêpe, j'en conviens. Mais, ô toi, celle qui a une taille fine et qui veut avoir de nombreux enfants, ne peut-elle pas en avoir? Est-ce que lorsque nous construisons une maison, nous allons chercher en dehors de la famille pour nous aider? Chaque jour, en travaillant, nous soufflons avec la bouche pour faire de la musique [2]. C'est ce qui nous amincit la taille. » La sauterelle reconnut la justesse de ce raisonnement.

De là ce proverbe Betsileo : Chacun trouve son village plus beau que le village voisin.

1. Tananarive, en malgache *Tananarivo,* ne signifie pas : les mille villages *(tănănă arivo),* mais les mille mains *(tânănă arivo)* et, par synecdoque, les mille guerriers.

2. Allusion au continuel bourdonnement de la guêpe.





XXI

POURQUOI LES CAIMANS MANGENT LES CHIENS [1]

(*Antambahoaka*)

Il y avait, dit-on, un chien très aimé de ses parents et pour lequel ces derniers avaient acquis de nombreux territoires de chasse. Le chien les vit mourir peu après et en fut très affligé. Sa douleur devint si grande que ne pouvant plus vivre dans cet état, il résolut de se donner la mort, en allant se placer au bord d'une rivière pour se faire happer par un caïman. Mettant ses projets à exécution, il se posa sur la berge d'un cours d'eau, assez éloigné de son village, puis se mit à crier : « Eh ! caïman de la rivière ! Eh ! caïman qui habite dans cette eau ! mange-moi, j'ai assez vécu, je veux mou-

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Antambahoaka de Mananjary.

rir, je veux aller rejoindre mes parents. » Les caïmans en entendant l'appel du chien s'approchèrent immédiatement de la rive. Celui-ci se tenait sur une petite éminence. Les caïmans l'invitèrent à descendre dans l'eau. Mais il reculait au contraire, car la vie est une douce chose [1] et il est dur de la quitter : « Pourquoi recules-tu, lui dirent les caïmans? » — « Mais non, je m'approche au contraire », répondit le chien; et il s'avança résolument de leur côté. Les caïmans le voyant descendre la berge, se précipitèrent à sa rencontre pour le manger; mais le chien leur tourna le dos et s'enfuit dans la direction opposée [2]. Chemin faisant le chien leur

1. L'aphorisme *mamy ny aina*, la vie est douce, est d'un emploi très fréquent dans les conversations des indigènes dont l'idéal ne dépasse guère la possession des choses les plus indispensables à la vie. La réalisation facile de leurs désirs permet aux Malgaches de jouir souvent, et en toute vérité, des douceurs de la vie.

2. Les chiens malgaches emploient le moyen suivant, racontent les indigènes, pour éviter d'être pris par les caïmans en traversant les rivières : ils s'approchent de l'eau et se mettent à aboyer pendant quelques minutes afin d'attirer sur ce point, tous les caïmans des environs. Puis, ils galopent le long de la berge et traversent la rivière deux ou trois cents mètres plus loin. On affirme qu'ils arrivent toujours sans accident sur la rive opposée.

Ce fait ou cette légende — bien que je nie pas celui-là, je n'ai pas encore eu occasion de le constater — se rencontre

cria : « O caïmans, vous désirez trop me manger ; vous ne m'aurez pas cette fois-ci. » Les caïmans étaient fort en colère d'avoir été trompés de la sorte. Ils ordonnèrent à leurs enfants de dévorer désormais tous les chiens qu'ils rencontreraient pour les venger de la supercherie dont ils avaient été victimes.

Voilà pourquoi les caïmans mangent les chiens.

dans presque tous les pays où l'on trouve des crocodiles. Un fellah m'a assuré que les chiens égyptiens usaient du même procédé pour traverser le Nil.





DEUXIÈME PARTIE

CONTES MERVEILLEUX





XXII

RAFARANOMBY[1]

(Antambahoaka)

Un homme et une femme avaient, dit-on, une petite fille nommée Silavoatavo. Ils possédaient un bœuf sans cornes. Bientôt, la femme mourut. L'homme prit une seconde femme qui mit au monde deux enfants mâles. Il s'en alla ensuite au dehors où l'appelaient les intérêts de son commerce. La femme et les trois enfants restèrent dans la maison. Ces derniers étaient employés à garder les bœufs. Un jour qu'ils partaient pour les champs, la marâtre dit à Silavoatavo : « Apporte-moi des saute-

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Antambahoaka de Mananjary.

relles [1] pour manger et un panier de bouse de vache pour faire du feu. » Silavoatavo se mit à attraper des sauterelles; mais la nuit approchant, elle n'eut pas le temps de ramasser la bouse de vache. Au repas du soir, on donna deux grosses parts de riz à ses frères; elle, au contraire, eut à peine le contenu d'une grande cueiller. Lorsque sa belle-mère lui demanda où étaient les sauterelles et la bouse de vache, Silavoatavo répondit : « Voici, Madame, les sauterelles; la bouse de vache, je n'ai pas eu le temps d'en ramasser parce que la nuit approchait. » La femme la frappa avec une baguette parce qu'elle n'avait pas exécuté ses ordres. Le lendemain Silavoatavo reçut l'ordre d'attraper autant de sauterelles que la veille et de ramasser trois paniers de bouse de vache. Les deux garçons n'avaient au contraire rien à faire. Arrivée aux champs, Silavoatavo se mit à ramasser la bouse sans s'occuper d'attraper des sauterelles. Lorsque la nuit arriva, elle n'avait rempli qu'un panier. Au repas du soir elle fut aussi parcimonieusement servie que la veille, alors que ses frères mangeaient copieusement. Le dîner

1. Les vols de sauterelles sont assez fréquents sur les deux côtes de Madagascar. Les indigènes, qui en sont très friands, les ramassent et les font sécher au soleil, après leur avoir enlevé les ailes et les pattes.

terminé, sa belle-mère lui demanda de lui apporter ce qu'elle avait ramassé aux champs. Silavoatavo montra son unique panier de bouse, ajoutant qu'elle n'avait pu en remplir un second parce que le soir approchait. « Tu mens, dit la marâtre. » Et elle la frappa de nouveau avec une baguette. Ces mauvais traitements continuèrent les jours suivants. Quelque temps après, comme Silavoatavo était assise sur une pierre, le bœuf sans cornes s'approcha et lui dit : « Souffres-tu, Silavoatavo? Tu es triste, maigre; tu es devenue pâle. » — « Je suis bien malheureuse, répondit la jeune fille, depuis la mort de ma mère. Mon père est absent pour son commerce, et ma marâtre en profite pour me battre constamment. On ne me donne même pas de quoi apaiser ma faim. Voilà pourquoi je suis triste et je souffre. » — « Ne te désole plus, Silavaotavo », reprit le bœuf sans cornes. Il lui lécha le front, et aussitôt la jeune fille devint merveilleusement belle et se trouva revêtue d'habits splendides. Le bœuf la fit asseoir sur une pierre au bord du chemin. Tous ceux qui passaient par là admiraient sa beauté. L'un d'eux, Andriambahoaka-qui-vient-du-Nord, la vit si belle qu'il lui proposa de l'épouser : « Je veux bien, répondit-elle; mais à la condition suivante : ce bœuf sans cornes est ma mère. Il mangera avec nous dans le même plat et avec

la même cuiller, et il habitera notre maison. » Andriambahoaka-qui-vient-du-Nord déclara ne pas pouvoir satisfaire à cette exigence et il s'en alla. Le soir vint. Le bœuf rendit à Silavoatavo son ancien extérieur et elle retourna chez sa marâtre qui la battit comme d'habitude. Le lendemain, les enfants retournèrent aux champs. Le bœuf lécha Silavoatavo qui redevint belle et splendidement habillée. Andriambahoaka-qui vient-du-Sud lui proposa de l'épouser. Mais quand il apprit que le bœuf, mère de la jeune fille, habiterait et mangerait avec eux, il retira sa demande et s'en alla. Puis ce furent Andriambahoaka-qui-vient-de-l'Est et Andriambahoaka-qui-vient-de-l'Ouest qui lui demandèrent sa main; mais ils refusèrent aussi de subir la promiscuité du bœuf. Enfin Andriambahoaka-qui vient-du-centre-de-la-terre accepta de partager sa maison et sa table avec le bœuf de Silavoatavo et obtint sa main : « Je désire que tu changes de nom, ajouta-t-il. Tu t'appelleras à l'avenir Rafaranomby [1] parce que tu descends d'un bœuf. » Le bœuf sans cornes, dès qu'il vit qu'Andriambahoaka était d'accord avec sa protégée, partit en avant au galop. Rafaranomby monta dans un palanquin porté par des escla-

1. Le nom *Rafaranomby* est composé des mots : *Ra*, particule; *fara*, descendant, et *omby*, bœuf.

ves de son mari. La marâtre, qui ignorait ce qui venait de se passer, voyant galoper le bœuf, se mit à crier : « Silavoatavo ? Eh ! prends garde au bœuf qui se sauve. » Mais l'animal continua sa route et entra dans le parc à bœufs d'Andriambahoaka. Les gens du village, les deux femmes[1] d'Andriambahoaka contemplaient l'animal avec étonnement en se demandant mutuellement le nom du propriétaire. Quelques instants après arrivèrent Rafaranomby et Andriambahoaka-qui-vient-du-centre-de-la terre. Les deux premières femmes de ce dernier devinrent immédiatement jalouses de leur nouvelle compagne. Lorsque les jeunes époux furent entrés dans la maison, l'une des femmes demanda à qui appartenait ce bœuf que personne n'avait encore vu : « Faites ramasser de l'herbe par les domestiques, dit le maître ; et qu'on aille la lui porter. » Et on fit des grandes réjouissances pour fêter l'arrivée de Rafara-

1. Ce passage, ainsi que plusieurs autres des contes suivants, est une affirmation de l'existence de la polygamie que quelques auteurs ont voulu nier. Les femmes d'un polygame sont divisées en trois catégories : la *vady be* (grande femme), la première femme ; la *vady kely* (petite femme), la dernière femme épousée ; et la *vady masay*, les épouses d'un polygame à l'exclusion de la première et la dernière. Cf. mes *Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*, 1re partie, p. 12.

nomby. C'était alors le printemps, la saison où on fait préparer les rizières. Rafaranomby n'ayant pas d'esclaves, demanda à son mari de lui faire prêter ceux des gens du village pour qu'elle envoyât travailler aussi à ses rizières. Les nobles du village prêtèrent leurs hommes et Rafaranomby leur indiqua leur tâche. En même temps elle s'occupa de leur préparer le repas du soir. A la tombée de la nuit, Andriambahoaka alla voir les préparatifs qu'avait faits sa femme pour donner à manger aux travailleurs. Il s'aperçut que rien n'était prêt. Comme il faisait à ce sujet des reproches à sa femme, celle-ci lui répondit de n'avoir aucune crainte, que les travailleurs trouveraient à manger. Les esclaves retournaient des champs à ce moment même. Sur une nouvelle observation de son mari qui lui reprochait son inaction, Rafaranomby fit étendre des nattes par terre et dit aux serviteurs d'indiquer sa place à chacun des travailleurs. Puis elle alla demander conseil au bœuf sans cornes parce qu'elle n'avait rien préparé pour le repas du soir : « Voici ce que tu vas faire, lui dit le bœuf : ta main droite est du riz ; la gauche, du bouillon d'herbes pour l'assaisonner, et ton pouce, de la viande rôtie. A chaque mouvement de main, tu regarderas successivement l'Est, le Sud-Est et l'Ouest. » Rafaranomby retourna au milieu des travail-

leurs, puis elle agita sa main droite, et les plats se remplirent de riz; elle agita la gauche, les bols se remplirent de bouillon; elle agita le pouce, et on eut de la viande rôtie. Andriambahoaka, les nobles et les travailleurs étaient dans l'étonnement le plus profond. Rafaranomby commença à goûter les mets pour enlever toute espèce de soupçon ou de crainte, et chacun l'imita. La stupéfaction des convives était grande, car ils n'avaient jamais vu chose pareille. Quelques temps après, les deux autres femmes voulurent essayer d'imiter Rafaranomby qu'elles jalousaient parce qu'Andriambahoaka lui témoignait une affection qui grandissait tous les jours davantage. Elles empruntèrent des travailleurs aux nobles du village, puis, après avoir préparé un peu de manioc cuit, comme l'avait fait Rafaranomby, elles ne s'occupèrent plus de rien. Aux observations d'Andriambahoaka, elles répondaient que tout irait bien : « Prenez garde, ajouta celui-ci; si vous ne réussissez pas comme votre compagne, quelle honte va rejaillir sur vous! » Elles firent ensuite disposer les nattes, les plats et les bols; et au moment où les travailleurs arrivaient, elles firent un signe de la main droite dans la direction de l'Est, ensuite avec la main gauche et le pouce. Mais rien n'arriva, les plats restaient vides. Les femmes, honteuses, ne savaient que faire. Andriamba-

hoaka leur reprocha leur présomption, puis il alla demander conseil à Rafaranomby en la priant de le sortir de la situation ridicule dans laquelle l'avait mis la sottise de ses deux autres femmes, car il fallait donner à manger aux travailleurs qui avaient faim. Rafaranomby vint dans la salle du repas. Elle fit un signe de la main droite, il arriva du riz non décortiqué, elle en fit un second de la main gauche, les bols se remplirent de bouillon de mauvaises herbes; enfin elle remua le pouce, et les plats se remplirent de viandes puantes. Les travailleurs mangèrent quand même, parce qu'ils avaient faim; mais ils ne prirent que très peu de nourriture et se retirèrent. Le mari était honteux du repas qu'avaient offert ses deux femmes aux hommes qu'on leur avait prêtés.

A quelque temps de là, Rafaranomby manifesta l'intention de se baigner. Son mari la conduisit à un étang : « Je n'aime pas l'eau froide, dit la jeune femme; il faut qu'elle soit chaude ou au moins tiède pour que je puisse me baigner. Envoyez vos esclaves couper du bois à brûler, ajouta-t-elle. Chacun d'eux devra en apporter trois morceaux. » Le mari accéda au désir de Rafaranomby. Quand les bûcherons eurent apporté le bois nécessaire, on fit un bûcher au milieu de la cour et on y mit le feu. Lorsque le bois flamba bien, Rafaranomby dit

à son mari : « Allons maintenant nous baigner. » — « Je vous suis, répondit celui-ci, car il craignait que le feu ne le brûlât. » Dès que Rafaranomby toucha les tisons de son pied, ils se changèrent en eau limpide et transparente dans laquelle tous les gens du village se baignèrent. Quelques jours après, les deux autres femmes d'Andriambahoaka lui demandèrent de les mener au bain. Celui-ci les conduisit à l'étang : « Envoyez vos esclaves chercher du bois, dirent les femmes ; et que chacun d'eux en apporte trois morceaux. » Les travailleurs partirent pour la forêt, et à leur retour élevèrent un bûcher au milieu de la cour. Quand le feu fut allumé, les deux femmes invitèrent leur mari à se baigner. Andriambahoaka les suivit. Mais lorsque elles mirent les pieds sur les tisons, elles furent brûlées et durent se retirer loin du feu. Andriambahoaka était honteux de cette nouvelle sottise de ses femmes. Il appela Rafaranomby à son secours. Celle-ci se mit à marcher sur le feu qui se changea à l'instant en une eau bourbeuse dans laquelle personne n'osa se baigner. Andriambahoaka, s'adressant alors aux gens du village, leur dit : « Je vous annonce que je vais prononcer le divorce contre mes deux femmes, dont la sottise et les prétentions me rendent honteux. » Rafaranomby resta donc la seule épouse de son mari. Elle

devint riche et heureuse par ce mariage, de pauvre et malheureuse qu'elle était auparavant.

De là ce proverbe : Il en est des humains comme du riz cuit qu'on tire de la marmite : les grains qui étaient au fond viennent au dessus, et ceux du dessus tombent au fond.





XXIII

TAKINGA [1]

(Antambahoaka)

Il y avait, dit-on, un homme et une femme qui avaient sept enfants. Ceux-ci gardaient les bœufs aux champs. La mère plaçait leur nourriture dans une des pièces de la maison, et ils venaient manger l'un après l'autre, en se remplaçant pour la garde des bœufs. Chaque jour, lorsque l'heure du déjeuner arrivait, Takinga, l'aîné, partait le premier en disant à ses frères : « Eh ! vous ! je m'en vais. Surveillez bien mes bœufs. » — « Oui, répondaient les autres ; mais ne reste pas longtemps, car nous avons faim aussi. » En arrivant à la maison Takinga demanda à sa mère qui se trouvait

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Antambahoaka de Mananjary.

dans la cour : « Où est notre riz, mère ? » — « Là, dans cette pièce, répondit celle-ci ; mais mange seulement ta part. » Takinga mangea son riz et reprit la route des champs après avoir prévenu sa mère qu'il s'en retournait. Dès qu'il a dépassé le village, il revient sur ses pas, rentre de nouveau chez lui et redemande à manger à sa mère. Celle-ci, ne se rappelant pas qu'il avait déjeuné, lui indique l'endroit où se trouvait le riz cuit. Takinga mange une seconde part, sort de nouveau, puis revient une seconde fois : « Où est mon riz, mère, dit-il ? » — « Là, dans cette pièce, répond la mère sans remarquer à qui elle parlait. » Takinga mange une troisième part et s'achemine enfin vers ses bœufs. Ses frères allèrent successivement déjeuner, mais les deux derniers ne trouvèrent rien à manger. Ils s'en plaignirent à leur mère, qui d'abord refusa d'y croire, puis comprit bien vite que Takinga avait dû manger leur part. Les deux plus jeunes enfants retournèrent à jeun garder leurs bœufs. Ce fait se renouvelait souvent. Un jour, le père apporta de la viande. Tous les enfants lui en demandèrent un morceau. Takinga au contraire réclama pour sa part la peau qu'il prétendait aimer beaucoup. Lorsque les enfants firent rôtir leur viande l'aîné mit son morceau de peau à cuire sur la part des plus jeunes, et, quand elle fut cuite, il

la retira du feu avec la viande qui se trouvait dessous. Les cadets n'ayant plus retrouvé leur part s'en plaignirent à leur père : « Vous avez laissé votre viande trop longtemps sur le feu, dit Takinga en intervenant ; elle a été consumée. » Les enfants se mirent à pleurer et durent rejoindre leur bœufs à jeun. Le même fait se présentait chaque jour et Takinga commettait bien d'autres méfaits. Le père et la mère ne savaient quel parti prendre pour corriger leur méchant fils et l'empêcher de nuire à ses frères. Ils pensèrent à le tuer; mais la chose était impossible, car on ne tue pas son enfant. Ils résolurent enfin de le vendre à un étranger. Ils trouvèrent un acheteur qui le paya 40 piastres [1]. (Takinga, qui était derrière la porte, vit le marché dont il était l'objet et l'endroit où on cachait les 40 piastres.) L'affaire terminée l'acheteur demanda aux parents de lui montrer Takinga : « Allez aux champs, répondirent-ils et demandez à nos enfants lequel d'entre eux porte ce nom. » Takinga, qui avait entendu cela, courut vers ses frères et leur dit : « Si des étrangers vous demandent votre nom, répondez-leur tous : je m'appelle Takinga. » Ils promirent de faire cette réponse. Quand l'acheteur arriva auprès des enfants et leur de-

1. Deux cents francs.

manda lequel d'entre eux s'appelait Takinga, chacun répondit : « C'est moi, Takinga. » L'homme, étonné, retourna chez les parents et leur dit : « Je n'ai pas pu reconnaître le fils que vous m'avez vendu. Vos enfants prétendent s'appeller tous Takinga. » — « Revenez demain, reprirent les parents, vous irez encore aux champs et vous prendrez celui de nos enfants qui aura un morceau de manioc attaché autour du cou ; ce sera Takinga. » Celui-ci partit, le lendemain, garder les bœufs, un morceau de manioc attaché autour du cou. Mais il savait pourquoi on l'avait ainsi marqué. Il arracha du manioc dans un champ et en suspendit un morceau au cou de chacun de ses frères. L'acheteur arriva quelques instants après ; et il vit avec stupéfaction que les sept enfants portaient la marque qui devaient lui indiquer Takinga. Il retourna en avertir les parents qui en furent également surpris. Un autre jour, les parents marquèrent Takinga aux lèvres, et l'acheteur le reconnut enfin et l'amena avec lui. Chemin faisant, notre drôle demanda à son nouveau maître la permission d'aller faire ses adieux à ses parents, en promettant de ne pas rester longtemps. Celui-ci le laissa aller et Takinga courut à l'endroit où étaient cachées les 40 piastres qu'on avait comptées à son père. Il s'en empara sans être vu de personne et rejoignit ensuite son

maître: « Voulez-vous me laisser me racheter dit-il à celui-ci? », — « Oui répondit l'étranger [1] ». Takinga lui remit les 40 piastres et redevint libre. Loin de retourner chez ses parents, il se mit à vagabonder d'ici de là. Il vit, un jour, par hasard, le jardin de Trimobe [2], l'animal à figure humaine, qui était plein de bananes cuites. Takinga avait faim, et il en mangea. Le monstre parut; mais le voleur lui échappa en se sauvant sur une pierre polie et glissante où Trimobe ne put le rejoindre. Le lendemain, Takinga fut pris pendant qu'il dérobait des ananas : « Que vas-tu me faire, demanda-t-il à Trimobe? » — « Je vais te manger, répondit l'ogre. » — « Si vous me tuez maintenant, reprit Takinga, ma chair aura une mauvaise odeur; laissez-moi passer encore quelques jours et mettez-moi en attendant dans cette corbeille. » Trimobe l'enferma dans une corbeille et partit ensuite pour la chasse. Takinga déchira son enveloppe et s'en alla au jardin des bananes. L'ogre l'aperçut et essaya de le saisir; mais il ne put le suivre sur la pierre polie où s'était réfugié Takinga : « Où te retrouverai-je demain,

1. Un esclave ne peut se racheter qu'autant que son maître y consent.

2. Monstre fabuleux à corps d'animal et figure d'homme qui ne pouvait pas se mouvoir sur une surface plane.

demanda Trimobe? » — « Au jardin des ananas, répondit Takinga. » Mais il se garda de s'y rendre et resta dans les bananiers. Trimobe ne le trouva donc pas au rendez-vous; mais, le jour suivant, il le vit dans les ananas et le poursuivit sans l'atteindre, Takinga s'étant encore réfugié sur la pierre lisse : « Où nous verrons-nous demain, demanda l'ogre? » — « Au jardin des ananas, dit Takinga. » Trimobe alla au contraire dans les bananiers et l'attrapa : « Que vas-tu faire de moi, dit Takinga? » — « Je vais te manger, répondit Trimobe. » — « Amenez-moi chez vous, ajouta Takinga; mettez-moi dans un panier plein de pierres, que vous porterez sur votre tête. Chaque fois que vous m'appellerez, je jetterai une pierre et vous direz ensuite : la pierre tombe, Takinga est encore là. » Trimobe accepta cette proposition, et on se mit en route. Chemin faisant, Takinga jette une pierre; aussitôt Trimobe dit : « la pierre tombe, Takinga est encore là. » Et ils continuèrent ainsi jusqu'à la case de l'ogre. Mais au moment de passer la porte, Takinga sauta du panier et s'enfuit. Trimobe croyant que c'était une pierre, dit : la pierre tombe, Takinga est encore là. Arrivé dans sa case, il constata avec stupéfaction qu'il ne restait que des pierres dans le panier. Le lendemain, Trimobe rattrapa Takinga dans les bananiers. « Qu'allez-vous me

faire, demanda ce dernier? » — « Je vais te manger, répondit l'ogre. As-tu encore quelque chose à me proposer? » — « Faites-moi cuire, dit Takinga. Faites bouillir de l'eau et conservez-moi dans une grande natte. Maintenant que ma mort est proche, je vais vous révéler quelque chose. Croyez-y, car on dit vrai au moment de la mort. Quant je serai cuit, je vais me dédoubler et vous trouverez deux hommes dans la marmite. » Trimobe fut enchanté d'apprendre cela. Il ordonna ensuite à ses deux enfants de coudre Takinga dans une natte et de le plonger ensuite dans l'eau dès qu'elle bouillirait. Les enfants, après avoir fermé la porte de peur que le prisonnier ne s'échappât, s'apprêtaient à mettre Takinga dans la marmite lorsque celui-ci leur dit : « Touchez l'eau pour voir si elle est suffisamment chaude. » Au moment où les deux enfants se penchaient sur le bord de la marmite pour toucher l'eau, Takinga les saisissant par les pieds, les plongea dans l'eau bouillante. Lorsqu'ils furent cuits, il alla prendre un bain dans un étang. Sur ces entrefaites, arrive Trimobe. Il avait vu Takinga se baignant; mais il l'avait pris pour un de ses enfants. Il s'approcha du foyer et tira les deux corps de la marmite. En mangeant il s'aperçut qu'il y avait quatre mains et quatre pieds. C'est bien vrai ce que m'a dit Takinga, se disait-il

en lui même; il s'est doublé en cuisant. Son repas fini, il sortit et reconnut Takinga qui se baignait dans l'eau : « Trimobe, demanda ce dernier, as-tu fini de manger tes enfants ? » L'ogre le poursuivit, mais s'arrêta devant la pierre lisse sur laquelle s'était réfugié Takinga. Il regrettait d'avoir mangé ses enfants : « Takinga, dit-il ensuite, aide-moi à monter sur la pierre, je ne te tuerai pas. » Takinga lui lança une corde pour le faire monter; mais arrivé à mi-chemin, Trimobe l'ayant menacé il le laissa retomber en bas. » Trimobe le pria encore de l'aider à monter sur la pierre : « Plantez des piquets pointus en terre, au bas de la pierre, dit Takinga, et je vous ferai monter. » Trimobe obéit sans réfléchir, espérant manger Takinga quand il sera arrivé sur la pierre lisse. Mais à mi-chemin, Takinga lâcha la corde, et l'ogre, tombant sur les pointes, se tua. Takinga devint ainsi très riche, car il hérita de tous les biens de Trimobe.



XXIIII

LE FILS DE DIEU QUI ÉPOUSE LES DEUX COUSINES [1]

(*Antambahoaka*)

Il y avait, une fois, deux frères qui portaient tous les deux le nom de Andriamboabe. L'aîné était méchant, le cadet, au contraire, était bon. L'un et l'autre avaient des filles très jolies. Celle de l'aîné s'appelait Soaminty [2] et celles du cadet, Soanarivola [3] et Soavazaha. Le fils de Dieu les vit et voulut les épouser. Il se maria d'abord avec Soamainty. Puis il fit demander Soanarivola. Quand Soamainty apprit cela, elle en fut fâchée et considéra sa cousine comme une ennemie. Lors du

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Antambahoaka de Manakana (district de Mananjary).

2. La bonne noire.

3. La bonne qui produit l'argent.

mariage de Soamainty avec le fils de Dieu, tous les parents et les voisins, Soanarivola elle-même, avaient été invités. Soamainty les réunit de nouveau et leur dit : « Soanarivola veut me prendre mon époux ; mais je ne veux pas, moi. Je vais lui enlever le foie. » Et elle enleva le foie à Soanarivola. Celle-ci mourut et on l'enterra.

Quelques temps après, Soavazaha, qui regrettait beaucoup sa sœur Soanarivola, alla se promener sur son tombeau, puis se mit à chanter :

Oh, Soanarivola ! Eh ! Oh, Soanarivola ! Eh !
lève-toi, lève-toi !
ne me regrettes-tu pas, moi, ta cadette ?
lève-toi !

Soanarivola répondit du fond de sa tombe :

Je suis morte,
Je ne peux plus revivre !
Je ne peux plus revivre !

Le fils de Dieu apprit avec étonnement que la morte avait parlé ; et il projeta d'aller rendre son foie à Soanarivola pour qu'elle pût revenir à la vie. Il prit le foie qu'avait conservé Soamainty, et le rendit à Soanarivola qui ressuscita. Le fils de Dieu l'épousa ensuite.

Soanarivola invita à son mariage ses parents, ses voisins et Soamainty. Quand tout le monde

fut réuni, elle dit : « Soamainty qui me haïssait, m'a enlevé le foie pour me faire mourir et m'enpêcher ainsi d'épouser le fils de Dieu. Je vais lui rendre la pareille. » Elle prit son foie à Soamainty qui mourut.

Soamainty qui avait tué sa cousine, fut tuée par elle. L'auteur d'une mauvaise action en est toujours puni.





XXV

LES VOLEURS D'ENFANTS [1]

(*Betsimisaraka*)

KALANORO [2] et Kotokely [3] s'introduisent, pendant la nuit, dans les villages, pour voler les petits enfants. Ils les conduisent ensuite dans la forêt, au bord des rivières, et se mettent

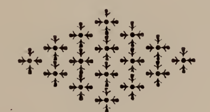
1. Le texte de ce conte m'a été dicté à Tamatave par une femme Betsimisaraka.

2. Kalanoro est un nain célèbre dans les légendes malgaches, auquel on attribue des connaissances médicales très étendues qui lui permettent de guérir à son gré les malades qu'il aime et protège. Il reçoit l'âme des médecins malgaches après leur mort.

Ceux-ci, du reste, ne manquent jamais d'invoquer Kalanoro et de lui demander son aide chaque fois que leur science est en défaut. Cf. le P. de la Vaissière, *Vingt ans à Madagascar*, p 248.

3. *Le petit Koto*, dont on donne la description dans le conte nº 27, est souvent le compagnon de Kalanoro.

à pêcher les crabes qu'ils mangent crus. Dès qu'ils ont attrapé un de ces crustacés, ils le présentent à l'enfant. Si celui-ci accepte le crabe cru et le mange, ils le gardent avec eux. Cet enfant devient alors Kalanoro ou Kotokely. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si l'enfant refuse le crabe, les nains le renvoient à ses parents.



XXVI

LE NAIN KALANORO [1]

(*Betsileo*)

D'après les Betsileo, ces nains étaient autrefois maîtres du pays betsileo actuel; mais ils ignoraient leur origine [2].

C'est un petit homme, dit-on, ayant de longues griffes. Ses cheveux l'enveloppent complètement. Il est de petite taille et, à cause de sa petitesse, ses cheveux l'enveloppent et on le perd de vue lorsqu'il s'enfuit. Sa demeure est construite avec de longues pierres. Il aime beaucoup le lait, et il ouvre les maisons des hommes pour aller boire le lait. Il ne marche que la nuit, et lèche le son qui reste attaché

1. Le texte de ce conte a été recueilli à Fianarantsoa.

2. La légende confond ici les nains Kalanoro avec les Vazimbas qui étaient aussi de petite taille et ont occupé le plateau central de Madagascar.

au mortier à piler le riz. Il a une très petite voix, presque comme un chant d'oiseau.

Lorsqu'il a été pris par un homme, il lui dit : « Es-tu petit-maigre ou long-maigre? » Si l'homme répond : petit-maigre, il l'égratigne et lui enfonce ses griffes dans le corps. Si l'homme répond : grand-maigre, il l'égratigne de la tête aux pieds. Les Betsileo font peur à leurs enfants lorsqu'ils pleurent en leur racontant cette histoire; et ils leur disent : « Taisez-vous, de peur que Kalanoro ne vous fasse comme au petit-maigre. »





XXVII

LE PETIT KOTO [1]

(Betsimisaraka)

Kotokely (le petit Koto) est un nain qui possède une barbe énorme. Lui et ses congénères vivent dans la forêt. Le soir, ils s'approchent des villages, entrent dans les cases, allument le feu et font cuire ou réchauffer, s'il a été déjà cuit, le riz qu'ils trouvent [2].

Les habitants de la case ne doivent pas s'apercevoir de la présence des petits Koto pour les laisser manger tranquillement. Du

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par une femme Betsimisaraka de Tamatave.

2. Beaucoup de Malgaches, presque tous, croient fermement, comme je l'ai dit dans la préface, à l'existence de Kotokely. Elle m'a été affirmée par des gardiens de bœufs et de rizières qui prétendaient avoir vu Kotokely venir manger leur riz pendant la nuit.

reste la personne de ces nains est *fady* (sacrée) et malheur à celui qui essayerait de les retenir quand ils regagnent la forêt, avant l'aube ; ou qui voudrait leur faire du mal.



XXVIII

LES KINOLY[1]

(*Betsileo*)

Les Betsileo disent qu'il existe une race d'individus qui deviennent *kinoly*[2] après leur mort. Voici la description du *kinoly :* il a les ongles très longs; il est maigre et édenté, et nasille en parlant. Lorsqu'il mange, la nourriture se rend immédiatement à l'autre extrémité du corps parce qu'il n'a pas de dents pour la saisir et la mâcher. Personne, dit-on, n'a encore pu s'emparer d'un *kinoly*, même par la force, parce

1. Le texte de ce conte a été recueilli à Fianarantsoa.

2. Le *Dictionnaire Malgache-français* (op. laud. p. 305) écrit le même mot *kinaoly;* le P. de la Vaissière (*Vingt ans à Madagascar*, p. 137 et suivantes) l'écrit *kinolo*. Cette dernière orthographe est unique. La plus généralement employée est *kinoly* que nous avons adoptée.

qu'il étreint avec ses longues griffes celui qui essaye de lutter avec lui. Il effraie ses ennemis en disant : nous sommes dix mille ici; et l'agresseur s'enfuit de peur d'être pris [1].

Les Betsileo disent que c'est un grand bonheur d'avoir vu les grottes qui servent de demeures aux *kinoly*. Leurs matelas sont en soie, et ils se couchent dessous. Beaucoup de gens affirment qu'ils possèdent pour 10,000 piastres [2] de soie qu'ils vont voler chaque nuit.

On rapporte également qu'une mère devenue *kinoly* vient souvent rendre visite à ses enfants.

1. Le Père de la Vaissière (op. laud. p. 147) donne de ces êtres fantastiques la description suivante : « On trouve parfois de pauvres hères qui ne sont pas parvenus à effectuer complètement leur transmigration. Ces âmes, dont la métempsycose est à demi manquée, reçoivent un avorton de corps humain qui porte le nom de *kinolo (sic)*. Les Kinolo sont donc plutôt des apparences d'hommes que des hommes véritables. Leur corps, toujours monstrueux en quelque endroit, n'a guère que deux ou trois pieds de haut. Celui-ci est creux et transparent comme une lanterne vénitienne; cet autre est noir comme du charbon, et massif comme une enclume ; quelques-uns sont percés à jour comme des cribles; d'autres, vrais squelettes, n'ont que la seule peau et sont munis d'un râtelier de caïman, armé de dents disposées comme dans un râteau. Ils vivent errants dans les maisons abandonnées, ou sous les saillies des grandes roches dont ils habitent les fissures. » Cf. d'autres détails dans Sibree, *The oratory, songs, legends and folk-tales of the Malagasy*, ch. V (*Antananarivo Annual*, n° xv, 1891).

2. Cinquante mille francs.

Elle leur demande de la nourriture, des haricots et de la semence de maïs. Mais après avoir emporté les haricots et le maïs, elle ne reviendra plus parce qu'elle a fait griller ces légumes. Si la semence ne pousse pas, quand elle la mettra en terre, on ne la reverra pas. Elle est donc partie pour toujours, la mère, parce que les haricots et le maïs grillés ne pourront pas germer!

Lorsqu'un *kinoly* passe ou s'arrête sur un terrain, le propriétaire reconnaît sa trace par le grand nombre de mouches qui s'y trouvent, car il aime beaucoup le soleil et les endroits puants. Si les Betsileos affirment cela, c'est que beaucoup d'entre eux l'ont vu. Quelques-uns doutent cependant qu'on puisse devenir *kinoly* deux ou trois jours après avoir été enterré, lorsque les intestins sont tombés en pourriture. Ils doutent également qu'on soit transformé en *kinoly* en allant seulement se promener sur la tombe de l'un d'eux [1]; et ils ne sont pas convaincus de l'authenticité de ce qu'on vient de lire.

1. C'est une croyance bien établie à Madagascar, contrairement à ce qu'en dit ce conte, qu'on devient *kinoly* en allant se promener sur la tombe d'un de ces êtres fabuleux. Ces tombes, disent les Malgaches, se trouvent dans l'intérieur de l'île; mais aucun étranger n'a pu encore se les faire montrer.



XXIX

LE TSY-AOMBY-AOMBY [1]

(*Betsimisaraka*)

Le *tsy-aomby-aomby* (ce n'est pas un bœuf, ce bœuf) a le corps du bœuf sauf la tête qui est sans cornes et le sabot non fendu comme le cheval. Il habite principalement les forêts des environs de Mahavelona [2].

Il est herbivore, insectivore et anthropophage. Sa rapidité de mouvements est incroyable ; quand on le croit ou le sait très loin, il peut vous atteindre quand même immédiatement.

Il attaque l'homme et le poursuit jusqu'à ce

1. J'ai recueilli ce conte à Mahavelona même (tribu des Betsimisaraka) dont les forêts passent pour renfermer cet étrange animal.

2. En français Foulpointe. Petit village situé sur la côte orientale de Madagascar, au nord de Tamatave, où se trouvent les ruines d'un fort construit par les Français au siècle dernier.

qu'il puisse se rassasier de sa chair. Si sa victime humaine essaye de lui échapper en montant sur un arbre, le *tsy-aomby-aomby* fait la garde autour de l'arbre. Il essaye des ruses pour amener l'homme à descendre. Si aucune d'elles ne réussit, il dirige sur lui un fort jet d'urine. L'homme pour se garer de l'urine du *tsy-aomby-aomby*, lâche l'arbre de ses mains pour protéger sa figure. Mais il perd bientôt l'équilibre et tombe à terre, où il devient la proie de la bête féroce.





XXX

L'ONDINE[1]

(*Betsimisaraka*)

On raconte qu'un Betsimisaraka étant allé pêcher sur le bord de la rivière, ramena au bout de sa ligne une ondine merveilleusement belle à la peau blanche et aux longs cheveux noirs. Cette femme vivait dans l'eau et se nourrissait de poisson cru : « Je t'épouserai, dit-elle au pêcheur, et habiterai avec toi à condition que tu ne révèles jamais mon origine. » Le mariage se fit [2]. La femme vivait sur terre comme si elle était une femme ordinaire.

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par une femme Betsimisaraka de Tamatave de la famille des Zafimarano, les descendants de l'ondine.

2. Le mariage chez les Malgaches n'implique nullement chez les contractants l'intention de vivre en commun en vue

De ce mariage naquirent quatre enfants, deux garçons et deux filles. Un jour que le Betsimisaraka était ivre de rhum, on lui demanda comment un pauvre pêcheur comme lui avait pu épouser une femme si belle. Il raconta de quelle façon s'était fait le mariage, et dévoila l'origine de sa femme. Dès que la fille des eaux apprit cela, elle abandonna son mari et retourna dans la rivière. Les filles la suivirent et devinrent ondines comme elle. Les fils restèrent avec leur père. Ils ont fait souche ; et on appelle leurs descendants *Zafimarano* (les fils de l'eau). Il en existe encore à Tamatave [1].

de constituer une famille. Le caprice des conjoints y préside seul le plus souvent, et le divorce les sépare lorsque la cohabitation leur est devenue à charge. Telle femme ayant eu des enfants de trois premiers maris, vit avec un quatrième ; et elle s'en séparera ou sera quittée par lui, puis convolera une cinquième fois sans que ses proches y voient le moindre sujet de blâme.

1. M. Dahle dans ses *Specimens of malagasy folk-lore* (nº 54, p. 301) a publié une légende assez semblable par le fond à celle-ci. Elle est intitulée *Rasoalavavolo* (*Rasoa,* nom de femme ; *lavavolo,* aux longs cheveux). Le premier paragraphe, dont la traduction suit, contient des renseignements qui ne se trouvent pas dans l'ondine : « C'est dans l'eau, dit-on, qu'habite *Rasoalavavolo.* Elle a un physique agréable et une longue chevelure d'où lui vient son nom de Rasoa aux longs cheveux. Les uns disent que c'est une *Vazimba,* d'autres une noble vaincue. Tout cela est faux, car c'est une simple histoire. »



XXXI

LES DEUX FRÈRES QUI ONT ÉPOUSÉ DEUX VIEILLES FEMMES [1]

(*Betsimisaraka*)

Il y avait, dit-on, deux frères qui ayant épousé deux vieilles femmes, n'en avaient pas encore eu d'enfants. Ils prirent un jour l'engagement suivant : « Si ta femme devient enceinte, dit l'aîné au cadet, je m'engage à lui fournir tout ce qui lui sera nécessaire pendant sa grossesse jusqu'au jour de l'accouchement. Nous appellerons l'enfant Ratananomby [2]. » — « Je ferai de même pour la tienne, répondit le cadet ; et ton enfant portera le nom de Ratongotromby [3]. » Ils s'engagèrent ensuite à jeter leur enfant dans

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Betsimisaraka.
2. Main de bœuf.
3. Pied de bœuf.

un étang, si c'était un fils, de peur qu'il ne leur nuisît quand il serait devenu grand.

Peu de temps après, la femme de l'aîné devint enceinte. Le cadet lui fournit, ainsi qu'il l'avait promis, tous les mets qu'elle désira. Elle accoucha d'une fille qui fut nommée : Ratananomby. Le cadet acheta un bœuf et un porc qu'on mangea à l'occasion de la naissance de l'enfant.

L'année suivante, la femme du cadet accoucha d'un fils. D'après l'accord survenu entre les deux frères, l'enfant mâle devait être jeté dans un étang. Le père était désolé d'avoir souscrit un tel engagement; mais il dut s'y soumettre. Le cadet et sa femme mirent leur fils dans une boîte et la donnèrent à un domestique pour qu'elle fût jetée à l'eau. Ils recommandèrent cependant à leur serviteur de faire une marque à cet enfant pour qu'on pût le reconnaître s'il venait à survivre.

Le domestique jeta l'enfant dans un étang, loin du village; et les parents en prirent le deuil [1]. Tout près de l'étang habitait une femme riche et sans enfants. Sortant par hasard de sa

1. Le bleu est la couleur de deuil à Madagascar. A la mort d'un parent, les femmes défont leurs tresses et gardent les cheveux épars pendant toute la durée du deuil. Lorsque la reine meurt, hommes et femmes doivent se raser la tête.

case, elle vit avec étonnement une boîte qui surnageait. Elle la fit prendre par un de ses domestiques, l'ouvrit et y trouva le nouveau-né : « C'est un être que Dieu m'envoie, dit-elle. » Elle l'embrassa et eut bien soin de lui pour que l'enfant lui en fût plus tard reconnaissant, quand il serait devenu homme.

Celui-ci avait grandi. Un jour, il dit à sa mère adoptive : « J'ai un père et une mère qui habitent loin d'ici; permettez-moi d'aller leur rendre visite. » — « Combien veux-tu de serviteurs pour t'accompagner, répondit la femme? » — « Trois me suffiront, dit le jeune homme. » Et ils partirent. Chemin faisant, ce dernier butta dans un petit arbre et tomba par terre : « Arrache-moi, lui dit l'arbuste, je t'accompagnerai chez tes parents. » Le jeune homme étonné obéit. Pendant qu'il continuait sa route, l'arbuste, qu'il avait recueilli, lui dit : « Il y a un mauvais village où nous allons bientôt arriver. Si nous devons y faire un repas, le maître de la case dans laquelle nous nous arrêterons, dira : voici du riz qui a été préparé pour vous. Mangez-le pendant que je vais prendre l'air dehors. Il y aura aussi du riz dans une marmite. C'est celui-ci que nous mangerons; et nous mettrons à sa place celui qu'on nous aura offert. » Le jeune homme promit de suivre le conseil de l'arbuste. Il arriva peu

après dans un village habité par des sorciers. Ceux-ci étaient enchantés de voir des étrangers, car ils comptaient les empoisonner et se partager leurs dépouilles. Le maître de la case où le voyageur et ses domestiques descendirent, leur offrit du riz et ajouta : « Mangez-le pendant que je vais prendre l'air dans le jardin, et il sortit. » L'enfant trouvé et ses serviteurs mangèrent le riz qui était dans une marmite et mirent à sa place celui qu'on leur avait présenté.

Le repas des hôtes terminé, le maître de la case rentra et se mit à manger le riz qui se trouvait dans la marmite croyant qu'il était tel qu'il l'y avait mis. Ce riz était empoisonné et le maître de la case mourut du poison qu'il destinait à ses hôtes. Sur les indications de l'arbuste, le jeune homme s'empara de tous les biens des sorciers.

A quelque distance de là, nos voyageurs rencontrèrent une case, au bord de la route, où logeait un brigand qui tuait tous ceux qui entraient chez lui. Comme le village, but du voyage, était encore loin dans l'Est, le jeune homme entra avec ses serviteurs chez le brigand. La dernière femme de celui-ci était dans sa case ; sa première femme habitait le village voisin. Lorsque le brigand vit entrer les étrangers dans la case, il s'avança au-devant

d'eux. Il commanda à sa femme de leur préparer de l'eau chaude et un bon lit où ils pourraient se reposer de leurs fatigues; puis il sortit. La femme dit alors aux étrangers : « Quittez cette case, je vous en prie; mon époux, dont vous ne connaissez pas la cruauté, vous tuera si vous restez. » — « Nous n'avons pas peur, répondirent les voyageurs. » L'arbuste ajouta en s'adressant au jeune homme : « Cette nuit, placez-moi au-dessus de la porte; et lorsque le brigand sera de retour et vous parlera, ne lui répondez pas; mais permettez-moi de le faire à votre place. »

Dès que le brigand fut de retour il demanda de ses nouvelles à l'étranger : « Je vais bien, répondit l'arbuste qui était au-dessus de la porte. » Et le brigand reprit : « Femme, fais chauffer de l'eau pour notre hôte. » — « Bien, répondit l'arbuste. » Le maître de la case s'en alla ensuite chez sa première femme pour préparer l'assassinat des étrangers. Après avoir soupé, il revint à la case et demanda : « Est-ce que nos hôtes dorment bien? » — « Oui, répondit le bois ; laissez-nous tranquilles, nous dormons bien. »

Pendant ce temps, le jeune homme pressait fortement la dernière femme du brigand de lui accorder ses faveurs. Celle-ci refusait : « Si mon époux vous entend, répondait-elle, votre

vie n'en sera que plus en danger. » — « Peu m'importe, reprit le jeune homme. Soyez sans aucune crainte à mon sujet. » Devant cette assurance, la femme céda aux désirs de son hôte.

Peu après, arrive le brigand : « Les étrangers dorment bien, demande-t-il ? » — « Très bien, répond l'arbuste. » Le brigand retourna au village pour préparer la mort de ses hôtes qu'il devait assassiner à minuit. Il fit un petit somme en attendant cette heure, mais il s'endormit si bien qu'il ne se réveilla qu'en plein jour et ne put que constater le départ du jeune homme et de ses domestiques. Sa femme même avait suivi l'étranger. Furieux non seulement de n'avoir pu accomplir son criminel dessein, mais aussi de l'enlèvement de sa femme, il se mit à leur poursuite.

Chemin faisant, l'arbuste dit au jeune homme : « Quand le brigand qui nous poursuit, nous aura rejoints, laissez-le faire, ne lui dites rien; mais tuez-le. » Bientôt le brigand les rattrape. Il crie à son hôte : « Pourquoi m'as-tu enlevé ma femme ? » Ratananomby, sans rien répondre, le tua d'un seul coup.

Ils arrivèrent enfin chez les parents du jeune homme. En entrant dans la case des domestiques, ils virent qu'ils portaient des vêtements de deuil : « Pourquoi êtes-vous en deuil,

demanda Ratananomby? » — « Nous sommes vêtus de bleu [1], répondirent les serviteurs, et nos cheveux ne sont pas tressés parce que nous avons perdu notre maître. » — « Dites aux parents de votre maître que je viens leur rendre visite. » Les domestiques rapportèrent ces paroles au père et à la mère qui commandèrent de faire entrer les visiteurs. En pénétrant dans la cour de la maison, Ratananomby prenant un *valiha* [2] qui se trouvait là par hasard, se mit à en jouer : « Ne jouez pas, dit le maître de la case, parce que nous sommes en deuil. » — « Laissez-moi faire, reprit le jeune homme, je vous donnerai la piastre mortuaire [3]. » L'homme et la femme acceptèrent. Ratananomby s'accompagnant avec le *valiha*, chanta :

Hélas ! une promesse funeste
M'a fait abandonner.
Ce sont les deux frères qui ont fait cela,
En s'engageant à tuer le fils qui naîtrait ;
Parce qu'ils croyaient que cet enfant
Devenu grand tuerait son père et sa mère,

1. Voir la note 1, p. 94.

2. Instrument de musique fait avec un gros bambou, dont l'écorce soulevée, partagée et placée sur des chevalets, forme les cordes qu'on touche comme celles de la guitare. Cf. *Dictionnaire malgache-français*, p. 748.

3. Il est d'usage d'offrir une piastre ou même un morceau d'argent de valeur inférieure aux personnes amies qui viennent de perdre un de leurs parents.

C'est moi qui suis cet enfant-là !
Je suis Ratananomby ;
Toujours vivant bien qu'on ait voulu
Me faire périr.

Le père et la mère, étonnés de ces paroles, demandèrent : « Tu es vraiment Ratananomby, notre enfant; car tu nous ressembles? » — « Je vous l'affirme, répondit le jeune homme. » Et son père et sa mère se prosternèrent à ses pieds. Puis, l'esclave qui avait jeté dans l'étang Ratananomby enfant, après lui avoir fait une marque, ajouta : « Enlève ton chapeau, maître. » Le jeune homme obéit et montra, en se découvrant, une cicatrice à son oreille. C'était la marque que lui avait faite l'esclave. Celui-ci alla donner aux parents l'assurance formelle que ce jeune homme était leur enfant.

Le père et la mère joyeux, déchirèrent leurs vêtements de deuil, en revêtirent de neufs et firent tuer des bœufs, des moutons et des porcs pour fêter le retour de leur fils. La musique et le tambour annonçaient les réjouissances dans le village. Le frère aîné, père de Ratongotromby, entendant ce bruit, demanda ce qui se passait chez son cadet : le fils de ton frère, lui répondit-on, qu'on avait jeté dans un étang, est encore vivant et vient d'arriver chez son père : « Mon frère m'a trompé, dit l'aîné, en m'affirmant que son fils avait été noyé. Il l'a au contraire remis

à un de ses serviteurs pour l'élever en secret et il veut maintenant faire croire qu'on l'a retrouvé par hasard. Je ne puis pas accepter cela ; d'après notre contrat, nos enfants mâles devaient être tués ; il faut donc que celui-ci meure. » Et il se dirigea vers la case de son frère. Au même moment, Ratananomby disait à ses parents : « Laissez-moi partir, parce que mon oncle va être fâché de me retrouver vivant. » — « Nous te préférons à lui, répondirent le père et la mère ; reste. » L'aîné arriva sur ces entrefaites. « Pourquoi n'as-tu pas exécuté l'engagement que nous avions pris ensemble, dit-il. » — « Père, dit Ratananomby, si mon oncle ne désire ma mort que pour hériter de tes biens, abandonne-les lui. Je suis riche, si riche qu'il me serait impossible de dépenser toute ma fortune. » L'aîné essaya alors de tuer Ratananomby. Celui-ci ne se défendit d'abord pas ; puis il répondit à l'attaque de son oncle par un seul coup qui l'étendit raide mort. L'aîné fut enterré en grande pompe aux frais de son neveu.

De là, le proverbe suivant : Chacun reçoit la récompense ou la punition de ses actes.



XXXII

LES SEPT FRÈRES QUI VEULENT ÉPOUSER RAMITOVIAMANDRENINY[1]

(*Imerina*)

Il y avait, dit-on, dans un village, sept frères de la même mère qui étaient rivaux l'un de l'autre. Ils apprirent, un jour, qu'il y avait une femme du nom de Ramitoviamandreniny [2] qui était fort recherchée, mais que personne n'avait encore pu épouser.

Les sept frères partirent à sa recherche avec l'intention de la prendre pour femme. En sortant de sa case, l'aîné rencontra une mouche

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Hova de Tananarive.

2. *Ra*, particule ; *mitovy*, semblable ; *amandreniny*, à sa mère.

qui lui dit : « Où vas-tu, l'aîné? » — « Je vais prendre Ramitoviamandreniny pour femme, répondit-il. » — « Donne-moi un peu de miel, reprit la mouche, et je t'indiquerai un moyen pour arriver à ton but. » — « Que sais-tu, mouche, reprit l'homme, si ce n'est te vautrer sur les ordures. » Et il s'en alla. Il rencontra ensuite une guêpe qui lui dit : « Donne-moi du miel, et je te dirai comment tu pourras épouser Ramitoviamandreniny. » — « Guêpe, répondit l'homme, tu ne sais rien autre que te reposer sur des choses malpropres. » Et il continua son chemin. Ensuite une alouette lui demanda où il allait : « Je vais épouser Ramitoviamandreniny, répondit l'aîné. » — « Jette-moi un peu de riz blanc [1], reprit-elle, et je t'indiquerai le moyen de l'obtenir. » — « Tu n'as pas honte, répondit l'homme, toi, si petite, de m'offrir ton appui. » Et il poursuivit sa route. « Où vas-tu, lui demanda un porc qu'il rencontra? » — « Je vais prendre pour femme Ramitoviamandreniny, répondit-il. » — « Donne-moi des patates, du manioc et du son, reprit le porc, et je t'indiquerai le moyen de l'obtenir. » — « Qu'as-tu à me conseiller, toi qui passes ton temps à fouiller les ordures avec ton groin. » Et il continua sa route. Apercevant une mare d'eau, l'homme

1. Riz décortiqué.

alla se baigner. Un grèbe qui se tenait sur l'eau lui dit : « Où vas-tu ? » — « Je vais prendre pour femme Ramitoviamandreniny. » — « Donne-moi du riz blanc, reprit le grèbe, je te la ferai épouser. » — « Quel conseil as-tu à me donner, toi qui ne sais que t'amuser dans l'eau. » Et il continua son chemin. Il arriva enfin auprès de Ramitoviamandreniny. Celle-ci ressemblait tellement à sa mère qu'on ne pouvait deviner laquelle des deux était la mère ou l'enfant. L'aîné dit au père et à la mère de la jeune fille : « Parvenez à la vieillesse, seigneurs ; et soyez exempts de maladies. Je suis venu pour chercher Ramitoviamandreniny et la prendre pour femme. » — « Je le sais, répondit le père ; mais tu ne pourras pas arriver à l'épouser. » — « Pourquoi, reprit l'homme ? » — « Allons ensemble dans les champs, dit le père. Je vais jeter du riz blanc ; et si tu peux compter les grains sans te tromper, je te donnerai la main de ma fille. » Le père jeta le riz à la volée et retourna chez lui. L'aîné ne put pas arriver au bout de sa tâche. Il revint vers le père de Ramitoviamandreniny et avoua qu'il avait échoué : « Si tu peux reconnaître, lui dit de nouveau le père, la première vache de mon troupeau qui a vêlé, tu épouseras mon enfant. » L'aîné regarda les vaches mais ne put désigner la première mère : « Tu vois mes rizières, dit

ensuite le père; si tu peux les labourer, tu épouseras ma fille. » L'aîné commença à labourer les rizières, mais il ne put terminer le travail qu'on lui avait donné à faire; et il retourna l'avouer au chef de famille : « Je vais jeter une perle, dit encore celui-ci, dans une mare; si tu la rapportes, tu épouseras ma fille. » L'aîné ne put pas la retrouver. « Voici maintenant la dernière chose que je te demande de faire pour obtenir la main de ma fille : voici ma fille et sa mère, si tu devines laquelle des deux est Ramitoviamandreniny, tu pourras l'emmener avec toi et l'épouser. » L'aîné se trompa et prit la mère pour la fille. Découragé, il allait retourner chez lui, lorsque ses frères arrivèrent : « Hélas, leur dit-il, j'ai échoué. Vous serez bien adroits si vous réussissez. » Les autres frères firent successivement leur demande au père de Ramitoviamandreniny; ils furent soumis aux mêmes épreuves que l'aîné; mais aucun d'eux n'obtint la main de la jeune fille. Le plus jeune frère, Faralahy, ne s'était pas encore présenté. Il était parti de chez lui pour aller chercher Ramitoviamandreniny, lorsque, sur son chemin, il rencontra une mouche : « Où vas-tu, Faralahy, lui dit celle-ci? » — « Je vais me marier avec Ramitoviamandreniny. » (Faralahy plus avisé que ses frères, avait préparé pour son voyage du miel, du riz blanc, des patates, du manioc, du son, du

riz etc.) — « Je te la ferai épouser, Faralahy, reprit la mouche, si tu me donnes un peu de miel. » Faralahy s'empressa de satisfaire cette demande; et la mouche, heureuse d'avoir obtenu du miel, ajouta : « Lorsque le père de celle que tu veux épouser te demandera de désigner laquelle des deux femmes est sa fille, appelle-moi, je me poserai sur la joue de Ramitoviamandreniny pour te la désigner. » — « Bien », répondit Faralahy, et il continua son chemin. Peu après, il rencontra une guêpe : « Où vas-tu, lui dit celle-ci ? » — « Je vais, répondit-il à la recherche de Ramitoviamandreniny pour l'épouser. » — « Donne-moi un peu de miel, reprit la guêpe, et je t'indiquerai un moyen pour arriver à tes fins. » Faralahy donna du miel. « Lorsque le père de Ramitoviamandreniny, ajouta la guêpe, te demandera de désigner la vache de son troupeau qui a vêlé la première, appelle-moi et je te l'indiquerai en me posant sur sa tête. » — « Bien », dit Faralahy ; et il continua son chemin. Puis il rencontra une alouette : « Donne-moi du riz blanc, lui dit celle-ci, et je te ferai obtenir Ramitoviamandreniny pour femme. » Faralahy donna du riz. L'alouette ajouta : « Lorsque le père de celle que tu veux épouser te demandera de ramasser du riz qu'il aura jeté à la volée dans un champ, appelle-moi et j'irai te le ramasser moi-même. » —

« Bien », dit Faralahy ; et il continua son chemin. Puis il rencontra un porc : « Où vas-tu, Faralahy, dit celui-ci ? » — « Je vais chercher Ramitoviamandreniny pour l'épouser. » — « Jette-moi quelques patates et un peu de manioc, et je te la ferai obtenir. » Faralahy s'empressa de satisfaire à la demande du porc. Celui-ci reprit : « Lorsque le père de Ramitoviamandreniny te demandera de préparer ses rizières, appelle-moi, et je construirai les bordures en terre qui servent à y maintenir l'eau. » — « Bien », dit Faralahy ; et il s'éloigna. Puis voyant un étang il alla s'y baigner : « Où vas-tu, Faralahy, lui demanda un grèbe ? » — « Je vais chercher, répondit-il, Ramitoviamandreniny pour l'épouser. » — « Donne-moi du riz blanc, reprit l'oiseau ; et je te la ferai épouser. » Faralahy donna du riz. « Lorsque le père de celle que tu veux épouser, reprit le grèbe, te demandera d'aller chercher une perle au fond d'un étang, appelle moi ; j'irai la chercher. » — « Bien », dit Faralahy ; et il s'éloigna. Arrivé chez le père de Ramitoviamandreniny, il lui dit : « Maître, je viens pour prendre ta fille pour femme. » — « Avant que je réponde favorablement à ta demande, répondit celui-ci, allons ensemble dans les champs. » Lorsqu'ils furent arrivés dans la campagne, le père jeta du riz blanc à la volée : « Si tu peux compter ces grains de

riz sans te tromper, dit-il à Faralahy, tu épouseras ma fille. » Faralahy appela l'alouette. Celle-ci arriva et ramassa les graines de riz. Elle les compta et les apporta à Faralahy qui les rendit au père de la jeune fille. Ce dernier stupéfait dit : « Peut-être épouseras-tu ma fille. » Il ajouta ensuite : « Viens me désigner qu'elle est, dans mon troupeau, la première vache qui a vêlé, et tu épouseras ma fille. » Et il montra ses vaches à Faralahy. Celui-ci appela doucement la guêpe. Elle arriva et se posa sur la tête de la vache qui avait mis bas la première. Faralahy la montra immédiatement au père de Ramitoviamandreniny. Celui-ci, très étonné, dit : « Tu deviendras peut-être mon gendre. » Puis il ajouta : « Je vais jeter cette perle dans l'eau ; il faut que tu la retrouves ; la main de ma fille est à ce prix. » Et il retourna chez lui. Faralahy appela le grèbe qui se présenta immédiatement. « Grèbe, dit-il, apporte-moi la perle qu'on vient de jeter dans cette eau. » L'oiseau la trouva et la remit à Faralahy qui la porta au père de la jeune fille : « Je crois de plus en plus, dit ce dernier, que tu épouseras Ramitoviamandreniny. Tu vois ce grand champ, ajouta-t-il ensuite ; fais-en une rizière prête à recevoir la semence du riz ; et je te donnerai, je te le promets, la main de ma fille. » Faralahy alla dans la campagne et appela le

porc. Celui-ci accourut et se mit à travailler. La rizière fut terminée à la tombée de la nuit. Faralahy alla chercher le père de Ramitoviamandreniny pour la lui montrer : « Tu épouseras sûrement ma fille, dit ce dernier stupéfait en voyant ses désirs si rapidement satisfaits. Beaucoup se sont présentés pour l'épouser, mais aucun n'a réussi comme toi à accomplir ce que je lui demandais. Il te reste maintenant une dernière chose à faire pour épouser Ramitoviamandreniny. » Il le conduisit devant sa femme et sa fille qui se ressemblaient tellement qu'on ne pouvait les discerner l'une de l'autre : « Eh ! Faralahy ! Laquelle des deux est Ramitoviamandreniny ! Si tu le devines, épouse-la, car ton destin l'aura voulu [1]. » Faralahy appela doucement la mouche. Celle-ci accourut et se posa sur la joue de la jeune fille que Faralahy désigna immédiatement à son père : « Allons, ma femme, ajouta-t-il, retournons chez moi. » Les parents furent surpris, de cette perspicacité : « Faralahy, dit le père, présente-moi

1. Les Malgaches croient fermement à la destinée de l'homme prévue par Dieu et contre laquelle aucune force humaine ne peut lutter. Qu'un indigène puissant et riche devienne en peu de temps pauvre et esclave, on dira de lui : « c'était son destin ; son destin était *trop fort* », c'est-à-dire que, malgré sa puissance et sa richesse, il n'a pu ni prévoir ni lutter contre la fatalité qui devait le frapper.

l'arrière-train du mouton [1]. » Faralahy obéit et devint ainsi le mari de Ramitoviamandreniny.

Faralahy retourna chez ses parents. Arrivé près de son village, il fut salué par la musique et le tambour qu'on avait amenés pour le recevoir. Les six frères furent étonnés de voir qu'il avait réussi là où eux tous avaient échoué. Faralahy, ses parents et toute sa famille étaient dans la joie.

Ramitoviamandreniny mit ensuite au monde un fils.

L'hiver suivant, l'enfant devait être circoncis [2]; chacun des six frères fournit une somme d'argent pour faire de grandes réjouissances à cette occasion. (D'autre part, ils étaient si jaloux de Faralahy qu'ils projetèrent de l'assassiner dès qu'il s'éloignerait du village.) Ils quittèrent leur village ; et très loin de là, ils virent, sur le bord de l'eau, l'antre d'un caïman où se trouvaient entassés les vêtements de tous ceux qu'il avait dévorés : « Que chacun de nous dirent-ils, descende dans le trou au moyen d'une corde. Ceux qui resteront en haut tiendront le bout de la corde. Quand Faralahy des-

1. Présent en argent que fait le nouvel époux aux parents de la jeune femme, le jour de ses noces. En malgache *vody oudry,* littéralement, le derrière du mouton.

2. La circoncision est pratiquée par tous les Malgaches indistinctement. Elle a lieu à certaines époques de l'année et est précédée et suivie de grandes réjouissances.

cendra nous le laisserons dans le trou pour qu'il serve de pâture au caïman. » Faralahy ignorait ce qui se tramait contre lui. Lorsque les sept frères furent arrivés au bord du trou, l'aîné descendit le long d'une corde. Le grand caïman n'était pas là : il ne vit que ses petits et chercha vainement les objets qui devaient se trouver là. Puis on tira sur la corde, et il remonta à la surface. Les cinq autres frères firent de même. Quand ce fut au tour de Faralahy, ils le firent tomber dans le trou et l'y laissèrent. Ils allèrent ensuite dire à leur père et à leur mère que Faralahy était mort mangé par un caïman. Ils répétèrent la même chose à Ramitoviamandreniny, sa femme. Celle-ci en fut très chagrine. Elle versa d'abondantes larmes et prit le deuil.

Faralahy, que Dieu avait protégé, découvrit le chemin par lequel le caïman sortait de son antre. C'est par là aussi qu'on arrivait aux richesses que l'animal avait entassées. Faralahy s'en empara, les mit dans une peau de bête et les emporta. En retournant vers sa case, comme il approchait de son village, il s'enveloppa dans la peau de bête pour que ni ses parents ni sa femme ne pussent le reconnaître; et il attendit le soir pour pénétrer dans le village. Il se présenta chez son père et sa mère. Ni eux ni ses frères ne le reconnurent. La peau de bête dont il était enveloppé le faisait nasiller

en parlant. Lorsqu'il fit bien noir, les six frères lui dirent : « Etranger, va-t-en chez Ramitoviamandreniny ; tu y reposeras bien. Il n'y a pas d'homme chez elle. » Faralahy accepta et arriva chez sa femme qui ignorait avoir affaire à son mari. Au moment de se coucher, l'étranger lui dit : « Regarde-moi un peu. » Puis retirant sa peau de bête : « Ne me reconnais-tu pas, maintenant, Ramatoa [1] ? » Étonnée, mais tout heureuse, Ramitoviamandreniny enleva immédiatement ses vêtements de deuil et attacha ses cheveux épars. Le lendemain, Faralahy alla chercher les objets qu'il avait pris au caïman et dont il s'était séparé pour pouvoir revêtir la peau de bête. Quand il fut près du village, la musique et le tambour se firent entendre. Ses frères furent atterrés de le voir non seulement vivant, mais riche, lui qu'ils avaient voulu tuer. Le père, la mère et la femme de Faralahy étaient dans la joie ; mais ses frères qui avaient mal agi à son égard avaient peur que leur trahison ne fût découverte. Le sixième frère de Faralahy avait pris sous sa protection Ramitoviamandreniny pendant l'absence de son mari. Lorsque le jour de la circoncision de tous les enfants fut arrivé, Faralahy fit à cette occasion des fêtes qui dépassaient tout ce qu'on avait vu

1. Terme de respect en s'adressant à une femme.

de pareil. Il le pouvait étant très riche. Ses frères tombèrent dans la misère la plus profonde. De là est venu ce proverbe : Quelque expédient qu'on emploie pour devenir riche, rien ne prévaut contre les desseins de la Providence.

De ses sept frères, Faralahy fut le seul qui ne méprisa pas les animaux. De là ce proverbe : L'orgueil du pauvre éloigne de lui les richesses.

Faralahy qui avait été bon pour les animaux en fut récompensé par l'appui qu'ils lui donnèrent pour arriver à épouser sa femme. D'où ce proverbe : Un bienfait n'est jamais perdu, et cet autre : L'amitié réciproque favorise les bonnes relations, et ce dernier : L'homme juste surmonte toujours les épreuves [1].

1. « Le fond de ce récit, c'est-à-dire l'appui prêté par des animaux à un homme pour surmonter des difficultés, se retrouve dans plusieurs autres contes malgaches : Andriamihamina (extrait des *Specimens of Malagasy Folk-lore* par M. J. Sibree et publié dans *The Folk-lore Journal*, t. II, n° 5, Mai 1884), sur les conseils d'un vieillard, veut épouser Rafara, fille d'un de ses voisins. Mais la jeune fille est absolument semblable à sa mère, et Andriamihamina ne parvient à la reconnaître que grâce à une guêpe que lui avait donnée le vieillard. Dans un autre conte (J. Sibree Junior — *Malagasy Folk-tales*, ch. VI, *Folk-lore Journal*, 1883, p. 207-208). Andrianoro ne parvient à distinguer sa belle-mère de sa femme et de ses deux sœurs et reconnaître dans un troupeau les vaches des veaux qu'à l'aide d'un taon et d'une mouche. » (R. Basset, *Bulletin de Correspondance africaine*, t. II, 1884, p. 334.)



XXXIII

FARALAHY, LE RICHE HÉRITIER[1]

(Antambahoaka)

Il y avait, dit-on, dans un village, un homme riche, dont le fils unique nommé Faralahy, était en âge d'être marié. Les parents du jeune homme essayèrent, sans aucun succès, de lui trouver femme dans leur village : aucune des jeunes filles ne lui plaisait. Pour échapper aux remontrances incessantes de ses parents, Faralahy quitta le village et se mit à vagabonder. Il n'avait que des lentilles à manger, mais il préférait cette nourriture commune et cette vie nomade, en restant célibataire, à la douce existence que lui auraient faite ses parents s'il avait

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Antambahoaka de Mananjary.

voulu se marier. Un jour, Dieu [1] lui donna une épouse : Une fleur tomba du ciel et il la reçut dans son *lamba* [2]. Il la mit ensuite dans une boîte et cette fleur se changea en un corps; puis elle devint une femme merveilleusement belle qu'il épousa.

Ses parents qui pleuraient son absence, faisaient rechercher Faralahy. On le retrouva et le ramena à la maison paternelle. Mais il était devenu pâle, maigre, chétif. Cependant les soins dont il était l'objet ne tardèrent pas à le ramener à la santé. Les projets matrimoniaux de ses parents lui occasionnèrent bientôt de nouveaux ennuis. On fit défiler devant lui toutes les jeunes filles du village, parées de leurs plus beaux atours; mais aucune d'elles ne toucha le cœur de Faralahy. A bout de forces, il révéla à ses parents qu'il était déjà marié et que sa femme lui avait été donnée par Zanahary [3]. « Qu'on prévienne nos parents et mes esclaves, ajouta-t-il enfin, que mon mariage va

1. En Malgache *Zanahary*, celui qui crée. On le désigne également par le mot *Andriamanitra*, littéralement, le noble odoriférant.

2. Pièce d'étoffe dans laquelle les Malgaches se drapent. Il leur rend les mêmes services que le puncho aux Mexicains. L'étoffe du lamba est soit de soie, soit de soie mélangée avec du fil ou une fibre indigène; soit de chanvre, laine ou coton.

3. Voir la note 1.

se célébrer demain, et qu'on tuera un bœuf gras pour le repas de noces [1]. » Les gens du village demandaient à voir la fiancée de Faralahy; mais celui-ci ne voulut pas la leur montrer avant la fête. Il prit une de ses servantes et l'amena chez lui pour qu'elle préparât le bain de sa femme. Puis il ouvrit la boîte dans laquelle son épouse venue de Dieu était enfermée, et elle apparut aussitôt merveilleusement belle et blanche comme la neige. L'esclave défaillit à la vue de sa maîtresse et elle s'empressa de faire part de ce qu'elle avait vu aux parents de son maître. Ceux-ci accoururent voir leur bru. Au même instant un arc-en-ciel [2] les entoura. Le mariage eut lieu en grande pompe. Tous les gens du village y assistaient. On tua un bœuf gras et on accomplit toutes les formalités usitées en pareille circonstance. Le lendemain, les parents appelèrent toutes les jeunes filles du village pour venir causer et jouer avec la femme de Faralahy, dans sa nouvelle case. On s'amusa

1. Noces et funérailles donnent lieu aux mêmes orgies de viande de bœuf et de rhum dont les Malgaches sont si friands. Tout bœuf tué, toute barrique de rhum entamée, doivent être mangé jusqu'au dernier morceau et bue jusqu'à la dernière goutte. Ces repas causent quelquefois des indigestions telles que les convives en perdent la vie.

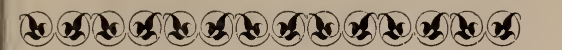
2. En Malgache : *Autsy ben' Andriamanitra,* la grande hache de Dieu.

beaucoup. Les femmes dansèrent au son de la musique et du grand tambour, et on chanta les plus jolis airs connus. Faralahy et ses amis étaient allés à la campagne, amenant avec eux des musiciens et des chanteurs. Pendant l'absence du mari, la jeune femme, sur les instances de ses nouvelles amies, alla se baigner dans la rivière. Pendant qu'elle nageait, ses compagnes la plongèrent dans l'eau, et s'enfuirent, persuadées que leur victime était morte. Mais une paysanne qui se trouvait sur l'autre rive, voyant la femme disparaître sous l'eau, se précipita à son secours et la ramena chez elle où elle lui donna tous les soins qu'exigeait son état.

Lorsque Faralahy et ses amis revinrent chez eux, ils passèrent devant la case de la paysanne qui leur donna de l'eau à boire pour étancher leur soif. Faralahy voyant quelqu'un couché, enveloppé dans un lamba, demanda qui dormait là : « C'est un voyageur fatigué qui se repose chez moi, répondit la paysanne. » Les jeunes gens continuèrent ensuite leur route. Lorsque Faralahy entra chez lui, il vit sa case vide. Il courut chez ses parents chercher sa femme; mais elle ne s'y trouvait pas. Ceux-ci lui dirent qu'elle était allée se baigner avec ses amies et n'était pas revenue avec elles. Faralahy désolé de ne plus retrouver sa chère femme,

réunit ses esclaves et partit avec eux à sa recherche. Ils rencontrèrent la paysanne qui leur raconta que la femme de Faralahy était venue se baigner dans la rivière avec les jeunes filles de son village, et que celles-ci avaient essayé de la noyer, fort heureusement, elle se trouvait sur l'autre rive et avait pu venir au secours de la jeune femme : « Elle est actuellement dans ma case, ajouta-t-elle, où vous l'avez vue, dormant enveloppée d'un lamba. C'est à vous-même que j'ai répondu que c'était un voyageur fatigué qui se reposait chez moi. » Faralahy remercia la paysanne et s'empressa d'aller rejoindre sa femme, avec laquelle il retourna dans son village. Il réunit ensuite toutes les jeunes filles et leur reprocha publiquement leur conduite. Puis il partit avec sa femme et ses esclaves et alla s'installer ailleurs où il n'eut plus rien à redouter et put vivre heureux et tranquille.





XXXIV

LA PEAU DE BŒUF DEVENANT UNE VACHE PLEINE [1]

(*Antambahoaka*)

Il y avait, dit-on, une peau de bœuf qui devint une vache pleine. Lorsque les bouviers la frappaient, une voix se faisait entendre dans le ventre de la vache, disant : « Pourquoi nous frappez-vous ? » Etonnés de cela, les bouviers conduisirent la vache devant le roi et lui firent part de ce qu'ils avaient entendu : « Essayez devant moi, ordonna le roi. » On frappa la vache, et la voix dit : « Pourquoi nous tuez-vous ? » Le roi émerveillé de cela s'écria : « Sortez du ventre de la vache et je vous ferai rois. » Immédiatement un homme et une femme vêtus de pourpre [2] sortirent de la vache.

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Antambahoaka du district de Mananjary.

2. Le rouge est la couleur royale à Madagascar.

Peu de temps après, la femme mit au monde deux filles. Elles furent l'objet de nombreuses demandes en mariage lorsqu'elles furent devenues grandes. Il vint des prétendants du nord, du sud, de l'est, de l'ouest; mais aucun d'eux ne fut agréé. Tsangarira se présenta et les jeunes filles l'acceptèrent pour mari. (Tsangarira est un monstre, mais il s'était revêtu de vêtements splendides et s'appuyait sur une canne d'or). Les parents ratifièrent le choix de leurs enfants et le mariage eut lieu. Tsangarira, accompagné de ses deux femmes et d'une de leurs esclaves, retourna chez lui. La route qu'ils suivaient courait en pleine forêt. Ils arrivèrent enfin à une case située au milieu des bois : « Reposez-vous, dit Tsangarira aux femmes, pendant que je vais chercher de quoi manger. » Les trois femmes, qui ne se doutaient de rien, s'installèrent dans la case. Quand il fit bien noir, Tsangarira arriva à la porte et cria : « Dormez-vous? » Les deux femmes dormaient; mais l'esclave, que la peur tenait éveillée, ne dit mot. Tsangarira s'aperçut du dehors qu'elle veillait et n'osa pas entrer. Le monstre renouvela plusieurs fois cette expérience sans plus de succès : « Pourquoi ne dors-tu pas pendant la nuit, dit-il à l'esclave? » — « J'ai peur, répondit-elle, de cette épaisse forêt de cannes à sucre qui est située à l'est de la case. » Tsangarira la coupa

le lendemain; mais l'esclave ne dormait pas davantage : « Pourquoi ne dors-tu pas demanda encore Tsangarira? » — « J'ai peur, dit-elle, de la forêt de bananiers qui est à l'ouest de la case. » Et la forêt disparut le lendemain. L'esclave rapporta à ses maîtresses les entretiens qu'elle avait eut avec Tsangarira et elle les engagea à fuir parce que leur époux était sûrement un ogre. (Ces monstres ont l'habitude d'aller, chaque nuit, demander à leurs femmes si elles dorment. Lorsqu'ils les croient suffisamment grasses et qu'on ne répond pas à leur interrogation, ils entrent dans la case et les dévorent.) Les deux femmes en apprenant cela, mirent dans un sac du riz et des haricots, et s'enfuirent.

La nuit suivante, Tsangarira vint, selon son habitude, voir si les trois femmes dormaient. Ne recevant pas de réponse, il entra dans la case et s'aperçut qu'elle était vide. Il se mit immédiatement à leur poursuite. Il allait les rejoindre lorsque l'esclave le voyant approcher frappa sur un tambour qu'elle portait toujours avec elle. La colère de l'ogre tomba aussitôt et il se mit à danser. Pendant ce temps, les deux femmes continuaient à fuir. Puis, la poursuite continua; mais chaque fois que Tsangarira se rapprochait des fugitives, le tambour résonnait et lui faisait perdre du terrain en le forçant à danser. Grâce

à ce stratagème, les deux femmes purent arriver chez leurs parents avant l'ogre. Ce dernier, qui les suivait de près, demanda à son beau-père de lui rendre ses filles. Celui-ci acquiesça à sa demande, et lui donna une case pour y reposer avec elles et leur esclave. Mais, pendant que Tsangarira dormait, les trois femmes sortirent de la case, après y avoir mis le feu; et l'ogre périt dans les flammes [1].

1. Le dernier épisode de ce conte, la poursuite de Tsangarira, se retrouve dans un autre conte Malgache, *Ramaitsoanala,* publié par M. J. Sibree Junior dans *The Folk-lore journal* (t. III, nº 5, juin, 1884). L'héroïne mariée à Andriambahoaka, un chef du Nord, échappe à la poursuite de *Ravorombe,* le grand oiseau-mère de la jeune fille en jetant du riz et du maïs qu'elle s'attarde à ramasser et à rapporter à son nid. — Cf. d'autres rapprochements cités par R. Basset, *Bulletin de Correspondance africaine*, t. II, 1884, p. 333-335.





XXXV

LES TROIS PRINCESSES ET ANDRIAMOHAMONA[1].

(*Antambahoaka*)

Il y avait dit-on, trois sœurs, filles d'un roi, qui habitaient dans un village. Le prince Andriamohamona, fils du roi d'un autre pays et dont le père avait acquis une célébrité universelle, vint pour les épouser. Il se présenta chez elles tenant un bâton en or. A sa vue, les jeunes filles s'évanouirent de joie. Le prince les rappela à la vie en les tirant par les pans de leur vêtement ; puis il s'évanouit à son tour. Les princesses le tirèrent par une des extrémités de son *salaka*[2]; et il reprit ses sens immé-

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Antambahoaka de Mananjary.

2. Bande de toile que les hommes passent entre les jambes et autour des reins.

diatement : « Je vais aller construire une case, dit-il ; et dès qu'elle sera terminée, je viendrai vous chercher. » Après son départ, les trois sœurs se mirent à faire des projets : « Si j'épouse Andriamohamona, disait l'aînée, je ferai avec de petits joncs une jolie natte et je la mettrai sous le matelas sur lequel nous reposerons tous deux. » — « Moi, disait la cadette, si Andriamohamona me prend pour femme, je confectionnerai une natte en paille fine qui nous servira de lit. » — « Moi, disait Fara, la plus jeune, la patate que je mangerai deviendra notre enfant. » Andriamohamona n'arrivant pas, les trois sœurs résolurent d'aller le trouver chez lui. Au moment de se mettre en route, les deux aînées insistèrent auprès de la cadette pour qu'elle ne les accompagnât pas, parce qu'elle était plus jolie qu'elles ; mais Fara n'eut garde de les écouter. Chemin faisant, les trois sœurs rencontrèrent un paysan qui travaillait à sa rizière : « Laquelle de nous deux est la plus belle ? » lui demandèrent-elles : « Toi, l'aînée, et toi, la cadette, répondit l'homme, vous êtes jolies ; mais la petite Fara est plus jolie que vous. » Plus loin, elles rencontrèrent des gardiens de rizières qui chassaient les cardinaux [1] des champs de riz. Elles leur

1. En malgache *fody (Foudia Madagascariensis. L).*

firent la même demande et les gardiens furent du même avis que le paysan. Les deux aînées jalouses, coupèrent les cheveux à leur jeune sœur, espérant l'enlaidir et lui firent porter les bagages comme si elle était leur esclave. Elles changèrent même son nom et l'appelèrent : Sandroy. Un peu plus loin, elles demandèrent encore à des hommes qui battaient le riz, laquelle des trois était la plus jolie : « Toi, l'aînée, et toi, la cadette, vous êtes bien jolies, dirent les hommes; mais la petite Fara l'est encore davantage. » Cette réponse des batteurs de riz ne fit qu'accentuer la haine que ses sœurs portaient à Fara. On augmenta sa charge; et privée de tous soins, elle devint galeuse. Elles arrivèrent enfin au village d'Andriamohamona, et se logèrent dans une case. Le soir même, elles firent préparer leur bain par Sandroy : « Nous allons voir le fils du roi, dirent-elles; garde bien la maison pendant notre absence. » Quand elles arrivèrent chez Andriamohamona, celui-ci les invita à danser avec les jeunes filles du village (on dansait tous les soirs chez le fils du roi).

Un rat qui se trouvait dans la case où etait restée la plus jeune sœur, lui dit : « O Sandroy, pourquoi ne vas-tu pas danser aussi? » — « Hélas, répondit-elle, je n'ai pas d'habits de

fête; et mes sœurs n'ont pas voulu que je les accompagne. » Immédiatement, le rat lui donna un riche costume, la fit baigner et l'habilla. Ses cheveux repoussèrent au même instant. Elle se rendit ensuite chez le fils du roi qui la prit par la main et dansa avec elle, émerveillé de sa beauté. A minuit, Sandroy retourna chez elle et rendit son costume au rat. Elle tenait à rentrer avant ses sœurs pour les empêcher de soupçonner son escapade. Le lendemain, dès que le tambour battit, l'aînée et la cadette se rendirent chez Andriamohamona et dansèrent comme la veille. Sandroy arriva encore après elles, vêtue de splendides habits et les cheveux admirablement tressés — le rat faisait repousser ses cheveux en lui lavant la tête — Andriamohamona vint la recevoir comme la veille et dansa avec elle. Le désir lui vint de l'épouser. A minuit, Sandroy retourna à la case qu'elle habitait avec ses sœurs. Ces dernières ne tardèrent pas à arriver : « Sandroy, lui dirent-elles, il y a une jeune fille qui vient tous les soirs au bal du roi et qui dérange beaucoup nos projets. Le fils du roi ne regarde qu'elle et il la préfère à nous. » — « Serait-ce vrai? dit Sandroy. »

Le lendemain, le soir venu, les deux sœurs se rendirent chez Andriamohamona. Le rat vint

habiller Sandroy, puis il lui donna des souliers en or. Sandroy se rendit ensuite à la fête. Dès qu'elle entra, le fils du roi courut, joyeux, vers elle, lui prit la main et la fit danser. Au milieu de la nuit, les invités regagnèrent leur case. Sandroy en partant, laissa un de ses souliers d'or sous la natte qui recouvrait le parquet; puis, elle courut rendre ses vêtements au rat. Ses deux sœurs la rejoignirent peu après : « Sandroy, dirent-elles, que cette petite fille qui nous a supplantées auprès du fils du roi soit à jamais maudite et malheureuse ! Andriamohamona a même dit à quelqu'un de son entourage qu'il prendrait cette fille pour épouse dès qu'il la reverrait. »

Le lendemain, les esclaves du roi balayant la salle du bal, trouvèrent le petit soulier d'or sous la natte et l'apportèrent à Andriamohamona : « Celle des danseuses, dit celui-ci, qui chaussera ce soulier, deviendra ma femme. C'est Dieu qui me la donne et me la fera connaître à ce signe. » Le soir, dès que le tambour battit, les deux sœurs aînées se rendirent au bal. Sandroy les y suivit parée, comme d'habitude, par le rat et fut l'objet de la part d'Andriamohamona des mêmes attentions. Celui-ci réunit toutes les jeunes filles invitées et leur dit : « Revenez demain. Vous essaierez un soulier

et celle qui pourra le chausser deviendra ma femme. » Aucune d'elles ne put arriver à introduire son pied dans la mignonne chaussure : « N'y a-t-il pas d'autres filles dans le village, demanda le fils du roi aux deux sœurs? » — « Oui, répondirent-elles, nous avons une domestique qui garde notre case. » — « Qu'on la fasse venir, ajouta Andriamohamona. » Sandroy arriva et chaussa le soulier d'or. L'étonnement des jeunes filles fut grand : les deux sœurs surtout étaient honteuses de ce dénouement. Le fils du roi, fidèle à sa promesse, fit donner à Sandroy de riches vêtements. La jeune princesse retourna chez elle où le rat la fit baigner et lui fit repousser ses cheveux qu'il arrangea en longues tresses. Sandroy, redevenue jolie, prit le second soulier d'or qu'elle avait conservé et l'apporta au fils du roi : « Es-tu vraiment la domestique de ces deux femmes, lui demanda Andriamohamona? » — « Non, répondit-elle, je suis leur cadette. Elles avaient rasé mes cheveux et me faisaient porter leurs bagages comme à une esclave pour m'enlaidir, parce que je suis plus jolie qu'elles. » — « Ces deux femmes ont été méchantes à ton égard, ajouta le fils du roi; je les chasse de mon village. » Les deux aînées se mirent en route, poursuivies par les huées du peuple; et chemin faisant, elles

furent changées en petits lézards. Sandroy, au contraire, vécut heureuse avec Andriamohamona [1].

1. L'épisode du petit soulier d'or donne à croire que ce conte est la version malgache de l'histoire de Cendrillon. Le vieil Antambahoaka qui m'en a dicté le texte, est absolument illettré et m'a affirmé connaître ce conte depuis son enfance. Ses dires m'ont du reste été confirmés par d'autres gens des Antambahoaka chez lesquels les exploits de Sandroy sont très populaires. On sait, du reste, que l'épisode du soulier se retrouve dans un conte égyptien dont Elien (*Histoires variées*, XIII, 35) nous a conservé le souvenir. Cependant, il n'est pas impossible que certains détails du conte malgache aient été empruntés, assez anciennement, au conte français.





TROISIÈME PARTIE

LÉGENDES ET TRADITIONS





XXXVI

RASOABE ET RASOAMASAY [1]

(*Betsimisaraka*)

Il y a sur la route de Tamatave à Tananarive, près d'Andovoranto, deux lacs qui portent les noms de Rasoabe et Rasoamasay.

Rasoabe [2] et Rasoamasay [3] étaient femmes du géant Darafify [4]. Elles habitaient l'empla-

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par une femme Betsimisaraka de Tamatave. Une version a été publiée par Macquarie, *Voyage à Madagascar*, ch. VI, p. 193. Cf. R. Basset, *Les villes englouties*, § 10. *(Revue des Traditions populaires*, 1892*)*.

2. La grande Rasoa ; la première femme du géant.

3. La seconde Rasoa. Le mot *masay* ajouté à un nom de femme indique que celle qui le porte est la seconde femme d'un polygame, ou l'une de ses femmes à l'exception de la première et la dernière.

4. Le géant Darafify est célèbre par ses exploits dans l'île

cement des lacs que le géant leur avait donnés pour en faire des rizières. Pendant une des absences du mari, elles lui furent infidèles. Celui-ci l'apprit, et à son retour les plongea l'une et l'autre dans le lac qui porte leur nom. Elles ont chacune construit un nouveau village au fond des eaux et y vivent avec leurs bœufs et leurs esclaves. On voit dit-on, les cases au fond du lac lorsque l'eau est tranquille.

entière. On montre, sur la côte orientale principalement, des traces de son passage : une vallée qu'il forma en ouvrant une montagne d'un coup de hache ; un roc immense qu'il creusa en posant son pied dessus ;... Fort comme Hercule et justicier aussi comme le fils d'Alcmène, il joue dans le Folk-lore malgache le rôle de bon géant redresseur de torts.





XXXVII

VATOMANDRY [1]

(*Betsimisaraka*)

Il y avait autrefois à Madagascar, à l'époque où l'eau de mer était douce, un géant qui s'en alla acheter du sel dans un pays au delà de la mer [2]. Son sel acheté, il l'attacha à une extrémité de son bambou de porteur, et, pour faire contre-poids, mit à l'autre extrémité une pierre énorme. Mais à son retour à Madagascar, en débarquant à la côte orientale de l'île, le bambou se rompit. Le sel tomba dans la mer, dont l'eau devint salée, et la pierre, sur le rivage où elle est encore. Le nom du village élevé à cette place est Vatomandry [3].

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Betsimisaraka de Tamatave.

2. En malgache *andafy*, qui est une abréviation de *andafin' ny ranomasina*, au delà de la mer. Cette expression désigne tous les pays en dehors de Madagascar.

3. *Vato*, pierre; *mandry*, qui repose, qui est immobile. Village assez important de la côte orientale de Madagascar, au sud de Tamatave.



XXXVIII

L'ARBRE SACRÉ [1]

(*Betsimisaraka*)

Il y a, dans les cimetières, des *ravinala* [2]. Ceux-là seuls qui viennent boire du rhum [3] sur la tombe de leurs parents [4] peuvent toucher

1. Cette légende m'a été contée par un Betsimisaraka de Tamatave.

2. Le *Ravinala* ou arbre du voyageur (*Urania speciosa*) est très commun sur la côte orientale de Madagascar. Cet arbre est d'une grande utilité pour les Malgaches auxquels il fournit presque toutes les pièces qui composent leurs cases. La légende qui a fait surnommer le Ravinala arbre du voyageur, est absolument inexacte. Il ne croît que dans les endroits humides, et le voyageur altéré aura plus tôt étanché sa soif dans une des flaques d'eau au milieu desquelles il pousse, qu'en fendant l'arbre pour boire le liquide jaunâtre qu'il contient.

3. L'expression malgache que nous avons traduite par boire du rhum, est *homana toaka*, littéralement manger du rhum.

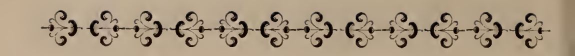
4. Toute cérémonie mortuaire est accompagnée d'un repas dont les héritiers du défunt font les frais. Le rhum en est

à ses feuilles, et s'en servir dans le cimetière. Mais celui qui en prendrait une feuille pour l'emporter en dehors de l'enceinte de la terre des ancêtres serait immédiatement frappé de mort.

la boisson indispensable. On en use même quelquefois pour laver les ossements des ancêtres.

Il y a chez les Sakalaves du Boina (côte nord-ouest de Madagascar) une fête commémorative annuelle en l'honneur de leurs rois défunts. La fête tombe généralement pendant la pleine lune d'octobre. Les rois et reines Sakalaves de la région se réunissent à Majunga pour la circonstance, et, au jour indiqué, accompagnés de leurs sujets, se rendent à l'*Anjomba* (mausolée) qui contient les ossements de leurs ancêtres. Le plus noble des rois présents les sort de la boîte où ils sont enfermés, les lave avec du rhum et les remet ensuite dans l'*Anjomba* d'où ils ne sortiront encore que l'année suivante à pareille époque.





XXXIX

LE CAIMAN [1]

(Betsimisaraka)

On dit que des vieilles femmes se rendent, le soir, sur le bord des rivières où elles se livrent à des caïmans.

Des sorciers, dit-on aussi, ont en leur pouvoir des caïmans avec lesquels ils s'entretiennent comme avec des hommes. Si le sorcier change de village, le caïman le suit, par eau, et se rend au nouveau domicile de son maître. Ces animaux mangent les hommes que le sorcier leur désigne. Il est inutile de leur tendre des pièges pour les attraper. Les charmes dont ils sont munis les gardent contre toute espèce de danger, contre la balle de l'Européen et l'hameçon du Malgache [2].

1. Recueilli en 1887 à Vohimasina (Fénérive), petit port de la côte orientale au nord de Tamatave. Le texte m'en a été dicté par un Betsimisaraka.

2. Voir la préface.



XL

LE MARTIN-PÊCHEUR ET LE SPHINX [1]

Le martin-pêcheur [2] et le sphinx [3] sont des hommes qui ont été changés en bêtes après leur mort. Un grand nombre de Malgaches les respectent et les tiennent pour leurs ancêtres.

1. Traduit des *Specimens of Madagasy folk-lore*, nº 40, p. 292.

2. *Corythornis cristatus*, 4.

3. Sphinx tête de mort ou acherontie. En malgache *lolobe*. On donne aussi ce nom au grand sphinx à ailes et à queue traînantes. Cf. *Dictionnaire Malgache-français*, p. 372.





XLI

LA FEMME ET LE CAIMAN [1]

On raconte qu'une vieille femme tomba à l'eau et fut prise par un caïman. Celui-ci habitait dans un trou, près de la rive. Il y transporta la vieille. Il la mit là, lui découpa de la viande crue pour qu'elle vécût bien, et s'en alla. Il revint pour la faire manger encore, mais la vieille ne remuait plus. Elle semblait morte.

Le caïman retourna se mettre à l'affût de nouveau. Il laissa la vieille d'abord se putréfier; puis, sur le point de la dévorer (c'est la façon dont procèdent ces animaux) il alla chercher ses amis pour les faire participer au produit de sa chasse. Vers le soir, un bœuf qui se battait au-dessus du repaire du caïman transperça la paroi du trou; et son pied tomba à

1. Traduit des *Specimens of Malagasy folk-lore*, n° 41, p. 292.

l'intérieur. La vieille s'en saisit, s'y cramponna fortement; et sortit du trou avec le pied du bœuf qui la ramena sur la berge.

A cause de cela, la vieille femme maudit tous ceux de ses descendants qui mangeraient de la viande de bœuf. Il y a dans l'est de Madagascar des gens qui ne mangent pas de bœuf. Cette défense a été observée jusqu'à ce jour [1].

1. La prohibition de la vieille pour ses descendants de manger de la viande constitue un *fady*. Le bœuf est devenu *fady* c'est-à-dire sacré, défendu par suite du service qu'il a rendu à la vieille. Cette pratique qui est absolument semblable au *tabou* polynésien, et en dérive peut-être, est très commune à Madagascar où il n'est certainement pas une famille qui n'ait un *fady* quelconque.





XLII

L'ANGUILLE [1]

(*Betsimisaraka*)

Des pêcheurs prirent, un jour, une grosse anguille. Ils convoquèrent tous leurs parents pour la manger. Quand elle fut cuite, chacun en mangea. Deux hommes seulement s'en abstinrent. Pendant la nuit, tous ceux qui avaient mangé de l'anguille moururent. Les deux individus qui s'en étaient abstenus furent seuls préservés de la mort. Leurs descendants portent le nom de *zafindravaratra* [2] et habitent Marosiky [3].

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par une femme Betsimisaraka de Tamatave.

2. *Zafindravaratra* signifie littéralement : *descendants du tonnerre*. Ce nom n'a, il est vrai, aucun rapport avec le conte où il est mentionné. On m'a cependant affirmé que tous les gens de ce clan descendaient des deux hommes qui n'avaient pas goûté à l'anguille.

3. Petit village situé dans les environs de Mahanoro, au sud de Tamatave.



XLIII

LE BABAKOTO [1]

(*Betsimisaraka*)

Il y avait, une fois, un homme et une femme qui avaient faim. Ils allèrent dans la forêt pour chercher de la nourriture. La femme ne tarda pas à donner le jour à un enfant, puis deux, puis trois; puis, un très grand nombre. Ils se nourrissaient d'herbes et de racines crues. Une partie de ces enfants se mit à planter du riz. Les autres, peu enclins au travail, continuèrent à vivre d'herbes et de racines [2]. Ceux

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par une Betsimisaraka de Tamatave.

2. Il y a dans le Sud-Est de Madagascar deux tribus qui portent le nom de Zafimanirivary (descendants de ceux chez lesquels pousse le riz) et Zafitsimanirivary (descendants de ceux chez lesquels le riz ne pousse pas). Ces deux noms sont évidemment à rapprocher des enfants de ce conte dont une partie s'adonna à la culture du riz, et l'autre vécut d'herbes

qui cultivaient le riz sont les ancêtres des hommes; les autres firent souche de Babakoto [1].

Les Babakoto sont frères des hommes, et il est défendu de leur donner la chasse et de les tuer.

et de racines. Le *Dictionnaire Malgache-français* traduit Zafimanirivary et Zafitsimanirivary par : *Tribu qui voudrait du riz mais qui n'en plante pas* (*sic*) à cause de la malédiction portée par leurs ancêtres contre ceux qui le cultiveraient. Cette interprétation, par trop spécieuse, ne m'a été confirmée par aucun indigène.

1. Lémurien à courte queue (*Indris breircaudatus*, de Geoffroy Saint-Hilaire).



XLIV

LE DAUPHIN[1]

(Sainte-Marie de Madagascar)

Il y avait une fois un pêcheur qui aborda dans une île où il n'y avait que des femmes. Une vieille le fit entrer dans sa case et le garda. Les autres eurent vent de la chose et vinrent trouver la vieille : « Un homme ne s'est-il pas réfugié chez vous, dirent-elles ? » — « Non, répondit la vieille. » Le lendemain, même demande et même réponse. Le pêcheur qui entendait ces conversations, caché dans un coin de la case, avait peur qu'on ne lui fît un mauvais parti s'il était découvert. Un matin qu'il se promenait sur le bord de la mer, il vit, dans un endroit écarté, un poisson énorme. C'était un Dauphin : « Sors-moi d'ici, dit le pêcheur au

1. Recueilli à mon passage à Sainte-Marie de Madagascar en 1888.

poisson ; je n'y suis point en sûreté » — « Volontiers, répondit le Dauphin, mais va chercher de la nourriture pour la route. » L'homme prit du riz dans la case de la vieille, revint sur le rivage et partit avec le Dauphin. Celui-ci le déposa sur une île appelée Nosy-Borahy [1]. Ce nom lui vient probablement de celui du pêcheur qui s'appelait, dit-on, Borahy. Les descendants habitent encore cette île. Pour remercier le Dauphin d'avoir rendu un signalé service à leur premier ancêtre, ils ne lui font jamais la chasse, ne le tuent ni ne mangent sa chair [2].

1. En français Sainte-Marie de Madagascar. Petite île française située sur la côte orientale de la Grande-Terre, dans le nord de Tamatave.

2. L'abbé Balmond, dans un ouvrage devenu introuvable (*Vocabulaire et Grammaire pour les langues Malgaches, Sakalave et Betsimisara (sic)*, Ile Bourbon, 1842, in-8°, p. 117-119) donne le texte et traduction mot à mot d'une légende intitulée *Burahe (sic)*. Elle contient un épisode que ne mentionne pas la nôtre. Du reste, la traduction interlinéaire de l'abbé Balmond, peu claire et quelquefois incorrecte, suffirait seule à justifier la reproduction de celle que je traduis ici : « Burahe alla pêcher la baleine. Il la vit et la piqua (avec son harpon). La baleine entraîna sa pirogue en pleine mer. Les piroguiers lui disaient : « Coupe la corde. » — « Non, répondit Burahe, ou retrouverons-nous une autre baleine ? » Arrivés très loins les hommes virent une terre et coupèrent la corde. Quand ils abordèrent, ils s'aperçurent que ce pays n'était peuplé que de femmes. Tous les matelots moururent ; Burahe seul leur

survécut. Il habitait chez une vieille femme qui le cachait dans un coffre. Il pêchait chaque nuit. Une fois, il s'en alla à deux jours de là. A son retour, il rencontra un Dauphin : « Si tu veux me tuer, dit-il au poisson, va-t-en. Si au contraire, tu veux me secourir, reste. » Le dauphin resta. Burahe prit un gros morceau de bois qu'il mit sur le dos du cétacé ; puis il alla faire ses adieux à la vieille qui lui souhaita bon voyage. Burahe monta ensuite sur le dauphin qui le conduisit à Nosy Burahe. Dès qu'il entra dans le port, tout le monde vint sur le bord de la mer voir le dauphin. Le bruit se répandit dans le village qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans le port. Beaucoup de gens vinrent alors, en pirogue, voir Burahe. Ils étaient contents (de le voir). Burahe dit : « Je veux boire de l'eau. » — « Perce le corail avec ton doigt, répondit le dauphin. » Burahe le fit et une eau excellente jaillit aussitôt. Il but et la foule en fit autant. Burahe dit ensuite : « Ce dauphin m'a sauvé et m'a porté ici. (Je le considère maintenant) comme mon père et ma mère, comme un parent, comme mon maitre. Soyez bons pour lui. » On lui donna beaucoup de choses à manger; mais il n'y goûta pas. On lui apporta alors des coquillages, et il s'en rassasia. Puis, il s'en alla. Burahe reprit : « O vous, mes parents, je vous aime. Ne mangez jamais de dauphin : il est *fady* (sacré) pour nous. »

Le docteur Poulain (*Souvenirs d'un séjour à Sainte-Marie de Madagascar*, p. 23) dit que « la légende la plus accréditée est celle qui attribue au pêcheur *Brouhaïe* (*sic*), fils d'Imina, la paternité de la colonie des Antenos-Brouhaïe, la première qui foula ce rivage de Nossy (*sic*) Brouhaïe. »





QUATRIÈME PARTIE

CONTES DIVERS





XLV

LA JEUNE FILLE ORGUEILLEUSE[1]

(*Imerina*)

Il y avait, dans un village, une fille merveilleusement belle que tous les riches et les jeunes gens désiraient pour épouse. Mais son orgueil lui faisait repousser toutes les demandes. Un jour, un jeune homme pauvre, qui était paysan très loin de là, apprenant l'orgueil de cette femme et les recherches dont elle était l'objet, vint trouver les riches de ce village et leur dit : « Je vous affirme que je l'épouserai cette fille si belle et que je vous l'enlèverai. » Les gens furent étonnés de cette déclaration : « Si ce que tu dis se réalise, répondirent-ils, nous te don-

1. Ce conte est originaire de l'Imerina. J'en dois le texte à un Hova de Tananarive.

nerons cinquante piastres [1] comptant. » — « C'est entendu, reprit le paysan. » Il alla trouver un homme riche de son village qui habitait près de sa case, et lui dit : « Maître, je désire louer votre propriété, si vous le voulez, et le plus tôt possible. » — « J'accepte, répondit le propriétaire. » Et le paysan lui raconta dans quel but il prenait son terrain en location. Cette propriété renfermait sept silos pleins de riz de toute espèce : du gros grain, du riz *rojo* [2], du petit riz, du riz barbu, etc. Il y avait également beaucoup d'esclaves du maître.

Le jeune homme, un jour revêtit de beaux habits pour aller rendre visite à la jeune fille. Il avait un costume superbe. Arrivé dans le village où elle habitait, il se dirigea vers sa case et entra. Vers le soir, un esclave qui accompagnait le paysan lui dit : « Maître, je n'ai rien à manger, donne-moi de l'argent pour m'acheter quelque chose. » Il prit une piastre et la lui jeta dans la pièce voisine où se trouvaient les serviteurs : « Prends, dit-il. » La maîtresse de la case était étonnée de voir donner une piastre, comme on donne un sou [3], à tous les esclaves qui

1. Deux cent cinquante francs.

2. Espèce de riz à gros grains.

3. En Malgache, *varifitoventy* (sept grains de riz), c'est-à-dire un morceau d'argent du poids de sept grains de riz.

demandaient de quoi pouvoir acheter à manger. Chaque esclave allait dire à la jeune fille : « Cet étranger [1] est vraiment étonnant ! Quand un esclave lui demande de quoi acheter à manger, il lui donne une piastre. » Le lendemain, le jeune homme fit appeler les femmes esclaves de la jeune fille et leur dit : « Si votre maîtresse devient ma femme, je vous donnerai dix piastres [2]. » Les esclaves pressèrent la jeune fille d'accepter la main de cet étranger qui serait pour leur maîtresse, (elles en étaient sûres) et pour elles-mêmes, une source de prospérité. « Mais, dit la maitresse, savez-vous s'il est riche? » — « Très riche, répondirent les esclaves. Il possède beaucoup d'argent, de rizières, de propriétés et de nombreux esclaves. » Quand elle eut ces renseignements qui lui venaient de bonne source, la belle fille en fut très heureuse. Elle consentit à aller voir le jeune homme chez lui, dans la propriété qu'il avait louée. Elle et

1. Le mot *vahiny* s'applique indistinctement aux Européens et aux Malgaches. Il indique que la personne en question n'habite pas ordinairement ou habite depuis peu l'endroit où elle se trouve. Les étrangers proprements dits, c'est-à-dire toutes les personnes de nationalité non-malgache sont qualifiées de *vazaha*. On les appelle aussi *garamaso* (les yeux clairs). Cette expression n'est guère employée que sur la côte occidentale de Madagascar.

2. Cinquante francs.

ses esclaves furent émerveillées en voyant ses champs et ses rizières. Tout ce qu'elle pouvait désirer avait été préparé d'avance et se trouvait à sa disposition. Au moment où ses esclaves devaient piler le riz pour le décortiquer, ils dirent au jeune homme : « Quelle espèce de riz faut-il piler, maître? dans quel silo faut-il le prendre? du riz à gros grain, ou du riz *rojo?* » — « Pilez le meilleur, répondit-il. » La jeune fille était de plus en plus étonnée. Au bout d'une semaine, le jeune homme lui dit : « Mademoiselle, je cherche à devenir votre mari. Que pensez-vous de cela? si vous acceptez, nous irons devant votre père et votre mère, et je vous demanderai en mariage. Je vous donnerai l'arrière-train du mouton [1], et nous serons mariés. » La jeune fille accepta. Ils allèrent ensemble chez les parents de la jeune fille pour donner l'arrière-train du mouton. Les parents consentirent volontiers à cette union qui devait rendre leur enfant heureuse. L'arrière-train du mouton offert, on célébra le mariage conformément aux us et coutumes du pays. Le jeune homme alla ensuite réclamer aux riches du village la somme qu'ils lui avaient promise en cas de réussite auprès de leur belle compatriote. Ceux-ci s'empressèrent de verser les cinquante

1. Voir la note 1, p. 110.

piastres promises. Le paysan alla ensuite retrouver sa femme : « Retournons chez nous, lui dit-il; il y a longtemps déjà que nous sommes chez tes parents. » Et ils partirent. (D'autre part, le riche propriétaire des terres louées au paysan était aussi retourné chez lui). Chemin faisant, le mari fit part à sa femme du subterfuge qu'il avait employé pour l'épouser : « Ce n'est pas notre maison celle dans laquelle tu as habité. » — « Où est-elle donc? demanda la femme étonnée. » — « Tu le verras quand nous y serons. » L'étonnement de la femme redoubla en voyant une petite cabane en mottes de terre, sans aucune natte ni ustensiles de cuisine à l'intérieur. Ils arrivèrent vers le soir, et l'homme dit à sa compagne : « Va chercher de l'eau et du bois à feu pour faire cuire notre nourriture. » La femme tombait de surprises en surprises; mais hélas! elle était mariée. Elle se lamentait et se mit à pleurer. Les larmes ruisselaient sur son visage : « Pourquoi m'as-tu ainsi trompée, dit-elle à son mari? Je suis malheureuse maintenant! » Elle supplia le paysan de faire prononcer le divorce; mais il refusa. Elle partit chez ses parents, et leur raconta la supercherie dont elle était victime. Sa mère en fut très chagrine. On fit demander encore au mari s'il voulait divorcer. Il refusa de nouveau, mais il consentit cependant à divorcer à con-

dition qu'on lui donnât beaucoup d'argent et d'autres choses. Les parents de la fille acceptèrent ce marché; et notre paysan devint riche de pauvre qu'il était. La jeune fille autrefois si orgueilleuse auprès des riches fut ainsi trompée par un pauvre diable. Cette histoire a donné naissance au proverbe suivant : Celle qui est orgueilleuse envers ses semblables sera punie de son orgueil.





XLVI

LE GOURMAND [1]

(*Antambahoaka*)

Il y avait, dit-on, un vieillard très gourmand qui avait une nombreuse famille. Un jour, il acheta du sel [2], le fit piler en cachette, et l'enferma dans une calebasse qu'il cacha ensuite sous le bord inférieur du toit, au-dessus de la porte. A chaque repas, avant de manger son riz, il se tenait, pour prendre du sel, debout devant la porte; puis disait en s'étirant : « Oh ! que je suis fatigué ! » Il prenait en même temps qu'il étendait les bras, un peu de sel dans la calebasse. Retourné près de son riz, il promenait une première fois la main au-dessus et frottait le pouce contre l'index, en disant : « Si

1. J'ai recueilli ce conte chez les Antambahoaka du village de Mananjary.

2. Le sel est un des principaux articles d'importation à Madagascar.

j'avais du sel, j'en mettrais comme ça, j'en mettrais comme ça. » Puis, faisant le même geste une seconde fois, il assaisonnait sa nourriture, en laissant tomber le sel qu'il avait pris. Sa femme et ses enfants qui ignoraient sa supercherie, croyaient que le chef de famille faisait seulement semblant de mettre du sel dans son riz. La femme finit cependant par s'apercevoir de cette tromperie. Un jour que le mari travaillait aux champs, elle enleva le sel qui se trouvait dans la calebasse et le remplaça par du sable. Le soir, au moment du repas, l'homme alla prendre du sel comme il avait l'habitude de le faire. Puis, sans s'apercevoir de la substitution il dit en joignant le geste à la parole : « Si j'avais du sel, j'en mettrais comme ça; j'en mettrais comme ça. » Mais lorsqu'il se mit à manger, le sable craqua sous ses dents. Il regarda sa femme; puis lui cria, en colère : « Ne peut-on pas vanner le riz de façon à ce qu'il ne contienne pas de sable ? » — « C'est le riz, répondit la femme qui contient du sable ? Est-il possible que tu te trompes à ce point. Ce n'est sûrement pas un grain de sel qui est tombé dans ton riz; peut-être est-ce un morceau du toit. » L'homme s'apercevant qu'il était deviné, avoua tout : « Pardonnez-moi, dit-il; je croyais que vous ignoriez ma supercherie : mais vous vous en êtes aperçus. »



XLVII

KOTOKOFAFA ET DINGADINGANA [1]

(*Betsimisaraka*)

Un jour, Kotokofafa [2] errait dans la campagne, cherchant à apaiser sa faim. Voyant que le riche Dingadingana faisait labourer ses rizières, il se joignit aux travailleurs pour gagner sa nourriture. Son travail fut si bien fait et si rapidement terminé que Dingadingana lui dit : « O Kotokofafa, tu es un excellent laboureur, et je veux t'en récompenser : je te donne la main de ma fille. » Kotokofafa accepta avec joie, car il n'aurait jamais prétendu à devenir le gendre d'un homme si riche.

De retour chez lui, Dingadingana dit à sa

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Betsimisaraka de Tamatave.

2. Nom propre composé de *Koto* (nom d'homme) et *Kofafa* (balai).

femme et sa fille : « Je viens de trouver un homme sage, de bonne conduite et très travailleur. Ma fille, je te le donne pour mari. C'est Kotokofafa. Voici une bonne case dont je vous fais cadeau. Vous l'habiterez quand vous serez mariés. » — « Que faites-vous, Dingadingana, répondit la femme? vous donnez votre fille à Kotokofafa, un pauvre diable sans sou ni maille? » — « Mon père, ajouta la fille, je n'épouserai jamais un pauvre diable comme Kotokofafa; dussiez-vous me maudire et me déshériter. » — « Ce pauvre diable, je le préfère à tous ceux qui peuvent prétendre à ta main, reprit le père. La misère dans laquelle il a vécu lui a donné de l'expérience pour l'avenir. » Kotokofafa qui assistait à cette scène, se rendit dans la case que lui avait donnée son beau-père. Il y fit appeler sa femme, mais celle-ci persista dans son refus.

A quelque temps de là, les affaires de Dingadingana l'obligèrent à s'absenter. Kotokofafa demanda à le suivre. Son beau-père s'y opposa d'abord; puis finit par céder. Dingadingana lui fit donner des porteurs [1], et ils partirent tous

1. Les voyages ne peuvent s'effectuer à Madagascar qu'en pirogue ou en *filanjana*, espèce de chaise à porteurs. Ce dernier moyen permet de voyager plus rapidement qu'en pirogue; mais il est aussi beaucoup plus dispendieux.

deux. En arrivant dans un village, Dingadingana envoya ses serviteurs chercher du poisson pour en manger avec du riz. Chacun des esclaves prit une direction différente. Kotokofafa qui était aussi allé à la pêche, trouva des perles, de l'argent et des vêtements. Tout heureux d'avoir fait cette trouvaille, il revint vers son beau-père et lui demanda la permission de retourner près de sa femme, prétextant un grand chagrin d'en être séparé. Dingadingana se rendit à son désir et Kotokofafa retourna chez lui. Aussitôt arrivé, il envoya chercher sa femme pour qu'elle lui fît cuire du riz. Celle-ci ne voulut rien entendre. Kotokofafa lui fit dire une seconde fois : « Femme, ton mari a faim. Viens lui faire cuire son riz. » Nouveau refus. Kotokofafa qui avait mis les perles, l'argent et les vêtements dans trois jarres, fit prier alors sa belle-mère de venir le voir : « Où est ton riz, dit cette dernière en arrivant, je vais te le faire cuire. » — « Cherche dans ces trois jarres, répondit Kotokofafa. » Elle regarda dans la première, et vit les perles : « Il n'y a pas de riz dans cette jarre, Rakoto, dit-elle. » — « Il est probablement dans la seconde, répondit l'homme. » La seconde était pleine d'argent : « Je n'en trouve pas davantage dans celle-ci, reprit la femme, surprise de voir tant de richesses. » — « Regarde dans la troisième, dit Koto-

kofafa. » La troisième jarre était remplie de vêtements. S'apercevant que son gendre était devenu riche, la femme dépêcha quelqu'un auprès de sa fille pour lui dire de venir faire cuire le riz de son mari : « Il y a, ajouta-t-elle, chez Kotokofafa quelque chose de nouveau qui t'intéressera beaucoup. » La fille ne se fit pas attendre. Dès qu'elle se présenta, Kotokofafa lui dit : « Toutes ces perles t'appartiennent. » Elle consentit alors à épouser Kotokofafa, mais seulement lorsqu'elle eut vu les richesses qu'il possédait.

Pendant qu'elle comptait les perles et l'argent de son mari, arrive une femme dont le mari était très jaloux. Cette dernière regarda longtemps les richesses de son amie; puis elle rentra chez elle : « Pourquoi quittes-tu ma case, lui dit son mari ? Tu es restée longtemps chez Kotokofafa; tu as dû te donner à lui. » — « Non, répondit la femme. Tu sais bien que la femme et la belle-mère de Kotokofafa habitent dans sa case. Il me serait donc impossible d'être à lui, même si j'étais assez dévergondée pour oublier mes devoirs d'épouse. » — « Tu m'as trompé, reprit l'homme; nous allons divorcer. Tu pourras ensuite épouser Kotokofafa. » La femme accepta avec joie cette transaction sachant que l'autre était riche. Son mari la conduisit immédiatement chez Kotokofafa et la lui offrit pour

épouse devant tout le village. Celui-ci tout heureux d'être recherché pour mari, dit à la fille de Dingadingana : « Que penses-tu de cela? un homme vient de m'amener sa femme pour que je l'épouse? J'en aurai donc deux. » — « Épouse-la, répondit la femme. Prends-en trois, quatre, si tu le désires. » Kotokofafa était on ne peut plus heureux. Dingadingana arriva sur ces entrefaites, et apprit avec plaisir que le ménage de de Kotokofafa était très uni malgré la présence de deux femmes. Celui-ci avoua son second mariage à son beau-père : « A ton aise, lui dit Dingadingana; tu peux en épouser d'autres si tu le désires. » Kotokofafa était heureux; rien ne lui manquait; richesses, esclaves, jolies compagnes venaient à lui : « Si j'étais pauvre, disait-il, personne ne voudrait de moi; comme je suis riche toutes les femmes veulent m'avoir pour époux. »

De là est venu ce proverbe : le riche et le pauvre peuvent changer de situation : le riche peut devenir pauvre, et le pauvre, devenir riche.





XLVIII

LA FEMME GOURMANDE [1]

(*Betsimisaraka*)

Un homme avait épousé une femme très gourmande dont il eut beaucoup d'enfants. Un jour qu'un mort se trouvait dans le village, sa femme lui dit : « Va-t-en à la maison mortuaire. » (La femme pensait que son mari lui rapporterait de la viande du festin des morts; le mort en lui-même ne l'intéressait pas.) — « J'y vais, répondit le mari; mais j'ai à travailler un peu auparavant. » Et il prit sa bêche et partit pour la rizière. Arrivé là, comme il avait apporté deux lambas, il enveloppa dans l'un d'eux sa bêche, et la planta au milieu du champ de riz, en guise de mannequin représentant un homme occupé à travailler. Il s'en alla ensuite

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Betsimisaraka.

à la maison du mort. La femme voyant de chez elle la bêche entourée du lamba s'écria : « Ah! le sot, qui est encore là au lieu d'aller chercher de la viande chez le mort! » Elle regardait souvent pour voir si l'homme était parti, mais elle le revoyait toujours à la même place. Elle insultait son mari, ne sachant pas qu'il était déjà à la maison mortuaire. Lorsque le soir fut arrivé, tout le monde revenait de la maison du mort. Elle se mit en colère pensant à son mari qui ne lui rapporterait pas de viande. Celui-ci pria un de ses amis de dire à sa femme : « Réunissons ensemble nos parts de viande, à trois ou quatre. Si ma femme demande : Combien y en a-t-il qui en ont eu? Répondez-lui : Chacun a eu sa part. » La commission fut exactement faite; et la femme entra en fureur en apprenant cela, supposant que son mari, resté à la rizière, n'avait rien eu. Elle quitta le toit conjugal en emmenant tous ses enfants. Le soir, le mari arrive apportant de la viande du repas des funérailles. Il envoya emprunter une grande marmite en fer, à son beau-père chez lequel était retournée sa femme. Pour montrer qu'il avait eu sa part, il fit dire : « Prêtez-moi une grande marmite en fer pour faire cuire la viande qu'on m'a donnée. » Le beau-père prêta la marmite. La femme gourmande fut étonnée en entendant ces paroles et se dressa immédiatement en fai-

sant le mouvement d'aller retrouver son mari. Au même instant, ce dernier renvoyait la marmite parce qu'elle était trop petite : « Prêtez-moi une marmite plus grande, fit-il dire à son beau-père; celle-ci est insuffisante pour la quantité que j'ai à faire cuire. » Le beau-père en prêta une seconde. La femme demanda à l'enfant qui venait chercher la deuxième marmite : « Est-ce que ton père a apporté beaucoup de viande? » — « Oui, répondit-il. » Comme la femme désirait beaucoup retourner auprès de son mari pour en manger, elle pinça son dernier né, qu'elle tenait au bras, pour le faire pleurer; et prit prétexte des pleurs de l'enfant qui, prétendait-elle voulait voir son père, pour retourner au domicile conjugal qu'elle avait abandonné brusquement. Elle dit à ses parents : « Mon enfant pleure de ne pas voir son père, je vais le lui porter pour arrêter ses larmes. » En arrivant, elle dit à son mari : « Père, ton enfant pleure, prends-le. » Et voyant alors la viande que l'homme avait apportée, elle ajouta que son retour était motivé par les pleurs de son enfant : « Femme, répondit l'homme qui découpait la viande à petits morceaux, tu es trop gourmande; notre union ne peut plus durer : nous allons divorcer. La bêche que j'ai entourée de mon lamba et mise au milieu de la rizière, était destinée à te

faire croire que je restais à travailler au lieu d'aller au repas des funérailles; et tu m'as insulté toute la journée pour cela. Tu es trop gourmande, je te le répète. Tu n'es retournée que parce que tu m'as vu demander à emprunter une marmite en fer. Notre mariage est maintenant rompu. Ce n'est pas moi que tu aimes, mais la nourriture que je te donne. » En entendant cela, la femme honteuse retourna chez ses parents.





XLIX

RAFOTSIARIFANAHY ET RANDRIANARISAINA [1]

(Betsileo)

RAFOTSIARIFANAHY et Randrianarisaina se marièrent. Les époux avaient tous deux beaucoup d'esprit. Le mari s'en alla un jour à la pêche, et prit une anguille. Il avait un aide de camp [2] du nom de Ramahatodia. Il l'envoya porter l'anguille à Rafotsiarifanahy, en lui recommandant de dire à celle-ci : « Cette anguille, a dit ton mari, il ne faut pas la faire cuire ni la

1. Recueilli à Fianarantsoa.

2. Ce mot est loin d'avoir, à Madagascar, la signification qu'il a chez nous. L'aide de camp malgache est toujours un fidèle client du personnage auprès duquel il remplit ces fonctions, plutôt civiles que militaires, et qui vont souvent jusqu'à la préparation du repas du patron. Le premier ministre doit en posséder au moins une *vingtaine de mille*.

faire griller. Prends-la dans ta main et garde-la jusqu'à ce qu'elle soit cuite. » — « Donne-moi, dit la femme à l'aide de camp, cette semence de canne à sucre. Tu vas la planter aujourd'hui. Elle va pousser à l'instant, et tu me l'apporteras ce soir. Je la ferai manger à l'anguille. » — « Tu es folle, Rafotsiarifanahy, répondit l'homme. Est-ce qu'une semence de canne à sucre plantée aujourd'hui, va croître à l'instant et pourra être mangée dans la journée même où elle a été plantée ? » — « Celui-là est encore plus fou, répondit la femme, qui ne veut pas faire griller une anguille, et qui prétend qu'elle se cuira en la conservant dans sa main. » L'aide de camp fut stupéfait de la présence d'esprit de la femme.

Longtemps après leur mariage, l'homme, qui était roi (ils étaient de la caste noble), partit en guerre avec le même aide de camp. Randrianarisaina fut fait prisonnier par les ennemis et l'un d'eux le prit comme esclave [1]. Randrianarisaina dit à son maître qui était d'aussi haute noblesse que lui : « Je t'abandonne mon royaume, tous mes biens, en un mot tout ce que je possède, si tu me laisses retourner dans

1. Un grand nombre d'esclaves de naissance descendent des prisonniers de guerre réduits en esclavage par Radama Ier au commencement de ce siècle.

mon pays. » — « Ton corps m'appartient, répondit le maître; à plus forte raison les biens que tu possèdes. » — « Va trouver ma femme, dit alors Randrianarisaina à Ramahatodia, et demande-lui ce qu'elle pense de la libération de son mari, qui est devenu esclave. » Ramahatodia rapporta les paroles de son chef et voici ce que répondit Rafotsiarifanahy : « Le roi ne peut donner ni son royaume ni ses biens : ils ne lui appartiennent plus. Dis à mon mari que l'argent ne s'allie qu'à l'argent, et l'or à l'or. Un esclave ne peut pas donner un royaume et des biens sur lesquels il n'a aucun droit. Qu'on vende à un Hova l'esclave qui t'a envoyé, ou que son maître le garde. « Ramahotadia retourna porter cette réponse au mari qui en fit part à son maître. Ce dernier très mécontent, se mit en route pour le village de Randrianarisaina, où se trouvait Rafotsiarifanahy. Arrivé là, le roi ennemi entretint celle-ci de la libération de son mari : « C'est une question bien délicate, seigneur, répondit la femme. Montons à l'étage supérieur, nous allons la discuter. » Dès qu'ils furent montés, Rafotsiarifanahy enleva l'échelle qui faisait communiquer l'étage avec le rez-de-chaussée : « Que faites-vous, Madame, dit le roi? » — « L'argent, répondit Rafotsiarifanahy, ne s'allie qu'à l'argent et l'or qu'à l'or, seigneur. Si vous ne rendez pas la liberté à Ran-

drianarisaina, je vous fais esclave. Si on le tue, je vous tue. » — « Laissez-moi retourner chez mon peuple, répondit le roi; et votre mari va revenir auprès de vous. Je vais le faire délivrer, et désormais je ne le rendrai plus esclave. »

Revenu auprès de sa femme, Randrianarisaina lui dit : « Tu seras dorénavant ma mère et non ma femme. Nous serons comme la main droite et la main gauche; le mal dont souffrira l'un, l'autre le ressentira aussi, nous nous soutiendrons comme les cannes à sucre qui se relèvent mutuellement quand l'une d'elles penche trop vers la terre. Mon royaume, tu le gouverneras, car, par ta sagesse, l'amertume des jours passés a fait place au bonheur et au bien-être actuels. »





L

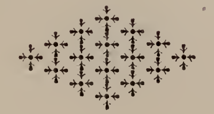
LE MARI ET SES DEUX FEMMES[1]

(*Betsileo*)

Un jour, un homme qui avait plusieurs femmes attrapa un *trandraka*[2], qu'il ordonna à une de ses femmes de faire rôtir. Lorsque ce gibier fut cuit à point, l'homme le fit écorcher, et dit à sa seconde femme : « Découpe le *trandraka,* il est cuit. » Celle-ci obéit, et fit trois parts. Voyant cela, la première femme dit à l'autre : « Laisse-moi faire les parts. Tu ne t'y entends pas. » Et elle partagea en trois comme l'avait fait la deuxième femme. Elle prit l'un des trois morceaux du *trandraka* et dit : « Celui-ci

1. Conte Betsileo recueilli à Fianarantsoa.
2. Voir page 17, note 1.

est pour le maître; le deuxième morceau est également pour le maître, il le mangera demain matin avec du riz. Le troisième, ajouta-t-elle ensuite, est pour nous deux, ses femmes. » — « Ce partage a été rapidement et bien fait, dit le mari enchanté. »





LI

L'ESCLAVE ET SON MAITRE [1]

(Betsileo)

Un esclave et son maître partirent en voyage. L'esclave s'appelait Nenitra. Il portait une sagaie sur son épaule. Chaque fois qu'ils rencontraient une montagne sur leur route, l'esclave poussait son maître par derrière pour lui faire gravir la côte. Le terme de leur voyage approchait lorsqu'ils trouvèrent une nouvelle côte à gravir, derrière laquelle se trouvait le versant à descendre. Nenitra eut fort à pousser pour faire arriver son maître au sommet. Mais une fois en haut, il continua à pousser son maître pour descendre la pente opposée; et ils tombèrent par terre. La sagaie de l'esclave traversa le maître de part en part. Celui-ci, blessé, s'écria : « Hélas, Nenitra, le remords ne précède

1. Le texte de ce conte a été recueilli à Fianarantsoa.

pas nos actes; il les suit. Si je t'avais placé devant moi, je ne le regretterais pas maintenant; mais tu étais derrière moi. J'y ai pensé trop tard. » De là est venu ce proverbe : Le remords nous fait regretter nos actes et ne nous permet pas de les prévenir.





LII

MBAREK ET SORIA [1]

Ouvre-moi, ouvre-moi, Soria [2] !
Qui est là?
Moi, Mbarek [3].
Qu'apportes-tu?
Une chemise,
Un corsage,
Une ceinture,
Cinq francs [4],
Et des boucles d'oreilles.
Ouvre-moi, ouvre-moi, Soria !

Non, va-t-en, Mbarek. Mon amant, Amboasalamarazaka, est là ; ne plaisante pas. Va-t-en

1. Traduit des *Specimens of Malagasy Folk-lore*, n° 27, p. 413.

2. De l'arabe سُرِّيَّة, *sourîat,* concubine.

3. De l'arabe مبارك, *Mbarek,* nom propre.

4. Le texte porte *vola mparanta*, littéralement : une piastre.

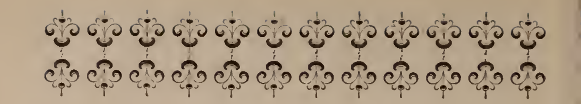
d'ici. » Mbarek s'en alla, puis revint. Mais Soria ne voulut pas le recevoir à moins qu'il n'apportât de la viande grasse. Lorsque Mbarek s'en fut procuré, il revint une seconde fois et dit :

Ouvre-moi, ouvre-moi, Soria!
Qui est là?
Moi, Mbarek.
Qu'apportes-tu?
De la viande grasse[1]
Et de la graisse.

Oh, Mbarek, que tu es gentil! Entre ici, au nord du foyer; mets toi sur le lit. Tu m'apportes de la viande grasse et de la graisse, Mbarek! monte sur le lit, Mbarek. Amboasalamarazaka me donne beaucoup de vêtements, de ceintures, de corsages et de boucles d'oreilles; mais ce n'est pas ce que je veux. Ce que je désire, Mbarek, c'est de la viande grasse[2]! »

1. J'ai traduit *potripotry* par *de la graisse* et non par *du mouton*, comme l'indique une note, fautive à mon avis.

2. Ce conte est indiqué à tort par son sous-titre, *ilay Masombika,* comme appartenant aux indigènes de Mozambique. Il est au contraire très connu chez les Sakalaves musulmans de la côte nord-ouest de Madagascar où M. Dahle l'a probablement recueilli.



LIII

LES DEUX FRÈRES ET LA SŒUR [1]

Ceci est un vieux conte. Il y avait trois frères, l'aîné était malheureux ; le cadet, riche ; et la sœur, la plus jeune des trois, riche aussi. Les deux frères allèrent chez leur sœur. Lorsque l'aîné entra, on ne lui dit pas « *Mandrosoa* [2]. » On le dit, au contraire, au cadet, pour lequel on avait préparé une natte. On tua une volaille. Le croupion [3] fut pour le cadet qui en donna la moitié à l'aîné. Ce dernier retourna

1. Traduit du *Folk-lore and Folk-tales of Madagascar*, p. 120.

2. Invitation à pénétrer dans une maison. Le visiteur s'annonce en criant : *Haody, Haody ;* et on lui répond *Mandrosoa,* entrez.

3. On offre généralement le croupion des volailles au père, à la mère ainsi qu'aux invités de distinction.

chez lui et suspendit sa part de volaille au-dessus de la porte de façon à ce qu'elle fût vue de tout le monde, cela voulait dire : Bœuf maigre n'est pas aimé de ses compagnons.





LIV

L'HOMME QUI VEUT ÉPROUVER SA FEMME [1]

(Betsileo)

Il y avait, dit-on, un homme qui revenait de la campagne avec un panier sous le bras. Rentré chez lui, il dit sa femme : « O femme, ne dis à personne que je viens de pondre un œuf, qui est dans ce panier. » — « C'est vraiment extraordinaire, répliqua celle-ci, que tu aies pondu un œuf. Mais ne crains rien, je n'en parlerai à qui que ce soit. » Quelques instants après, elle allait raconter le fait à sa fille, puis à son beau-père et à sa belle-mère. Ces derniers en firent part à tout le village. Le mari apprit bien vite que sa femme n'avait pu garder le secret. Il lui en fit des reproches : « Je n'ai plus

1. Conte Betsileo recueilli à Fianarantsoa.

aucune confiance en toi maintenant, lui dit-il enfin, parce que tu as manqué à ta parole. » Il lui dévoila ensuite qu'il n'avait pas pondu d'œuf (les hommes ne le peuvent pas); mais qu'il avait inventé cette histoire pour voir le cas qu'il pouvait faire de sa discrétion. Et il lui montra le panier vide. Sa femme fut très honteuse d'avoir manqué à sa parole.

Ce conte a donné naissance au proverbe suivant : Prenez garde que vos paroles ne fassent comme l'œuf qui, quand il se casse, possède des ailes.





LV

COMBAT DE LA TERRE AVEC LE CIEL [1]

Quelques anciens racontaient comme passe-temps, l'histoire suivante : La terre, dit-on, partit pour aller combattre le ciel. Elle convoqua les différentes espèces de terres. On se prépara à la lutte, et on fabriqua des balles avec des pierres pour les lancer contre le ciel. Le rendez-vous pour le combat avait été fixé au matin. La plaine et la vallée qui vont lentement se mirent en marche. A midi, elles déjeunèrent; mais elles arrivèrent trop tard. La plaine, la vallée et le sommet des montagnes n'étant pas situés au même niveau, ne purent pas arriver ensemble sur le champ de bataille

1. Traduit des *Specimens of Malagasy Folk-lore*, n° 29, p. 268.

à cause de l'inégalité des distances qu'ils avaient à parcourir. La lutte entre la terre et le ciel est impossible parce que les divers points de la terre, par suite de leur différence de niveau, ne pourront jamais marcher en même temps contre le ciel.





LVI

LE MARI ET SES TROIS FEMMES [1]

(Betsileo)

Il y avait, dit-on, un homme qui épousa trois femmes pour avoir beaucoup d'enfants. Peu de temps après, la plus jeune se trouva enceinte. Son mari heureux de voir ses désirs se réaliser, lui accordait tout ce qu'elle demandait. Les deux autres femmes ne tardèrent pas à être jalouses de leur rivale. Un jour que le mari s'informait auprès de sa plus jeune femme de ce qu'elle voulait manger, celle-ci demanda une queue de mouton double. Aussitôt le maître et ses esclaves partirent à la recherche de l'objet désiré. Mais leur absence fut longue et la femme accoucha de deux enfants avant leur retour.

1. Le texte de ce conte a été recueilli à Fianarantsoa, dans la province des Betsileo.

Elle appela le fils Razafinjato et la fille, Ramitriavola. Ces noms avaient été désignés d'avance par le père.

Les deux autres femmes cherchaient à se débarrasser de leur compagne et de ses enfants. L'une dit : « Tuons-les. » L'autre s'y opposa : « Ce sont des créatures de *Zanahary*[1], dit-elle, nous ne pouvons pas leur ôter la vie. Voici ce qu'il faut faire ; jetons les deux enfants dans un étang et nous raconterons à notre mari et aux gens du village que la petite femme est accouchée d'une chose extraordinaire. » Une fois d'accord, elles mirent un balai et un maillet à la place des enfants et donnèrent ceux-ci à un esclave qui devait les mettre dans une boite et les noyer dans un étang. Puis elles chassèrent la jeune mère. Ceci fait, elles disaient dans le village : « Notre compagne nous a déshonorées; elle vient d'accoucher de deux choses extraordinaires. » — « Quoi donc, demandait-on? » — « Un balai et un maillet. Si vous voulez les voir, vous n'avez qu'à entrer chez nous. » Les gens du village allèrent dans leur case et contemplèrent avec étonnement le maillet et le balai, deux objets dont les femmes n'accouchent pas d'ordinaire.

Lorsque l'esclave qui devait noyer les deux

1. Dieu.

petits enfants eut posé dans l'eau la boîte qui les contenait, une vieille femme, qui gardait un jardin tout près de là, vit la boîte. Elle alla la chercher avec une pirogue et l'emporta chez elle. Aussitôt arrivée, elle fit venir une nourrice qui prit un tel soin des enfants qu'ils vécurent.

Peu de temps après, le mari des trois femmes revint de la chasse. Les deux femmes lui dirent : « Nous sommes désolées de ce que votre jeune femme est accouchée d'une chose extraordinaire. » — « Quelle chose, demanda-t-il? » — « Un balai et un maillet. » — « C'est vraiment surprenant, dit l'homme. » — « Si vous voulez vous en assurer, ajoutèrent les femmes, vous n'avez qu'à demander aux gens du village qui en ont été témoins comme nous. » Le mari fut très chagrin de cela, surtout lorsqu'il apprit qu'on avait chassé la jeune mère parce qu'elle déshonorait ses compagnes. La vieille femme sut bientôt que le père des deux enfants était de retour chez lui. Elle envoya chercher la jeune mère et lui dit : « Quand votre mari viendra vous voir, ne lui dites pas que vos deux enfants sont ici. Racontez-lui que les deux femmes les ont fait perdre, vous ont chassée, et ont remplacé vos enfants par un balai et un maillet. » En effet, le mari vint rendre visite à sa plus jeune femme : « Où sont nos enfants, demanda-t-il? » — « Vos

deux femmes les ont remplacés par un maillet et un balai ; puis elles m'ont chassée. Elles ont ensuite dit aux gens du village que j'étais accouchée d'une chose extraordinaire. C'est une calomnie, car j'ai eu deux enfants, un fils que j'ai appelé Zafinjato, et une fille qui porte le nom de Mitriavola. » L'homme de plus en plus navré retourna chez lui, et raconta à ses deux femmes ce que lui avait dit la jeune mère : « Elle a menti, dirent les femmes. Elle a eu honte de vous avouer sa faute. »

Longtemps après, la vieille gardienne du jardin ordonna aux deux enfants d'aller rendre visite à leur père : « Quand vous serez arrivés chez lui, ajouta-t-elle, vous lui présenterez ces fruits, et vous chanterez ceci :

Hélas! nous sommes deux enfants jumeaux
Que la jalousie des deux ennemies de notre mère a perdus.
Elles nous ont mis dans une boîte et fait jeter dans l'étang.
Elles nous ont remplacés par un balai et un maillet.
Notre mère a été chassée! »

Zafinjato et Mitriavola, munis des recommandations de la vieille, partirent voir leur père. En arrivant chez lui, ils le saluèrent, lui présentèrent les fruits, puis se mirent à chanter :

Hélas! nous sommes deux enfants jumeaux
Que la jalousie des deux ennemies de notre mère a perdus.
Ces femmes nous ont mis dans une boîte et fait jeter dans l'étang.
Elles nous ont remplacés par un balai et un maillet.
Notre mère a été chassée. »

Le père, surpris, se mit à réfléchir, il comprit bien vite, que ces deux enfants étaient réellement les siens : « Quelle est votre mère, leur demanda-t-il ? » — « C'est une vieille femme qui est gardienne de jardin, répondirent les enfants. » Mes enfants sont probablement encore vivants, pensait le père, et ce sont certainement ceux-là. Zafinjato et Mitriavola, revinrent visiter leur père chaque jour. Les deux femmes, en voyant cela, se demandèrent si ces deux enfants n'étaient pas ceux qu'on avait jetés dans l'étang et que quelqu'un aurait recueillis. Elles résolurent de les tuer : « Je te l'avais conseillé, dit l'une, pourquoi ne m'as-tu pas écoutée ? C'est maintenant plus difficile. » Elles allèrent dans la cour où jouaient Zafinjato et Mitriavola : « Enfants, dirent les femmes, allez au bord de la rivière vous y trouverez des bijoux et des jouets qui vous sont destinés. » (Elles savaient au contraire qu'il y avait beaucoup de caïmans et espéraient que les enfants seraient mangés par eux.) Mitriavola dit à son frère : « Va me chercher les

bijoux qui sont au bord de la rivière. « Zafinjato y alla; mais quand il vit les caïmans il revint en courant et avoua à sa sœur que les caïmans l'avaient empêché de prendre les bijoux. Les deux enfants échappèrent ainsi à ce danger. Les deux femmes leur en suscitèrent un nouveau : « Enfants, dirent-elles, allez couper la queue de ce bœuf. » (Elles savaient que le bœuf était méchant et tuerait les enfants dès qu'ils s'approcheraient) : « Je veux la queue du bœuf, dit Mitriavola à son frère. » Zafinjato prit un couteau pour aller couper la queue du bœuf, mais il eut peur de s'en approcher. Les mauvais desseins des deux femmes n'aboutissaient pas.

Quelques mois après, le mari alla trouver la vieille et lui dit : « Dites-moi quelle est la véritable mère de ces deux enfants. Ne refusez pas de me répondre. » La vieille répondit évasivement qu'ils étaient fils et fille d'un voisin. L'homme revint d'autres fois à la charge ; et poussée à bout, la vieille lui dit enfin : « Maître, ce sont les deux enfants que votre plus jeune femme a mis au monde. Vos deux autres femmes qui étaient jalouses de sa maternité les firent jeter dans l'étang et les remplacèrent par un balai et un maillet. Elles vous ont dit ensuite que leur compagne était accouchée d'une chose extraordinaire. Puis, pour avoir le témoignage des gens du village, elles répandirent ce

bruit et chassèrent la mère. J'ai trouvé la boîte dans laquelle avaient été mis les deux enfants. J'ai pris une nourrice pour les allaiter. Regardez comme ils sont beaux maintenant, bien faits et vigoureux ; et surtout comme ils aiment leurs parents. » Le père en entendant ces paroles, fut rempli d'une douce joie : « Allez vite chercher la mère, dit-il, parce que j'ai hâte de vivre heureux avec ma famille et de réaliser ainsi le rêve de ma vie. » Il alla ensuite chez ses deux autres femmes : « Préparez des réjouissances pour demain, qu'on en prévienne les gens du village. Faites tuer un bœuf gras, un porc gras et une oie ; et qu'on les fasse bien cuire. » Les deux femmes exécutèrent tous les ordres du maître. Celui-ci était allé rejoindre sa jeune femme pour la parer, ainsi que la vieille et les deux enfants. La toilette terminée, ils montèrent tous en *filanjana* [1] et se dirigèrent vers le lieu de la fête où tout le monde était déjà réuni. Arrivé là le mari prit la parole et dit : « Mes deux enfants, qui avaient été jetés dans l'étang, les voici sains et saufs. Ce sont mes deux premières femmes qui ont fait cela. Elles ont calomnié et chassé aussi leur jeune compagne sous prétexte qu'elle était accouchée d'une chose extraordinaire. Voici la vieille qui

1. Chaise à porteurs.

a nourri mes enfants qu'elle avait trouvés enfermés dans une boîte sur l'étang. Vous savez tous que depuis longtemps je désirais être père pour pouvoir laisser une postérité. Mes deux femmes ont tout fait pour empêcher cela. Il est donc impossible qu'elles restent encore avec moi. Je vais divorcer en votre présence. Elles ne pourront plus revenir chez moi. Elles ont un mauvais esprit et méritent la mort ; mais la Reine seule peut disposer de leur vie. Nous ne les tuerons donc pas. » Les gens du village chassèrent immédiatement les deux femmes ; tandis que la jeune mère fut acclamée. Elle devint l'unique femme de son mari et fut beaucoup aimée de lui. Leur bonheur fut complet en voyant leurs enfants grandir sous leurs yeux. La jeune mère était si choyée par son mari qu'il lui eût même apporté des œufs de chèvre si elle en avait manifesté le désir.

Ceci prouve que les mauvaises actions sont toujours punies.



LVII

LA MÈRE INSOUCIANTE [1]

(Imerina)

Une femme mit au monde une fille. Elle possédait un champ d'arachides de terre. Un corbeau mangea la plus grande partie des semences. La femme essaya de le chasser sans y parvenir. Elle retourna alors chez elle chercher une bêche pour déterrer les quelques arachides qui restaient, puis revint aux champs portant son enfant sur le dos [2]. La nuit approchait et le temps était sombre. La mère posa sa fille par terre, après l'avoir enveloppée dans un lamba, et se mit à travailler. Sa récolte ter-

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Hova de Tananarive.

1. Les mères malgaches portent leurs enfants sur le dos où ils sont retenus par une pièce de toile dont les deux extrémités viennent s'attacher sur la poitrine.

minée, elle transporta les arachides dans sa case, oubliant sa petite fille qui dormait dans un sillon. Après s'être reposée un peu, le souvenir de son enfant lui revint. Elle regarda au dehors le temps qu'il faisait : le ciel était sombre, la pluie tombait à torrents et le vent soufflait avec violence. Je suis harassée de fatigue, se dit-elle, et le temps est bien mauvais. J'irai demain chercher mon enfant. Il ne reste plus d'arachides à voler, ni hommes ni corbeaux n'approcheront de mon jardin.

La petite fille ainsi exposée au mauvais temps mourut. Le lendemain, quand sa mère vint la chercher, les pieds et les mains étaient gonflés et raides, et ses lèvres écartées laissaient voir ses dents. Sa mère, ne croyant pas qu'elle était morte, se mit à rire en voyant sa fille lui montrer les dents. Elle prit aussi les bras détendus par la raideur cadavérique pour une menace de coup de poing de l'enfant irritée d'avoir été abandonnée la veille, en plein air. Mais lorsqu'elle tint sa fille dans ses bras, elle sentit la puanteur qui s'échappe des cadavres et put se convaincre de sa mort.

Ses amies la poursuivirent de leurs huées parce qu'elle avait préféré quelques arachides à l'enfant qu'elle avait mise au monde.



LVIII

L'HOMME QUI VEUT ALLONGER UN PILON COURT [1]

(Antambahoaka)

Un jour, un homme partit en forêt à la recherche d'un morceau de bois pour faire un pilon de mortier à riz. Le pilon, dont on se servait beaucoup, diminuait de longueur. Il avait alors changé de nom et était devenu ce qu'on appelle : *un petit pilon*. Notre homme voyant cela, se dit : Je vais laisser le pilon dehors pendant la nuit pour qu'il s'imprègne d'humidité, et demain matin, on pourra l'allonger facilement et lui rendre son ancienne longueur. Quelqu'un qui eut connaissance de ce projet, essaya de le dissuader de le mettre en pratique. Mais l'homme s'obstina. « Pourquoi

1. J'ai recueilli le texte de ce conte à Mananjary.

n'arriverai-je pas à mes fins, disait-il? Les arbres de la forêt ne s'allongent-ils pas peu à peu? Pour quel motif ne pourrai-je pas redonner à mon pilon son ancienne forme? Lorsqu'il sera bien imprégné d'humidité, je l'allongerai en l'étirant. »

L'homme mit le pilon en plein air pendant la nuit, et le lendemain matin, avec ses amis, il essaya d'allonger le bois. Leurs efforts furent inutiles, parce qu'il est impossible d'allonger un morceau de bois qui est devenu court par suite d'usure.





LIX

LE NIAIS QUI EST CAUSE DE LA MORT DE SA FEMME ET DE SES ENFANTS [1]

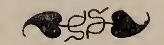
(*Antaimorona*)

Un homme qui travaillait aux champs, près du village, entendit tout à coup un grand bruit suivi des cris : au feu ! au feu ! Aussitôt, il quitte sa bêche, retourne au village et fait entrer dans sa case sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possède. Puis, il ferme portes et fenêtres et les barricade extérieurement. Il entoure ensuite la case de broussailles épineuses : si le feu ouvre la porte maintenant, se dit-il, ce sera un fameux feu. Et il retourne aux champs.

Cependant l'incendie gagnant de proche en

1. Le texte de ce conte m'a été dicté par un Antaimorona de Faraony, petit village au sud de Mananjary.

proche, tout le village fut consumé. Les habitants sauvèrent tous leurs meubles, leurs ustensiles et ne perdirent que leurs cases. Tandis que ce niais, qui avait si bien barricadé sa maison, perdit en même temps sa famille et tout ce qu'il possédait.

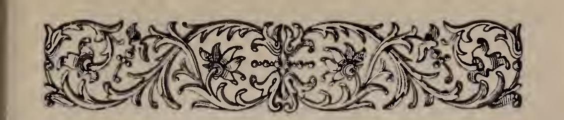




CINQUIÈME PARTIE

KOTOFETSY ET MAHAKA





LX

ASSOCIATION DE KOTOFETSY AVEC MAHAKA [1]

(*Imerina*)

Un jour, Kotofetsy [2] et Mahaka [3] se rencontrèrent en allant au marché : « Où vas-tu, dit celui-ci ? » — « Je vais vendre ce coq, répondit l'autre. » — « Moi, je vais vendre une bêche, reprit le premier. » — « Eh bien, dit Kotofetsy, troquons mon coq contre ta bêche. » (Coq et bêche étaient enfermés dans un panier.) L'échange se fit incontinent et les deux mar-

1. Les textes des contes de la cinquième partie m'ont été dictés par des Hovas en résidence sur la côte orientale de Madagascar.

2. Composé des deux mots : *koto*, nom d'homme, et *fetsy*, rusé.

3. Celui qui embarrasse, qui trompe.

chands retournèrent chacun chez soi. En ouvrant les paniers, le coq se trouva être un corbeau qui s'envola, et la bêche, une bêche en argile. Nos deux compères qui avaient eu l'idée de se tromper l'un l'autre se mirent à se rechercher pour se lier par le serment de sang.

Kotofetsy et Mahaka habitaient le district de Vonizongo [1]. Près du village d'Andringitra se trouve la tombe de Mahaka.

1. L'un des six districts de l'Imerina.





LXI

DEUXIÈME RENCONTRE DE KOTOFETSY ET MAHAKA

(*Imerina*)

Quelques jours après, Kotofetsy et Mahaka se rencontrèrent et firent le serment de sang. Mahaka dit ensuite à Kotofetsy : « Veux-tu que je te procure une jeune fille? » L'autre accepta. Mahaka prit un bélier très méchant, lui entoura le corps d'un lamba et le mit dans une chambre. Puis il dit à Kotofetsy : « Entre dans cette chambre, tu y trouveras la jeune fille; mais n'allume pas de chandelle car elle est très timide. » Kotofetsy entre, et aussitôt le mouton lui donne un coup de tête : « Ramatoa [1], dit-il en se reculant un peu, la plaisanterie est vraiment trop forte. » Il revient à la charge et est repoussé de nouveau. Il comprit alors que

1. Terme de respect en s'adressant à une femme.

Mahaka s'était joué de lui et se promit de lui rendre bientôt la pareille.

Quelques temps après, Kotofetsy mit la sœur de Mahaka dans une chambre et dit ensuite à celui-ci : « J'ai amené pour toi une jeune fille dans cette chambre. Va la retrouver ; mais entre sans lumière pour ne pas l'effaroucher. » Mahaka suivit les indications de son ami et s'approcha, dans l'obscurité, de la jeune fille. Tout à coup, celle-ci s'écria : « Sors, ô toi, ou j'en jure par Mahaka, il t'arrivera malheur. » Mahaka reconnut immédiatement sa sœur et devina le piège que lui avait tendu Kotofetsy. Il résolut de s'en venger sans plus tarder.





LXII

AUTRE RENCONTRE DE KOTOFETSY ET MAHAKA

(*Imerina*)

Un jour, dit-on, Kotofetsy et Mahaka venant l'un du Sud, l'autre du Nord, se rencontrèrent sur la route. Mahaka dit à Kotofetsy : « Qu'y a-t-il de nouveau dans le Sud, d'où tu viens. » — « Tout est en désordre là-bas, répondit Kotofetsy. La terre et le ciel sont en plein bouleversement. Je me suis enfui sur une montagne, elle s'est effondrée; je suis descendu dans la plaine, elle tremblait; les arbres tombaient dans la forêt où je voulais me mettre à l'abri. En présence d'un cataclysme pareil j'ai couru vers le Nord pour échapper à la mort. Eh! comment se porte-t-on dans le Nord? » — « J'y ai vu, répondit Mahaka, une chose encore plus extraordinaire : le peuple,

réuni en grand *kabary* [1] a décidé de couper la tête à tous les menteurs. Aussi, ai-je immédiatement pris la route du Sud. « Kotofetsy se pâma de rire à ces paroles et Mahaka l'imita ; et ils continuèrent la route ensemble sachant bien qu'ils mentaient tous deux.

1. Réunion publique où on traite des affaires de l'État. Les lois, décrets, ordonnances sont communiqués au peuple dans ces réunions. Ils entrent en vigueur du jour où ils ont été lus à Tananarive.





LXIII

MAHAKA ET KOTOFETSY TUENT LEUR MÈRE

(*Imerina*)

Mahaka proposa à Kotofetsy de tuer chacun leur mère. Ce dernier accepta, et ils se rendirent tous deux avec leur mère sur le bord d'une rivière. Mahaka, qui avait emporté du sang de mouton, prit sa mère par le cou et fit semblant de la tuer. En même temps, il jetait le sang du mouton dans la rivière. Kotofetsy, qui se trouvait en aval de lui, voyant l'eau de la rivière teinte de sang, égorgea sa mère : « Maintenant, dit Mahaka, nous allons ressusciter nos mères. » La sienne, en effet, était vivante (il n'avait fait que semblant de la tuer) ; mais celle de Kotofetsy ne put pas être rappelée à la vie. Ce dernier, comprenant qu'on s'était joué de lui, prit bientôt après sa revan-

che. Un jour que la mère de Mahaka cueillait des légumes dans son jardin, Kotofetsy alla chercher son ami et lui dit : « Un sanglier est en train de dévaster ton jardin. Prends une sagaie, et, en rampant dans les herbes, tu l'atteindras sûrement [1]. » Mahaka suivi ce perfide conseil et frappa de sa sagaie sa mère qui en mourut.

Ils n'eurent donc plus de mère ni l'un ni l'autre.

1. Les Antaimorona chassent le sanglier armés seulement d'une sagaie qu'ils manient très adroitement.





LXIV

COMMENT S'Y PRENNENT KOTO-FETSY ET MAHAKA POUR VOLER

(*Imerina*)

Lorsque Kotofetsy et Mahaka partent en maraude, ils prennent tout ce qu'ils rencontrent et le mettent sur leurs épaules. Si quelqu'un les voit, ils disent : « Nous n'avions mis cet objet sur notre épaule que pour en connaître le poids. » Si, au contraire, ils ne sont pas vus, ils emportent l'objet chez eux.

De là est venu ce proverbe : Ne faites pas comme Kotofetsy et Mahaka qui mettent ce qu'ils trouvent sur leurs épaules. Si le maître les voit, ils prétendent en essayer le poids; dans le cas contraire, ils s'approprient ce qu'ils trouvent [1].

1. Le *Specimens of Malagasy folk-lore* contient (p. 259, nº 26) un conte à peu près semblable où il est seulement question de Mahaka et non de Kotofetsy.



LXV

COMMENT MAHAKA SE PROCURA DES BŒUFS POUR LE REPAS DES FUNÉRAILLES DE SA MÈRE

(*Imerina*)

Mahaka était très embarrassé après la mort de sa mère, car il ne possédait pas de bœufs et ne pouvait, par conséquent, pas en faire tuer ainsi que la coutume le veut [1]. Une idée lui vint : il appuya sa mère contre la porte, assise sur son séant, et lui mit entre les mains du coton et un rouet, pour faire croire qu'elle était vivante et filait. Il rejoignit ensuite Kotofetsy, et tous deux se mirent à attendre des voyageurs. Arrivent des hommes conduisant

1. C'est presque une insulte pour la mémoire du mort de ne pas offrir de repas des funérailles à ses parents et ses amis.

des bœufs qu'ils allaient vendre. C'était le moment du déjeuner, et les bouviers étaient à la recherche d'une case pour y faire cuire leur riz. Mahaka leur offrit sa maison et leur montrant la porte : « Poussez-la pour entrer, elle n'est pas fermée. » Les bouviers acceptèrent l'offre de Mahaka, ignorant le piège qu'on leur tendait. En arrivant à la porte, ils la poussèrent pour entrer et firent tomber le cadavre de la vieille qui était derrière. Mahaka prit tout le village à témoin que ces étrangers venaient de tuer sa mère : « Cette femme, disait-il, était vivante et en bonne santé quand Kotofetsy et moi nous avons quitté la case. Du reste, la preuve en est dans ce coton qu'elle filait, comme elle avait l'habitude de le faire chaque jour. Puisqu'elle a été tuée, que ces étrangers meurent aussi; vie pour vie [1]. » Les bouviers, tremblants de peur, insinuèrent que la vieille était peut-être déjà morte quand ils essayèrent d'entrer dans la case : « Vous mentez, reprit Mahaka. Ma mère allait probablement sortir quand vous entriez. Mais comme vous avez poussé violemment la porte, elle est tombée à

1. La loi du talion n'existe plus à Madagascar que dans quelques tribus insoumises. Chez les Hovas, les injures et les coups, mêmes graves, entraînent une simple condamnation à des dommages-intérêts. Les condamnations à mort sont excessivement rares.

la renverse et vous l'avez assassinée. La meilleure preuve qu'elle était vivante avant votre arrivée, c'est qu'elle a encore entre les mains le rouet et le coton qu'elle filait. Puisque vous avez tué, vous devez mourir. On peut cependant vous laisser vivre, à condition que vous m'abandonnerez vos bœufs, qui serviront à accomplir les cérémonies des funérailles. »

Les notables du village applaudirent à ces paroles et demandèrent aux bouviers de se prononcer entre la perte de la vie et l'abandon de leurs bœufs qui deviendraient la propriété de Mahaka. Les bouviers acceptèrent la dernière condition; car la vie est douce et on y regarde à deux fois avant de la quitter. Mahaka fit tuer les bœufs pour le repas des funérailles de sa mère. Les gens du village qui avaient eté témoins de la façon dont il se les était procurés, disaient : « Vraiment, la vieille qui est morte avait donné le jour à un homme habile! »



LXVI

TROMPERIE DE KOTOFETSY ET MAHAKA ENVERS UN HOMME RICHE

(*Imerina*)

Un jour, Kotofetsy et Mahaka portaient un panier contenant un dindon sous les ailes duquel ils avaient mis des morceaux d'argent. Arrivés devant la case d'un homme qu'ils savaient être riche, ils entrèrent et dirent au maître de la maison : « Nous passions par hasard devant votre porte; nous avons jugé bon de venir vous rendre visite. » — « Que portez-vous dans ce panier, demanda l'homme? » — « Un oiseau qui pond de l'argent et des perles. Le roi nous a demandé de le lui apporter pour nous l'acheter. » — « Montrez-le moi, reprit le richard; que ce soit le roi ou moi qui vous l'achète, l'argent aura la même valeur; il faut

seulement que nous nous entendions sur le prix. » — « Nous ne pouvons pas vous le montrer, dirent les deux compères ; le roi en serait fâché s'il l'apprenait. Cet oiseau pond de l'argent. » — « Cet oiseau pond-il vraiment de l'argent, demanda l'homme ? » — « Oui, répondirent Kotofetsy et Mahaka. » Sur cette affirmation l'homme offrit de l'acheter, mais les deux fourbes se refusaient à le vendre. Enfin le richard promit de le payer très cher, s'il le voyait pondre de l'argent devant ses yeux. Kotofetsy et Mahaka prirent immédiatement le dindon dans le panier et lui dirent ensuite : « Oiseau d'argent ! oiseau de perle ! ponds de l'argent. Voilà quelqu'un qui te désire. » Et ils se mirent à siffler. Le dindon agita aussitôt ses ailes et les morceaux d'argent tombèrent par terre.

L'homme riche, émerveillé, offrit successivement 10, 20, 50 piastres [1] pour le dindon sans pouvoir l'obtenir.

Il pria ensuite Kotofetsy et Mahaka de recommencer l'expérience. Elle se répéta avec le même succès : un *sikajy* [2] tomba sur la natte. L'homme en offrit 100 piastres après en avoir référé à sa femme qui l'engagea à con-

1. 50, 100, 250 francs.

2. La huitième partie d'une piastre. Le *sikajy* vaut 0 fr. 625.

clure le marché. La somme payée, Kotofetsy et Mahaka avertirent l'homme que le dindon ne pondrait plus de la journée, mais qu'il recommencerait à pondre le lendemain, matin et soir, au moyen du procédé qu'ils avaient employé devant lui.

Le lendemain, l'homme prit le dindon à part et siffla comme l'avaient fait Kotofetsy et Mahaka. Il tomba de ses ailes un morceau d'argent de la valeur d'un *varifitoventy* [1]. Mais ce fut tout; il ne restait plus rien de l'argent qu'on lui avait mis sous l'aile. L'homme espérant que la récolte serait meilleure le lendemain, enferma le dindon pour être sûr que l'argent ne serait pas volé. Elle fut absolument nulle; et l'homme et sa femme s'aperçurent qu'ils avaient été trompés par Kotofetsy et Mahaka. Et ils étaient d'autant plus navrés qu'ils avaient payé 100 piastres un oiseau qui ne vaut qu'un *venty* [2].

1. Environ 0 fr. 05 centimes.
2. Environ 0 fr. 80 centimes.



LXVII

KOTOFETSY ET LA VIEILLE GARDEUSE DE MOUTONS

(*Imerina*)

Kotofetsy et Mahaka rencontrèrent, un jour, une vieille qui gardait des moutons aux champs. « *Rafotsibe* [1], lui dirent-ils, puisque tes moutons sont si difficiles à garder, nous allons, si tu veux, t'indiquer un moyen qui simplifiera beaucoup ta tâche. » — « Volontiers, mes enfants. Quel est-il ? » — « Attache-les chacun à une corde que tu te passeras autour de ta taille. De cette façon, ils ne pourront pas s'éloigner. » La vieille mit le conseil en pratique ; et les deux compères attachèrent à sa ceinture l'extrémité de la corde qui liait les moutons l'un à l'autre. Puis, ils lancèrent un chien très méchant sur

1. La vieille.

les moutons. Dès que les animaux l'entendirent aboyer, ils prirent la fuite en entraînant *Rafotsibe*. Elle fut étranglée par la corde qui lui serrait la taille ; et les deux voleurs, enchantés de sa mort, s'emparèrent du troupeau.





LXVIII

MAHAKA SE FAIT ADOPTER PAR UN RICHE VIEILLARD

(Imerina)

Un jour, Kotofetsy et Mahaka attrapèrent un chat sauvage et le mirent dans un panier : « Comment allons-nous faire, demanda Kotofetsy, pour nous procurer de l'argent? » — « Sois tranquille, dit Mahaka. Je vais non seulement en trouver, mais me rendre propriétaire de ce magnifique jardin que tu vois là-bas et qui appartient à un vieillard. » Puis Mahaka s'en alla, portant le panier qui contenait le chat sauvage et vint passer devant le propriétaire du jardin : « Que portes-tu dans ce panier, lui demanda le vieillard? » — « Une amulette, répondit Mahaka, qui fait devenir riche et parvenir à l'extrême vieillesse. » — « Oh! vends-la moi, reprit le vieux » — « Je veux bien, dit

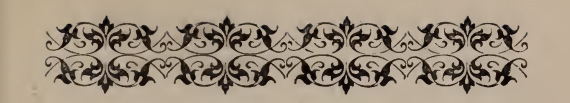
Mahaka, si nous pouvons nous entendre sur le prix. » Le vieillard en offrit 10 piastres [1] qui furent acceptées. Puis Mahaka indiqua le mode d'emploi de l'amulette : il fallait que le panier fut ouvert un vendredi, dans une maison hermétiquement close, et par une personne âgée autre que celle qui voulait bénéficier des vertus de l'amulette. Le vendredi suivant, Mahaka se fit raser la tête de façon à paraître chauve, s'habilla de haillons et se dirigea vers le jardin du vieillard. Celui-ci attendait, assis devant sa porte, qu'un vieil homme comme lui se présentât pour tirer l'amulette de son enveloppe. Dès qu'il vit Mahaka (qu'il ne reconnaissait pas sous son déguisement), il le pria d'ouvrir le panier, en lui expliquant le motif qui rendait son concours nécessaire : « Que me donnerez-vous pour cela, demanda Mahaka? » — « Dix piastres, répondit le propriétaire du jardin. » — « Ce n'est pas assez, reprit Mahaka. Donnez-moi 20 piastres ou je n'ouvre pas le panier. Vous allez devenir très riche, que vous importe une si minime somme? » Le vieillard accepta le marché, et, les 20 piastres payées, les deux hommes entrèrent dans une case dont ils calfeutrèrent toutes les issues; puis Mahaka ouvrit le panier. Le chat sauvage auquel on

1. 50 francs.

rendait la liberré, se mit à courir en tout sens dans la maison : « Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il? demandait Mahaka au vieillard. » — « Je l'ignore, répondit l'autre. » — « Ouvrons la porte, ajouta Mahaka, nous verrons bien quelle est la cause de tout ce bruit . » Dès que la porte fut ouverte, le chat sauvage s'enfuit au grand étonnement du vieillard qui comprit qu'il avait été mystifié : « *Rangahy* [1], lui dit alors Mahaka, vous êtes un sorcier et vous avez mal agi en me faisant ouvrir le panier où se trouvait votre chat sauvage. Je vais m'en plaindre aux notables du village, auxquels je vous dénoncerai comme sorcier [2]. » Le vieillard, effrayé et craignant que Mahaka ne mit sa menace à exécution, le pria de ne rien dévoiler de ce qui s'était passé, lui offrant de l'argent pour acheter son silence. Mahaka refusa l'argent : « Que veux-tu donc, lui demanda le vieillard? » — « Adoptez-moi, répondit Mahaka. » Le *Rangahy* l'adopta et en fit son héritier. Mahaka devint ainsi propriétaire du magnifique jardin que possédait le vieillard.

1. Terme de respect dont on se sert à l'égard des personnes âgées.

2. L'article 11 des lois du Royaume de Madagascar (*Ny lalan 'ny Fanjakana*. Antananarivo, in-8°, 1881, p. 19) condamne les sorciers à *vingt ans de fers*.



LXIX

COMMENT KOTOFETSY ET MAHAKA TROMPÈRENT UN HOMME RICHE

(Imerina)

Kotofetsy et Mahaka revêtirent, un jour, un chat sauvage de plumes de coq et le mirent dans un panier. Ils allèrent ensuite chez un homme qu'ils savaient être très riche. Ils arrivèrent chez lui, le soir. On s'empressa de les faire entrer dans la case ; puis, le maître de la maison leur dit : « Qu'avez-vous dans ce panier, mes amis ? » — « Un coq du roi, répondirent-ils. Nous sommes chargés de le lui apporter. Telle est la cause de notre voyage. » Le riche propriétaire, saisi de respect pour ces envoyés du roi [1], leur fit servir à souper et leur donna

1. Les courriers royaux ont droit de réquisition en hommes, vivres et espèces partout où ils passent.

ensuite à coucher. Avant de se livrer au sommeil, les deux fourbes demandèrent au maître de la case s'il n'y avait chez lui aucun animal pouvant manger le coq du roi. Celui-ci affirma qu'il n'y avait rien à craindre, et tout le monde s'endormit

A minuit, Kotofetsy et Mahaka firent sortir le chat sauvage du panier. L'animal, mis en liberté, se mit à parcourir la case et grimpa jusqu'au faîte, cherchant une ouverture pour s'enfuir. Ses allées et venues faisaient beaucoup de tapage : « Maître, dirent Kotofetsy et Mahaka, entendez-vous ces bruits ? On mange peut-être le coq du roi. Faites du feu que nous voyions ce qui se passe. » Dès que la flamme jaillit, on vit le grand chat sauvage et le plancher recouvert de plumes de coq. « Voyez, dirent Kotofetsy et Mahaka ; votre chat sauvage a mangé le coq que le roi aimait tant. Nous allons vous amener au roi pour qu'il choisisse la punition qu'il va vous infliger. Votre mauvaise foi est manifeste dans cette affaire et vous avez menti en disant que le coq royal était en sûreté. Vous saviez bien que votre chat sauvage était ici. Allons, venez avec nous chez le roi. » — « Je ne sais pas, dit l'homme en tremblant, comment ce chat sauvage est entré chez moi, ni comment ces plumes sont venues ici. » — « Vous vous obstinez à nier votre crime,

reprirent Kotofetsy et Mahaka? Votre mauvais cas n'est cependant pas niable. Nous allons alors vous ligotter et vous amener au roi qui sera désolé d'avoir perdu son coq. » L'homme eut peur davantage : « Maîtres, dit-il, prenez ces 10 piastres et ne dites rien au roi. » — « Non, non, répondirent les autres ; nous ne jouons pas notre vie pour 10 piastres. » Il offrit alors 20 piastres ; mais devant le refus et les menaces des deux voleurs, il monta jusqu'à 100 piastres [1] que ceux-ci acceptèrent et emportèrent tout joyeux.

1. 500 francs.



LXX

KOTOFETSY ET MAHAKA AUX FUNÉRAILLES DE QUELQU'UN

(*Imerina*)

Un jour, Kotofetsy et Mahaka vinrent prendre part à des funérailles. Selon la coutume de l'époque [1], les parents du mort distribuaient des volailles aux assistants. Une poule leur échut pour leur part. Chacun d'eux voulait cependant l'avoir entière pour en faire profiter sa femme et ses enfants. Ils décidèrent qu'elle appartiendrait à celui qui ferait le plus beau rêve. Ils retournèrent chez eux, et, le lendemain, d'après leur convention, ils vinrent se raconter leur rêve. Tous deux voulaient commencer le premier. Enfin, Kotofetsy prit la

1. Cette coutume existe encore dans plusieurs tribus de Madagascar.

parole et dit : « J'ai rêvé que je montais au ciel et que tu ne pouvais jamais m'atteindre. » — « J'ai rêvé aussi, dit Mahaka, que tu montais au ciel et que je ne pouvais t'atteindre. Et je me disais : cet homme monte si haut qu'il ne reviendra jamais. Aussi ai-je mangé la volaille, pensant que je ne te reverrai plus. » Kotofetsy, déconcerté, s'aperçut qu'on s'était moqué de lui.





LXXI

KOTOFETSY, MAHAKA ET LA FEMME D'ANDRIAMBAHOAKA

(*Imerina*)

Andriambahoaka faisait travailler à ses rizières. Kotofetsy et Mahaka, qui passaient par là, lui demandèrent à travailler : « Allez demander une bêche à ma femme, leur dit le fermier. » Ils se rendirent à la case et dirent à la femme : « Madame, Andriambahoaka nous a envoyés vous demander 100 piastres. » — « Allez au diable, répondit la femme ; vous mentez. » — « Comment, reprirent les autres, vous doutez de notre véracité ! Venez avec nous, Andriambahoaka vous confirmera nos paroles. » Ils partirent ensemble, et arrivés sur le pas de la porte, Kotofetsy et Mahaka se mirent à crier au fermier : « Elle ne veut pas nous les donner ;

elle ne veut pas nous les donner. » — « Donne-leur, répondit Andriambahoaka à sa femme. » — « Vous voyez, Madame, reprirent les deux filous, que nous ne mentions pas. » Ils retournèrent à la case et la femme leur remit les 100 piastres.

Lorsque les travailleurs vinrent à la ferme pour déjeuner, la femme, qui était fort en colère, dit à son mari : « Pourquoi m'avez-vous fait remettre 100 piastres à ces deux hommes? » — « Moi, répondit Andriambahoaka? Je ne vous ai jamais rien dit de pareil. Me prenez-vous pour un fou? Vous avez été trompée par ces chiens sauvages [1]. » Furieux, le mari fit arrêter Kotofetsy et Mahaka et les fit coudre dans une natte. On devait les noyer dans un étang : « Laissez-les au bord de l'eau, dirent les travailleurs au fermier; nous les immergerons après le déjeuner. »

Pendant le repas, une vieille femme qui cherchait une brebis égarée, passe à côté de la natte en criant : « Où est ma petite brebis? où est ma petite brebis? » Kotofetsy et Mahaka entendant cela se mirent à bêler : bêê! bêê! « Ma pauvre brebis, dit la vieille, qu'on a cousue dans une natte! » Elle ouvre le sac, d'où sortent Koto-

1. Les chats et chiens sauvages sont tués sans pitié par les Malgaches qui souffrent beaucoup de leurs déprédations.

fetsy et Mahaka qui s'emparent de la vieille et la mettent à leur place.

Leur repas terminé, Andriambahoaka et ses hommes firent rouler le sac dans l'étang. Une voix en sortait qui disait : « Ce n'est pas moi ; ce n'est pas moi. » — « N'écoutez pas les voleurs, dit Andriambahoaka. Ils contrefont la voix d'une vieille femme pour essayer de s'échapper. »

Et la pauvre vieille qui se trouvait dans la natte fut jetée dans l'étang et mourut.





LXXII

KOTOFETSY ET MAHAKA RETOURNENT CHEZ ANDRIAMBAHOAKA

(Imerina)

QUELQUE temps après, Kotofetsy et Mahaka apprirent qu'un homme riche était mort. Après avoir pris des renseignements sur la fortune du défunt, l'un deux entra dans le tombeau et se coucha à côté du cadavre. L'autre se mit immédiatement à crier : « O mon père! ô mon père ! es-tu mort? Est-ce vrai que tu m'as abandonné? Pourquoi ne m'avoir pas amené avec toi? » Et il sanglotait sur la tombe. Les gens du village, attirés par ses cris [1] et le voyant se démener comme un fou, lui demandèrent la

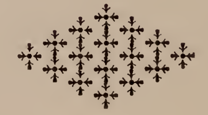
1. Les Malgaches sont très démonstratifs et très bruyants dans leur douleur qui a l'air d'être beaucoup plus feinte que sincère.

cause de son chagrin. Il leur répondit qu'il était fils du mort et son héritier. A ces mots, les vrais parents s'élevèrent contre ces prétensions : « Pour trancher le différend, dit Kotofetsy, nous allons demander au mort si je suis son fils, et lequel de vous ou moi est son héritier. » Les parents acceptèrent la proposition et, s'approchant du tombeau : « Père, dirent-ils, qui es enterré là, ne sommes-nous pas tes descendants et tes héritiers ? » Aucune réponse ne se fit entendre. Kotofetsy répéta la même question et une voix répondit, au grand étonnement des assistants : « Celui-là est mon fils et mon héritier ». A différentes reprises, le mort ne répondit qu'à Kotofetsy et resta muet lorsque ses parents l'interrogeaient. Ainsi qu'il était convenu, Kotofetsy hérita de tous les biens de l'homme riche.

Lorsqu'il eut pris possession de cette fortune, Mahaka, qui, du fond du tombeau, avait répondu aux demandes de Kotofetsy, vint prendre sa part de l'héritage. Ils allèrent ensuite rendre visite à Andriambahoaka et à ses compatriotes pour leur montrer les piastres, perles, bijoux qu'ils disaient avoir trouvés au fond de l'étang : « C'est en voulant nous noyer que vous nous avez enrichis. Au lieu de la mort, c'est la fortune ? Quel bon destin est le nôtre ! Encore n'avons-nous pris qu'une légère part

des richesses que nous avions sous la main ». Les gens du village demandèrent à Kotofetsy et Mahaka de les conduire à l'endroit où se trouvaient tous ces trésors : « Voici ce qu'il faut faire pour cela, dirent Kotofetsy et Mahaka : on va jeter à l'eau les hommes d'abord, les femmes ensuite. Vous allez être étonnés en voyant toutes ces richesses et en telle abondance que vous en serez émerveillés. » Les gens du village étaient persuadés que les deux compères leur disaient vrai. Ils les avaient jetés dans l'étang et ils les voient revenir maniant les piastres et les bijoux à pleine main. « Allons à l'étang, criaient les hommes. » Kotofetsy et Mahaka les firent aligner et les attachèrent l'un et l'autre en leur donnant pour motif de cette mesure que certains d'entre eux voudraient devancer leurs compatriotes dans l'étang et s'emparer des plus beaux bijoux. Arrivés au bord de l'eau, Kotofetsy et Mahaka jetaient les hommes, l'un après l'autre, en criant : « Ah! vous ne dépenserez jamais tout l'argent qui est là. » Lorsque tous les hommes, y compris Andriambahoaka, furent noyés. Kotofetsy et Mahaka revinrent au village et annonçèrent aux femmes que leurs maris s'étaient noyés et ne devaient plus revenir. Les femmes et les enfants apprirent cette nouvelle avec douleur. Ils attribuaient ces morts à un

accident, ignorant la fourberie qui les avaient occasionnées. Mais elles s'aperçurent bientôt que Kotofetsy et Mahaka n'avaient poussé leurs maris à aller dans l'étang que pour les faire mourir et s'emparer de leurs biens. Les deux fourbes devinrent rois du village dont ils étaient les deux seuls hommes.





LXXIII

CELUI QUI CRUT ÊTRE PLUS RUSÉ QUE KOTOFETSY ET MAHAKA

(*Imerina*)

Il y avait, une fois, un homme qui croyait être plus rusé et plus fourbe que Kotofetsy et Mahaka. Il désirait beaucoup les rencontrer. Un jour qu'il était à leur recherche, Kotofetsy passe, une bêche sur l'épaule, retournant de la campagne : « Monsieur, dit l'homme qui ne connaissait pas son interlocuteur, savez-vous où habitent ces deux madrés compères qui s'appellent Kotofetsy et Mahaka? » — « Si vous voulez les voir, répondit le paysan, postez-vous au pied de ce tombeau. Je vais aller les chercher pour vous les montrer. » Kotofetsy court chez les notables du village et leur dit : « Il y a là-bas un sorcier qui danse sur un tom-

beau[1]. Il va bientôt se mettre à danser. Allons l'attraper. » Les gens du village s'arment de triques et arrivent sur l'homme qu'ils frappent si fortement qu'il fut près d'en mourir. Le faux sorcier puni, les gens retournent au village. Kotofetsy et Mahaka dirent alors à l'homme : « Si tu n'es pas plus perspicace, ne t'attaque pas à Kotofetsy et Mahaka; tu ne pourrais pas leur résister. Leur esprit est aussi profond que la mer. » L'homme obéit et s'en alla chez lui se guérir des coups de bâton qu'il avait reçus.

1. La danse sur les tombeaux est un des signes manifestes de la profession de sorcier. Les Malgaches évitent soigneusement, dès qu'il fait noir, les abords des cimetières de peur de troubler les sorciers qu'ils supposent s'y trouver.





LXXIV

COMMENT KOTOFETSY ET MAHAKA TROMPÈRENT LE ROI

(Imerina)

Kotofetsy et Mahaka apprirent qu'un prince s'amusait à faire battre des grillons [1] sur une colline. Un jour, Kotofetsy fit entrer Mahaka dans un trou et ne lui laissa qu'une ouverture par laquelle il pouvait passer la main. Mahaka avait un gros crabe avec lui qu'il tenait dans la main. Lorsque le prince vint s'amuser sur la colline, il vit le crabe et étendit le bras pour s'en saisir.

Mahaka lui prit alors la main et se mit à le pincer fortement. Le prince, affolé, appelle au secours : « Je meurs, criait-il. » Kotofetsy arrive

1. Les Malgaches et les Hovas surtout sont très amateurs de combats de coqs et de grillons.

et dit aux personnes présentes : « C'est un *vazimba* [1] qui habite dans ce trou. Il faut beaucoup d'argent pour lui faire lâcher prise. Qu'on me donne une grosse somme et j'en débarrasserai le prince. » Celui-ci offrit 10 piastres ; mais Kotofetsy refusa d'opérer pour si peu. L'animal, à l'intérieur, pinçait de plus en plus fort, et le prince en pleurait davantage. Le roi offrit 50 piastres pour délivrer son fils. Kotofetsy mit l'argent sur la main prisonnière du prince et dit : « Tu es le remède de la pince. Vazimba, si tu veux lâcher la main, elle pourra sortir ; si tu ne veux pas desserrer ta pince, elle restera. » Mahaka pinça moins fort ; mais il retint la main. Kotofetsy dit alors au roi : « On ne pourra pas retirer la main, si vous ne donnez pas 100 piastres ; le vazimba a refusé d'abord 10 piastres, puis 50. » Le roi, désolé de voir pleurer et souffrir son fils, donna 100 piastres à Kotofetsy. Ce dernier mit l'argent sur la main du prince, et l'étreinte se desserra immédiatement. « N'approchez plus d'ici, dit-il ensuite au peuple. Il y

1. Les Vazimba sont généralement considérés comme les aborigènes de l'Imerina d'où ils furent chassés par les Hovas. Les Malgaches en ont fait aujourd'hui des êtres surnaturels dont ils recherchent la protection par des prières où ils leur promettent de leur offrir, en cas de réussite, de la graisse de coq et de mouton. Cf. Grandidier, *Mémoires publiés par la Société philomathique*, p. 154 et suivantes.

a un vazimba qui vous en punirait (il désirait seulement qu'on ne vît pas Mahaka sortir du trou). Lorsque le roi, le prince et le peuple furent partis, Mahaka sortit du trou, et tous deux se pâmèrent de joie de s'être procurés 100 piastres si facilement. Peu de temps après, le peuple apprit avec stupéfaction comment le roi avait été trompé par Kotofetsy et Mahaka.





LXXV

L'HOMME QUI VOULUT SE MESURER AVEC KOTOFETSY ET MAHAKA

(*Imerina*)

Un homme qui avait entendu parler des hauts faits de Kotofetsy et Mahaka désirait beaucoup se mesurer avec eux. Il se vantait, avant de les connaître, de les dépasser en ruse et en fourberie. Un jour qu'il était à la recherche des deux compères, il rencontra deux vieillards qui se chauffaient au soleil, à la porte d'une maison d'habitation : « Savez-vous, leur demanda-t-il, où habitent les deux célèbres coquins Kotofetsy et Mahaka? Je serai fort heureux de faire leur connaissance. » — « Voici leur maison, là-bas, répondirent les vieillards en lui montrant une case; mais quittez tous vos vêtements de peur qu'ils ne vous les prennent;

nous les garderons pendant votre absence. » L'homme se dévêtit complètement et laissa tous ses vêtements, du *lamba* au *salaka* [1] à la garde des deux vieux [2]. Quand il arriva dans la case il demanda à voir Kotofetsy et Mahaka : « Vous ne les avez pas vus, dirent les habitants de la case? Ce sont ces deux individus qui étaient à côté de la porte. » L'homme, ahuri, retourna chercher ses vêtements qu'il avait confiés à Kotofetsy et Mahaka eux-mêmes; mais les deux compères qui s'étaient déguisés en vieillards n'étaient plus là. Il retourna chez lui, nu, poursuivi par les huées des gens du village et avoua que Kotofetsy et Mahaka étaient des maîtres fourbes.

1. Voir page 123, note 2.

2. L'expression *enlever du lamba au salaka*, c'est-à-dire des vêtements extérieurs au vêtement le plus intime signifie *se mettre nu*.





LXXVI

KOTOFETSY ET MAHAKA VOLENT DES MOUTONS

(*Imerina*)

Chemin faisant, Kotofetsy et Mahaka rencontrèrent une vieille qui gardait un troupeau de moutons.

Il y avait, dans cet endroit, une pierre qui semblait pencher sur le bord de la route et être sur le point de tomber. Kotofetsy et Mahaka saisirent la pierre comme s'ils s'efforçaient de la retenir en haut du talus. Quand la vieille passa, ils lui demandèrent de les remplacer un instant pour qu'ils puissent aller boire à la rivière. La vieille accepte et retient la pierre de toutes ses forces : « Prenez bien garde, ajoutèrent les deux compères, si elle venait à vous entraîner, vous tomberiez avec elle et seriez écrasée. » La vieille serrait encore plus fort la

pierre (qui était immobile et ne pouvait pas se déplacer; mais c'était une fourberie de Kotofetsy et Mahaka).

Ces derniers emmenèrent en s'en allant les moutons avec eux.

Par hasard, quelqu'un passe et voit la vieille. « Que faites-vous là, dit-il? Cette pierre n'a pas besoin d'être retenue pour rester à sa place, elle est immobile [1]. » La vieille s'en convainquit immédiatement; mais, ses moutons avaient disparu; et elle s'aperçut trop tard qu'on avait exploité sa crédulité.

1. Le texte porte : *elle n'est pas mobile,* c'est-à-dire : elle ne tombera pas si elle n'est pas retenue.





LXXVII

KOTOFETSY ET MAHAKA SARCLANT LA RIZIÈRE DE LA VIEILLE

(*Imerina*)

Kotofetsy et Mahaka virent, un jour, une vieille femme qui sarclait sa rizière : « Grand'mère, lui dirent-ils, allez nous faire cuire du riz, nous allons sarcler votre rizière. Cette besogne est trop fatigante pour vous. » — « Merci, mes enfants, répondit la vieille ; vous agissez envers moi comme si vous étiez mes fils. » Et elle courut chez elle mettre une poule à cuire avec du riz pour le repas des deux travailleurs. Ceux-ci arrachèrent toutes les gerbes de riz de la rizière et se rendirent ensuite chez la femme. La vieille s'était donné beaucoup de peine pour préparer le repas. Elle posa le riz et la poule sur une natte et invita Kotofetsy et Mahaka à manger : « Avez-vous

bien sarclé ma rizière, demanda-t-elle aux deux compères ? » — « Très bien, répondirent-ils ; allez voir notre travail ; nous allons nous reposer en attendant votre retour. » La femme, en arrivant à son champ, s'aperçut avec un douloureux étonnement que toute la semence avait été enlevée. Pendant l'absence de la vieille, Kotofetsy et Mahaka tuèrent tous les moutons qui se trouvaient chez elle ; puis ils mirent les têtes sur le lit, enveloppées d'un lamba ne laissant apparaître que la bouche. Ils s'enfuirent ensuite en emportant les corps des moutons.

Lorsque la femme rentra chez elle, elle prit un pilon à riz et se mit à frapper sur le lit où elle croyait que se trouvaient les deux hommes endormis : « Vous avez arraché mon riz, disait-elle en leur frappant sur la tête ; vous payerez ce méfait de votre vie, méchants hommes. » Lorsqu'elle ouvrit la porte et la fenêtre de sa case pour contempler ses victimes, elle ne trouva que les têtes de ses moutons. « Oh, vous, dit-elle en pleurant aux gens de son village ; la pauvreté est entrée chez moi à la suite du chien et du chat sauvages [1] que j'ai hébergés. »

1. Le chien et le chat sauvages sont réputés comme les deux animaux le plus à craindre à cause des ravages qu'ils commettent.



LXXVIII

MAHAKA, KOTOFETSY ET LA VIEILLE BERGÈRE

(Imerina)

KOTOFETSY et Mahaka battaient la campagne ensemble. A la tombée de la nuit, ils virent la maison d'une vieille qui avait, dans un petit parc, un troupeau de moutons à grosse queue [1]. Tous les deux entrèrent dans le parc, coupèrent toutes les queues des moutons, puis vinrent demander l'hospitalité à la vieille. Celle-ci les fit entrer, étendit sur le plancher une natte pour eux, et, lorsqu'ils se furent assis, leur dit : « Eh ! bien, mes enfants, qu'avez-vous apporté pour manger ? Donnez-le moi pour que je le

1. Le mouton de Madagascar possède une queue longue et très large qui est excessivement grasse et dont les Malgaches sont très friands.

fasse cuire, car la nuit approche. » Kotofetsy et Mahaka donnèrent les queues de mouton dont la vieille ne soupçonnait pas la provenance. Lorsque le repas fut cuit, on servit les queues avec du riz. Pendant qu'ils mangeaient, Kotofetsy et Mahaka, dirent à la vieille : « Dites ceci en avalant la viande de mouton : « Paopao[1] ! ô *Besavily* [2], on peut sans crainte « manger ses propres biens. » Et la vieille, à chaque bouchée de mouton, répétait cette phrase en elle-même.

Le lendemain matin, Kotofetsy et Mahaka quittèrent la vieille de très bonne heure. Celle-ci alla chercher ses moutons pour les conduire au pâturage, et, chemin faisant, elle s'aperçut avec stupéfaction qu'on leur avait coupé la queue. Elle devina alors le sens de la phrase qu'on lui avait fait prononcer la veille ; et sa tristesse s'accrut en pensant qu'elle ne retrouverait pas ses mystificateurs.

1. Exclamation.

2. Littéralement : *be,* beaucoup ; *savily,* balancement. On donnait autrefois ce nom aux moutons à cause du balancement de leur large queue.



LXXIX

MORT DE KOTOFETSY ET MAHAKA

(Imerina)

Un jour, Kotofetsy et Mahaka rencontrèrent une vieille et son enfant qui pêchaient. Avant leur arrivée, l'enfant avait demandé à sa mère de retourner chez eux; mais celle-ci voulait attendre d'avoir attrapé une certaine quantité d'anguilles. Kotofetsy et Mahaka les prennent l'un et l'autre comme esclaves : « Ah! mère, dit l'enfant, si tu m'avais écouté quand je t'ai demandé à rentrer à la case! » — « Attends la fin, mon enfant, répondit la vieille. » Kotofetsy et Mahaka les amenèrent avec eux. Lorsqu'ils furent arrivés dans un certain endroit, Mahaka dit à Kotofetsy : « Allons chercher des vivres, car les anguilles de la vieille ne nous suffiront pas. » Il se proposait

de faire mourir Kotofetsy. Ils lièrent les mains de la vieille derrière le dos et donnèrent du riz à faire cuire à son enfant. Tous deux partirent ensuite à la pêche. Quelques instants après, Kotofetsy se présente et demande où se trouve la part de riz de Mahaka. La vieille la lui montre et Kotofetsy y verse un poison mortel [1]. « Maintenant, vous n'appartenez plus qu'à moi, dit-il à la vieille et à son enfant. » Ce dernier se mit à pleurer et sa mère le consola en lui disant d'attendre patiemment la fin de leurs maux. Sur ces entrefaites, Mahaka se présente à la porte et tue Kotofetsy d'un coup de sagaie : « C'est à moi que vous appartenez maintenant, dit-il à la mère et à son fils. » Ceux-ci en convinrent. La vieille servit ensuite à Mahaka sa part de riz. Il commença à manger, mais le riz s'arrêtait dans son gosier et l'étranglait : « De l'eau, de l'eau, cria-t-il. » Mais l'eau ne lui fut d'aucun secours. Le poison mortel mis par Kotofetsy faisait son effet, et il mourut.

La vieille et son enfant héritèrent de tous les biens des deux voleurs : « N'avais-je pas raison, disait la mère à son fils, de te dire d'attendre la fin. »

1. En malgache : *ody mahafaty*, littéralement : sorcellerie qui tue.

Les fourberies de Kotofetsy et Mahaka dataient de loin lorsque la vieille femme eut raison de ces deux voleurs !



SIXIÈME PARTIE

CHANSONS, ÉNIGMES
ET PROVERBES





LXXX

CHANSONS [1]

(Betsileo)

Je ne monterai pas sur le glaïeul de peur qu'il m'arrive malheur. Je ne monterai pas sur une pierre de peur qu'elle se brise ; mais je mettrai le pied sur de la bouse de vache parce que j'ai de bonnes relations avec les bœufs.

La repousse du riz n'est pas le riz ; on en tresse de grandes nattes.

Le mariage est comme les brins de paille avec lesquels on confectionne les nattes et qui doivent être d'égale longueur : il faut une entente réciproque pour se marier.

1. Toutes ces chansons, moins la dernière qui est Betsimisaraka, m'ont été dictées par des Betsileo.

Cinq hommes ont envoyé un coup de pierre : alors le *vorontsara*[1] est sur le point de revenir.

Si j'étais sauterelle, je volerais en haut, bien haut, je déchirerais Rasoa[2] avec mes dents, je mâcherais bien avec mes molaires. Mes dents n'ont ni déchiré ni mâché Rasoa.

La sauterelle tombe sur la pierre; elle se traîne lentement avec ses petites pattes. Moi aussi, je vais lentement lorsque le soir est arrivé.

Je suis heureux d'être arrivé au bout de ma course; mais l'amour d'autrefois a bien vieilli.

Mes yeux sont habitués à voir ce qui est nouveau, je ne veux plus rien voir de vieux ou d'usé.

La femme du prochain est comme un citronnier : si je monte dessus, les fruits sont des épines; si on m'y attache, j'ai des nausées. Il vaut mieux rester au pied de l'arbre et avoir des nausées, que de cueillir des fruits qui sont des épines.

Celui qui est orgueilleux à notre égard s'enorgueillit d'un taudis construit avec des mottes

1. *Vorona*; oiseau ; *tsara*, coq. Espèce d'ibis.
2. Nom de femme.

de terre. Si ce taudis ne s'écroule pas d'un seul coup, il tombera morceau par morceau.

Si j'étais de la famille des Zanadramanaolanona [1], je descendrais des Zafindratsimandikataona [2], je chuchoterais dans l'arbre *hafotra* [3], je parlerais à un morceau de feu qui se tient debout, je crierais dans une marmite, j'invoquerais son couvercle, je transpirerais en attisant le feu. N'étant pas de cette famille, je me contente de manger ce qui est gras [4].

Ramanendrika a de petits morceaux d'étain qui remuent attachés à ses vêtements. Quand il est jeune, il est chauve ; plus âgé, il est malade ; devenu gros, il meurt.

J'aime mieux être malade pendant trois jours que chagrin toute l'année.

Si on a l'habitude d'être pressé, on devient plat.

Je ne te donne pas ce qui m'appartient.

1. Littéralement : descendants de ceux qui font des réunions.

2. Littéralement : descendants de ceux qui ne sautent pas les années.

3. Espèce de ficus à fibres textiles.

4. Le sens de la phrase est celui-ci : Si je descendais des Zanadramanaolanona et des Zafindratsimandikataona (*je serais sorcier*) et je chuchoterais dans l'arbre *hafotra*, etc.

RONDEAU

Tsy omek'anao ny anahy.

Allegretto

Tsy o - niek' a - nao nya-na - hy

Tsy o - niek' a - nao nya-na - hy

Mouvt de Valse

Ty ly ly la Ty ly ly la

a tempo

FIN

Tsy o - niek' a - nao nya-na - hy





LXXXI

ÉNIGMES [1]

Savez-vous ce que c'est que cela?
1. Haut perché qui a de bonnes digues?
Tananarive [2].

2. — Haut perché où il y a de beaux ombrages?
Ambohimanga [3].

3. — Une grande rizière entourée de digues solides?
Les hommes libres [4].

1. Traduit des *Specimens of Malagasy folk-lore*, n° III, p. 417.

2. La capitale de Madagascar est entourée de digues qui ont été construites à la fin du siècle dernier par le roi Andrianampoinimérina.

3. Ville sainte de Madagascar où se trouvent les tombeaux des rois et reines des Hovas.

4. Le texte porte *Ambaniandro* qui désigne spécialement les Hovas. Ce mot a, dans le cas présent, une signification plus étendue.

4. — Celui qui reste au-dessus de la porte d'entrée de la ville ?

Le juge [1].

5. — Celui qui se tient debout et qu'on questionne en vain ?

Le pilier [2].

6. — Le vieux qui s'appuie au mur ?

Le riz brûlé [3].

7. — Mariage ordinaire [4] ?

Le riz et les brèdes [5].

8. — Ce qu'on ne peut pas avoir qui est bon ?

La femme d'autrui.

9. Bon après la mort de son aîné ?

Les feuilles de l'arum [6].

10. — L'honneur de la forêt ?

La liane *laingo* [7].

1. Il voit et connaît tout, entrants et sortants.

2. Parce qu'il ne peut pas répondre.

3. Parce qu'il adhère aux parois de la marmite et a l'air de s'y appuyer.

4. Ni bon ni mauvais.

5. Leur mélange ne produit pas un met succulent. Ils sont de peu de valeur l'un et l'autre.

6. Les jeunes pousses ne sont bonnes à manger qu'à la seconde cueillette.

7. Nom de plusieurs lianes aux vives couleurs.

11. — Le parfum de la forêt ?
Le gingembre.

12. — La graisse du bois ?
Le miel.





LXXXII

PROVERBES [1]

1. — Fou comme les Betsileo qui saluent les chevaux [2].

2. — Ne plaisante pas comme les Betsileo qui disent : les bœufs de Koto appartiennent à Koto et ceux d'autrui lui appartiennent aussi.

3. — Le maïs qui est loin du village, le corbeau le mange quand il est mûr.

4. — Ventre plein ne désire rien.

5. — Balai neuf nettoie la maison.

6. — Voir la nouvelle lune avant les animaux [3]

1. Traduit des *Ohabolan' ny ntaolo* (proverbes des anciens).

2. Les Betsileo ont une réputation de Béotiens assez justifiée. Il sont cependant tous agriculteurs.

3. Avoir une vue perçante.

7. — Le mariage est comme la graisse qui se fige quand on l'éloigne du feu [1].

8. — Le mariage est comme le coup de tonnerre qui annonce la pluie : le premier coup, on le désire vivement; les autres ne sont qu'éclairs et foudre [2].

9. — L'amour est comme la semence du riz qui pousse d'autant mieux qu'on la repique [3].

10. — Les Sakalaves fuient les caïmans et les Antanosy se parent de leurs dents.

11. — Quand les canards font du bruit, les grenouilles ont peur.

12. — La viande de bœuf au marché, on la méprise si elle est maigre, et on fait son éloge si elle est grasse [4].

13. — Bœuf mort ne se protège plus contre les mouches [5].

14. — Miel et sucre : deux choses douces portant un nom différent [6].

1. L'éloignement des époux refroidit leur amour.

2. La lune de miel est agréable, mais la mésintelligence et les coups la suivent de près.

3. Il augmente en changeant d'objet.

4. Sans tenir compte des services que le bœuf a rendus de son vivant.

5. L'homme tombé ne peut plus se venger des insultes.

6. Employer des périphrases pour redire la même chose.

15. — Comme le pilon de mortier à riz qu'on appelle *petit pilon* quand il a été raccourci par l'usage [1].

1. Être ingrat envers un vieux serviteur, lui reprocher de ne pas rendre les mêmes services que dans sa jeunesse.





TABLE

DEUXIÈME PARTIE

Contes merveilleux.

TROISIÈME PARTIE

Légendes et traditions.

QUATRIÈME PARTIE

Contes divers.

CINQUIÈME PARTIE

Kotofetsy et Mahaka.

SIXIÈME PARTIE

CHANSONS, ÉNIGMES ET PROVERBES.



Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Marchessou fils.